

Jan. 25/1910
S-E-S-B

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ D'ÉTUDE
DES
Sciences Naturelles

DE BÉZIERS

Museum of Comparative
Zoology
MAR 2 1943
LIBRARY

XXX^{me} VOLUME

(Année 1908)



BÉZIERS
IMPRIMERIE DU COMMERCE. — G. CAROL
14 — Place du Coq-d'Inde, — 14

1908

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ D'ÉTUDE
DES
Sciences Naturelles
DE BÉZIERS

I et II — MÉMOIRES — COMPTE-RENDU DES
EXCURSIONS.

III — PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES
1908.

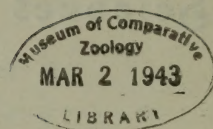
XXX^{me} VOLUME — (ANNÉE 1903)



BÉZIERS
IMPRIMERIE DU COMMERCE — G. CAROL
14 — Place du Coq-d'Inde — 14

—
1908

80,165



LIBRARY
MUSEUM OF COMPARATIVE ZOOLOGY
CAMBRIDGE, MASS.

EXCURSION EN ALGÉRIE

DU 26 MARS AU 7 AVRIL 1907

BONE — CONSTANTINE — BISKRA — SÉTIF
ALGER et ses environs (BLIDA et la CHIFFA)

RAPPORT

Présenté par M. le Dr J.-P. COURRENT, ancien Président annuel de la Société
d'Etudes scientifiques de l'Aude,
Membre de la Société d'Etude des Sciences naturelles de Béziers,
officier de l'Instruction publique

Lorsque, au retour de notre beau voyage effectué en 1907 dans le Nord de l'Italie, nous pressentîmes les organisateurs de nos grandes excursions, nous acquîmes la presque certitude que les vacances de Pâques 1907 seraient consacrées à la visite de l'Algérie. Nombreuses furent déjà à ce moment les objections présentées ; le temps qu'il est possible de sacrifier est court, le prix du voyage écartera peut-être quantité d'excursionnistes, et puis enfin, il y a la traversée et ses conséquences, le mal de mer, capable à lui seul de faire avorter le projet. Pour concilier toutes les opinions et satisfaire tous les désirs, la Société des Sciences naturelles de Béziers décida, dans sa séance du 19 Décembre 1906, d'organiser deux voyages : l'un à *Barcelone et Montserrat*, sous la direction de M. Cannat, pour les Sociétaires qui ne voulaient pas traverser la mer, le second en *Algérie* avec M. Aïn comme chef de file ; à ce dernier prendraient part ceux qui désiraient faire une expédition un peu plus longue, et que n'effrayait pas le spectre du mal de mer. Je fus de ceux-ci. Une vingtaine de membres des Sociétés de Béziers et de l'Aude se firent inscrire pour l'Espagne, autant pour l'Algérie.

Rendez-vous fut donné à Marseille, au Café Glacier, en face de la Bourse, pour le 26 mars 1907, à partir d'une heure du soir. Dès trois heures, dix-neuf excursionnistes étaient au lieu indiqué. C'était toute la troupe, moins M. Martin de Lodève, qui, désireux de visiter quelques régions non prévues par le programme, avait pris quelques jours d'avance, et devait nous rejoindre à Batna.

Aussitôt en possession de nos cartes de passagers, nous nous dirigeâmes vers le port de la *Joliette* par le *quai de la Fraternité*, en longeant le vieux port si animé de voiliers de tous les pays, de bateaux-mouche et de canots de plaisance. Un concours d'une foule affairée, de gros véhicules, de voitures, d'automobiles encombrait les trottoirs et la chaussée. Après la place et la statue de *V. Gelu*, voici l'*Hôtel-de-Ville* richement sculpté, plus loin le Pont transbordeur, et enfin les quais de la *Joliette* que nous abandonnâmes un instant pour visiter *Ste Marie Majeure*, cathédrale de Marseille récemment érigée, dans le style néo-Byzantin, sur une terrasse où l'on a transporté la statue de l'évêque *Belzunce*. Par cette belle journée ensoleillée, le coup d'œil sur les bassins du nouveau port, encombré de paquebots pavoisés, et sur les quais si animés, est ravissant.

L'heure de l'embarquement s'approchant, nous ne pûmes échapper à la hantise de ce maudit mal de mer, auquel il ne faut pas songer, dont il ne faut pas parler, vous disent les professionnels, mais qui malgré nous, comme une suggestion revenait dans nos conversations, et dont le spectre ne pouvait être chassé de nos imaginations. Tiens ! si nous allions faire un tour sur la jetée, voir la mer au large et nous familiariser un peu avec elle. O bonheur ! la brise soufflait douce et agréable, la surface de l'onde, aussi loin qu'il nous fut possible de voir, était à peine ridée, et les vagues venaient mollement se briser contre les rochers de la jetée. Le calme parfait de l'atmosphère dans ce beau jour de printemps nous promettait une traversée heureuse.



A 4 heures nous eûmes accès sur le *Moïse*, paquebot de la Compagnie transatlantique en partance pour *Bône*. Rapidement installés dans nos cabines respectives, nous remontâmes sur le

pont pour assister aux derniers préparatifs de départ. A 3 heures 1/4 on leva l'ancre et le *Moïse* s'avança lentement dans le port, atteignit bientôt la sortie, et dès lors prit sa marche normale sur une véritable mer d'huile. Le panorama ravissant du port et de la ville s'éloigna lentement, baigné dans un bain d'or. Le château d'If dépassé, nous étions au large depuis une heure à peine, lorsque la cloche annonça l'heure du diner. Tous les membres de notre petite caravane se retrouvèrent à la table de deuxième classe que présidait le capitaine en second du « *Moïse* » ; les appétits étant excités par la brise de mer, chacun fit grand honneur au repas du bord. Deux des nôtres seulement, légèrement indisposés, quittèrent la table. Le diner terminé, nous assistâmes à un ravissant coucher du soleil ; après le thé de 9 heures, la brise de mer devenant un peu trop fraîche, chacun regagna sa cabine et sa couchette, et, doucement bercé par un léger mouvement de roulis, dormit d'un profond sommeil que vint interrompre le lendemain vers 4 heures du matin le bruit produit par le nettoyage du pont. Nous sautâmes quelques-uns à bas de nos couchettes et courûmes sur le pont. L'air était frais, la brise soufflait légère, la mer était toujours d'huile ; il faisait bon respirer, entre le ciel et l'onde, dans cette saine et vivifiante atmosphère, pendant que vers l'Orient commençaient à se colorer des teintes les plus variées les nuages, qui semblaient se marier avec l'onde salée. Enfin le disque solaire parut comme sortant des eaux qu'il éclaira des tons les plus brillants ; le ciel s'illumina de plus en plus ; pendant que les dernières étoiles disparaissaient à la voûte céleste, la mer bleue resplendit, et sur le pont du bateau, filant à toute vapeur et laissant derrière lui un long sillage blanchâtre, nous nous attardâmes, en contemplation, devant ce merveilleux paysage, dans le silence de l'aube matinale.

Quelle belle et idéale journée en mer ! J'en garderai longtemps le souvenir.

Vers midi, après le déjeuner, le bateau ralentit sa marche, les machines s'arrêtent, et nous voilà immobiles. Est-ce que nous sommes en panne ? Non ; les officiers du bord profitent du calme propice au réglage de la boussole. L'arrivée à Bône sera retardée d'une heure, mais nous n'aurons pas à en souffrir, car nous sommes autorisés, même après l'arrivée au port, à finir la nuit à bord, dans nos couchettes.



Le Jeudi 28 Mars, à 7 heures du matin, nous débarquâmes à Bône sur le *quai Varnier*, où nous fûmes assaillis, comme tous les passagers, par une nuée de *Yaouleds*, de portefaix arabes ou kabyles qui, jusque sur le ponton, vinrent nous offrir leurs services pour le transport de nos colis. Prévenus, nous résistâmes à ces offres intéressées et confiâmes nos bagages à un garçon de l'Hôtel Cramet, (rue Prosper Dubourg), qui nous attendait à notre arrivée. La visite à la douane fut une simple formalité. Et dès lors, débarrassés de nos impédimenta, nous commençâmes immédiatement la visite de la ville, sous la conduite de M. Vuillermet, professeur au collège de Bône.

Un pan de vieille muraille arrive presque sur le quai. C'est tout ce qui reste des anciens remparts, où s'ouvrait près de là une porte dite de Constantine. Le marché au poisson est situé non loin, dans la rue du 4 Septembre, de laquelle nous passâmes, par une rue transversale, sur l'ancien *Cours National*, aujourd'hui *Cours Gérome Bertagna*, du nom d'un ancien maire de Bône, qui fut l'Haussman de sa ville natale. C'est un joli boulevard ombragé et coquet, avec la *Statue de Thiers*, œuvre en bronze de Mercié, érigée du côté de la mer ; avec son square complanté de palmiers et que décore la statue de *Bertagna* ; avec ses belles maisons à arcades, toutes de plusieurs étages et dont les rez-de-chaussée sont occupés par des magasins de tout ordre. Il est charmant, cet *Hôtel de Ville*, récemment édifié, auquel donnent un grand air ses colonnes de marbre du Filfila formant portique. Sans doute le *théâtre*, en face, est insignifiant ; la *cathédrale*, qui termine le Boulevard vers le midi, n'est pas d'un grand intérêt ; mais l'ensemble du cours est d'un bel effet, et, quoique il soit peu animé à cette heure matinale, ses allées sont déjà parcourues en tous sens par des arabes de toute condition.

L'*hôtel des Postes* situé à l'extrémité du Cours reçut le premier notre visite. A peine arrivé sur la terre Africaine, chacun vient remettre aux guichets dépêches et cartes postales, annonçant aux siens le charmant voyage heureusement effectué.

Ce premier devoir rempli, nous continuâmes notre incursion en suivant le Boulevard *Victor Hugo*, sur lequel est construit

le quartier de Cavalerie. L'on aperçoit d'ici les eaux du port et la mer dans une jolie échappée, avec, au premier plan, un pont pittoresque jeté sur une tranchée de chemins de fer qui est taillée en plein roc entre la vieille ville et la *colline des Santons* ; au faite du mamelon est construite la *Kasbah*, but de notre matinale promenade. Nous atteignîmes bientôt le boulevard *des Caroubiers*, qui tire son nom des plantations qui le limitent ; et, par des sentiers fort raides, nous fîmes l'ascension de la colline, couverte d'une superbe pelouse, et complantée de pins et de mûriers. Après la pluie de la nuit, l'air est frais et bon, et malgré la raideur des pentes, nous parvîmes sans fatigue jusqu'à la forteresse, en coupant de temps à autre la route carrossable construite en 1837 par le général Treyel, comme l'indique une plaque en marbre commémorative. A la porte de la Kasbah, où sont casernés des tirailleurs algériens, nous fûmes arrêtés net ; ces soldats indigènes ne connaissent que la consigne, et nous n'aurions pas forcé l'entrée, si M. Vuillermet, qui avait demandé la veille pour nous l'autorisation de pénétrer dans l'enceinte, n'avait pas fait appeler le sous-officier français, qui fort gracieusement nous fit les honneurs de la citadelle. Il s'y trouve au point le plus élevé une sorte de terrasse, du haut de laquelle nous avons vu se développer à nos yeux le panorama le plus pittoresque que l'on puisse rêver.

Devant nous, le golfe de Bône, et le port dont on recule la jetée pour son agrandissement nécessité par un trafic toujours croissant (1) ; la *Seybouse*, l'un des oueds les plus importants de l'Algérie, roulant ses eaux vers le port qu'elle ensable, le long du *Djebel Bou-Hamra* ou *montagne rouge* (2) ; sur la rive gauche de la *Seybouse* on distingue les locaux des usines de superphosphates et les bâtiments des gares d'où partent les trois lignes sur *la Calle*, sur *Aïn-Mokra*, et dans la direction de *Constantine*. Vers le S. O., la basilique de St-Augustin est érigée sur le point culminant du mamelon boisé qui fut autre-

(1) Ici on vient en effet embarquer les phosphates de Tébessa, les Calamites d'Hamman-bails, les fers et les produits forestiers de l'Edough, les moutons et les chevaux de pays d'élevage voisins, les vins et les céréales de la fertile vallée de la *Seybouse*.

(2) Ainsi dénommé à cause de ses remblais de rouille, résidus de l'exploitation de ses minerais de fer.

fois *Hippone*, ville fameuse dont il ne reste que quelques vestiges que nous irons visiter bientôt. Au pied de la colline, entre le *Djebel Edough* à l'ouest, et la mer à l'Est, s'étend fertile et riante la plaine de Bône, arrosée par l'oued *Boudjimah*, affluent de la Seybouse. A nos pieds s'étale en amphithéâtre, abritée par le Cap de Garde, la coquette ville de Bône ; le plus près de nous, les quartiers arabes, avec leurs façades d'un bleu tendre, dominés par le minaret de la *Djama-Bey* ; et plus loin, de l'autre côté du Cours National, la ville nouvelle européenne, entourée de son insignifiante enceinte, montre ses rues droites et alignées ; au delà des remparts l'on aperçoit le *Square Randon*, la *Pépinière*, les bâtiments du Collège, le *Faubourg Ste-Anne*. Et ce site admirable, sous les rayons du soleil, est entouré d'un cercle de verdure qui lui fait un encadrement merveilleux.

Le paysage est très beau, mais il fallut nous arracher à son charme pour exécuter le programme un peu chargé qu'avait tracé notre gracieux Cicerone. Nous suivîmes le faite de la *Colline des Santons* jusque vers l'Ouest, dont on entame les talus et les fortifications qu'ils supportent, puis de là nous descendîmes presque à pic vers les quartiers de cavalerie, mais non pas sans nous butter contre des sentinelles de turcos qui, non prévenus de notre passage, croisèrent la baïonnette à notre approche, et nous obligèrent à allonger notre route. Dans le voisinage de la caserne, des ordres ont été sans doute donnés, tous les passages sont libres ; nous parcourûmes, sans être le moins du monde dérangés, les cours et les bâtiments militaires des casernes des chasseurs d'Afrique et du train des équipages, et nous débouchâmes à notre point de départ, en face de l'hôtel des postes où nous attendaient des voitures.

Rapidement emportés le long du Cours Bertagna et par la rue *Prosper Dubourg* vers la porte d'*Hippone*, par laquelle nous sortîmes de la ville, nous atteignîmes la route de Constantine, le champ de manœuvre, traversâmes le Boudjimah sur un pont romain long de cent mètres, que l'administration se propose de remplacer par un ouvrage plus neuf, au grand désespoir des archéologues, et dès lors, le long de la *Via Romana*, nous parcourûmes une campagne admirable avec ses charmantes maisons de plaisance entourées de jardins déjà tout fleuris, complantés d'oliviers et d'orangers, et dans lesquels les ceps de

vigne montrent déjà leurs premiers bourgeons, jusqu'à la villa de M. Chevillot » le si *envié et si jaloux propriétaire des seules richesses archéologiques mises au jour sur l'emplacement de l'antique Hippone.* » (1).

Déposés par les voitures à la grille de la villa qui ne le cède en rien à ses voisines pour l'agrément et l'atmosphère parfumée qui se dégage de ses fleurs, nous fûmes reçus par M^{me} et M. Chevillot qui, immédiatement et sans cérémonie, se mirent à notre disposition pour la visite de leurs découvertes. « C'est le hasard, nous dit M. Chevillot qui m'a fait trouver, en creusant les fondations de mon installation; les premières mosaïques que je vais vous montrer. Depuis, j'exécutai tous les ans de nouvelles recherches qui ne furent jamais infructueuses. » Et avec une bonne grâce dont nous garderons le souvenir, l'heureux propriétaire nous montra tout une série de pavements en mosaïque qu'il a déterrés dans son petit domaine. Je ne vais pas décrire toutes ces richesses dont on pourra trouver, si on le désire, une étude complète dans une notice sur Hippone écrite par le chanoine Leroy, chapelain de la Basilique de St-Augustin (2). Mais que l'on me permette dans ce compte rendu, de faire remarquer que, si la présence de mosaïques nombreuses, de colonnes de marbre blanc, de bases de colonnes, de chapiteaux très fouillés, indique qu'une riche villa romaine était construite en cet endroit, la découverte sous le niveau romain d'un second pavement à gros cubes de marbre avec un encadrement dans lequel on voit un caducée, des cœurs enflammés, une larme rouge, doit faire supposer que, antérieurement à l'habitation romaine, il se trouvait en cet endroit un édifice plus ancien, « peut-être un temple punique », dit M. Leroy dans son opuscule.

Le plus beau de ces pavements romains est sans contredit « *la Mosaïque d'Amphitrite* », qui se compose d'une triple scène, et qui « par la délicatesse du dessin et la richesse des coloris est de la meilleure époque, et peut-être considérée « comme l'une des plus belles qui aient été découvertes en Algérie » (3). Du côté opposé de sa villa, Monsieur Chevillot nous

(1) Notice sur Hippone par le chanoine Leroy.

(2) Bono — Imprimerie Em. Thomas. 1905.

(3) Leroy (Loco citato).

amène ensuite vers une nouvelle série de mosaïques en blanc et noir, de dessins variés, entre-mêlés de croix ; les fouilles successives pratiquées ont permis de reconstituer le plan d'une basilique chrétienne, « celle de St-Augustin lui-même » nous affirme, dans un mouvement d'enthousiasme bien légitime, notre charmant hôte. « Et d'ailleurs, voyez donc du côté de l'autel cette plaque en onyx qui a recouvert le tombeau du savant docteur. » L'historien de la villa Chevillot, Monsieur Leroy, est plus circonspect. « Il faudrait, lit-on dans son livre, pour ne pas avoir le moindre doute, trouver le *secrétarium* ou annexe, où fut tenu en 393 un concile où se réunirent plus de trois cents évêques. » Quoiqu'il en soit, la découverte a une importance non douteuse, et de nouvelles recherches ménagent à M. Chevillot d'agréables surprises.

Et ce grand mur que l'on aperçoit, immédiatement en arrière de la villa, dans une immense tranchée ? Quelle est son origine ? Quelle valeur historique possède-t-il ? Composé de blocs immenses de 3 à 4 mètres de long, sur 70 centimètres à 1 mètre de hauteur, taillés d'autant mieux qu'ils sont plus profonds, on dirait des vestiges de vieilles et monumentales fortifications. « Quelques savants, nous dit M. Chevillot, ont considéré cet ouvrage gigantesque comme une nécropole remontant à la première époque phénicienne (douze siècle avant J. C.). Augier de Lassus se croit en présence d'un monument assyrien remontant à 15 siècles avant notre ère. J'ai fait creuser en arrière du mur, un puits, et à 3 mètres de profondeur j'ai découvert un nouveau blocage et au-dessus 25 centimètres de cendres qui contenaient des sabots, des cornes et des mâchoires de bœuf en partie calcinés. Nous trouvons-nous en présence de la table de sacrifice d'une nécropole ? »

Ici se termine notre pèlerinage à la villa. M. Aïn au nom de tous, remerci M. Chevillot de sa courtoise amabilité, le félicita de ses intelligentes et fructueuses recherches, puis, après avoir indigné sur le registre des visiteurs, le passage des Sociétés scientifiques de Béziers et de l'Aude, nous prîmes congé de lui

Remontés en voiture, nous fîmes l'ascension de la colline d'*Hippone* à travers ces jardins potagers qui recouvrent certainement des richesses archéologiques aussi intéressantes que

celles que nous venons de voir. On a d'ailleurs découvert, nous dit M. Vuillermet, maints objets, pièces de monnaie, pierres précieuses, vases, dont l'origine ne présente aucun doute. Nous marchions en ce moment sur l'emplacement de cette ville disparue, si connue par la renommée de l'illustre père de l'Eglise, de l'antique *Hippo Regius*, occupée primitivement par les Phéniciens, plus tard citée romaine, dont l'étymologie doit être cherchée d'après M. Papier dans le mot phénicien « *Ipo* », « qui vient de l'hébreu « *ipa, ipaa* », qui signifie « joli, beau, convenant naturellement à une ville située sur le « bord de la mer dans un pays très pittoresque et fertile. » La colline d'*Hippone*, coupée de loin en loin par de grands pans de murs, vestiges de thermes ou d'aqueducs, dominée aujourd'hui par une Basilique récemment construite d'après des plans de l'abbé Pougnet, n'a rien perdu de son pittoresque, avec ses jardins, ses oliviers, ses orangers, ses vignes, sa fertilité. Chemin faisant nous songions aux belles et intéressantes feuilles qui pourraient être exécutées en un lieu si propice et nous nous demandions pourquoi, après les heureuses découvertes commencées par M Chevillot, le gouvernement ne continuait pas cette œuvre modestement entamée, qui permettrait, sans aucun doute, de reconstituer par les monuments découverts, l'histoire de ce coin de terre africaine. (1)

Après un quart d'heure de marche, les voitures nous déposèrent au pied d'un monument qui porte bien la patine du temps, mais que décore une inscription récente indiquant l'usage de ces ruines. Ce sont les réservoirs d'eau d'alimentation de la ville de Bône. Ils sont aménagés dans les ruines bien conservées de citernes romaines qui remontent au 2^e siècle de notre ère. C'est dans ces réservoirs que les eaux venant de l'Edough par des aqueducs aujourd'hui disparus, étaient collectées, après épuration dans des bassins installés sur l'emplacement de la basilique actuelle et distribuées ensuite à la ville d'Hippone. Une charmante gardienne nous

(1) En écrivant ce compte rendu je consulte le rapport officiel sur les travaux de fouilles et consolidations des monuments historiques de l'Algérie en 1906. J'y vois citées des recherches à Heuchir-el-Begueur, Tebessa, Announa, Khamisser, M'daourouch, Guelma, Lambèse, Timgad du département de Constantine. Hippone n'est pas même citée.

permet d'accéder sous les voûtes restaurées de ces immenses bassins qui ne contiennent pas moins de 12.000 mètres cubes d'eau.

Nous continuâmes à pied l'ascension de la colline au milieu de cette luxuriante végétation africaine d'oliviers, de grenadiers, d'amandiers, de figuiers, d'acanthes et de cactus, passâmes devant le monument improprement dénommé « *le tombeau de St-Augustin* » (1) et atteignîmes enfin la terrasse où sont construits un hospice de vieillards et la Basilique nouvelle de St-Augustin. La beauté du panorama qui apparaît du haut de cette terrasse ne le cède en rien au paysage qui se déroule du haut de la Kasbah.

La vue s'étend au loin sur la mer aux tons variés de l'indigo jusqu'au vert en passant par l'azur le plus pur. A droite du Cap Rosa à l'embouchure de la *Seybouse*, la côte plate, à peine ondulée de dunes jaunes, s'étend jusqu'aux montagnes de Tunisie ; plus près de nous, la gare et ses ateliers, les usines au pied de la *Montagne Rouge* entre la *Seybouse* et son affluent, la *Boudjimah*, les marabouts de teinte bleue, le pont Romain, dernier vestige d'une civilisation ancienne. A notre gauche, la plaine fertile, coupée de routes blanches et de canaux, constitue un vaste tapis vert, d'où émergent des bouquets d'arbres, des villages blancs, jusqu'au massif de l'*Edough* qui ferme le paysage à l'ouest. Et dans ce cadre ravissant sous le soleil de printemps la ville de Bône, toute blanche et bleue, construite en amphitéâtre au pied de la colline des Santons, dominée et défendue par la Kasbah, abritée par le *cap de Garde* que l'on aperçoit au loin vers le Nord, la coquette *Annaba* des Arabes, s'étale dans la baie du *Cassarîn*, tournant le dos à la haute mer dont la séparent les derniers contreforts de l'*Edough*. Le port avec ses docs, ses bateaux, le mouvement de son commerce et les travaux qui l'agrandissent, ajoute au paysage un charme et un attrait exquis.

(1) Ce petit édifice de 30 mètres de circonférence, entouré d'une grille, a été érigé par les soins des évêques de France qui en 1843 vinrent à Hippone pour s'accompagner le bras de St Augustin, recherché à Pavie par M. Dupuch, premier évêque d'Alger. Au milieu est érigé un autel en marbre polychrome qui sert de piédestal à une statue en bronze de l'illustre père de l'Eglise.

Nous fûmes détournés de notre admiration par l'arrivée au milieu de nous du maître de céans. M. Vuillermet nous présenta M. Leroy, chapelain de St-Augustin qui, les compliments d'usage échangés, se mit à notre disposition pour nous faire les honneurs de la Basilique. Edifiée en l'honneur du célèbre Père de l'Eglise, ancien évêque d'Hippone, elle est flanquée de deux tours blanches en forme de minarets et dominée par une majestueuse coupole ; son porche de granit rose, ses fenêtres ogivales, ses nombreuses rosaces, ses mosaïques extérieures font de l'édifice un monument imposant. L'intérieur, avec son plafond à caissons, sa double rangée de colonnes en marbre rouge, son autel et le chœur décorés de nombreuses colonnes de marbre de Filfila, de Guelma et de Corse, ses onyx d'Aïn-Smara, présente un merveilleux effet, quoique la décoration ne soit pas terminée, que les chapiteaux ne soient point sculptés, qu'il reste encore des vitraux à poser, des cintres et des frises à tailler. Au fond de l'abside un autel en marbre supporte le radius de St-Augustin.

M. Leroy nous fit ensuite passer directement de l'intérieur de l'Eglise dans une pièce qu'il dénomme le Secrétariat ; c'est là qu'il a réuni les objets divers, fruit des découvertes effectuées par l'exploitation des jardins d'Hippone. Ce sont des lampes romaines, des poteries romaines et puniques de formes et de dimensions diverses, des vases funéraires, des vases lacrymatoires en verre et en poterie, des os brisés et des cendres, des ex-voto sculptés, un moule de fronde sur lequel on lit le mot grec *Thanatos* (mort). Dans le jardin qui entoure la basilique M. Leroy a réuni toute une série de colonnes entières ou tronquées, lisses ou canelées, des socles, des chapiteaux artistement fouillés. Il attire notre attention sur un bras de statue en marbre. C'est le seul vestige de statue découvert à Hippone. « Après la défaite du comte Boniface par Genserik, explique-t-il, les habitants d'Hippone, désespérés, se réfugièrent dans la montagne après avoir enfoui, pour les mettre à l'abri de la fureur destructive des Vandales, leurs statues et leurs richesses sculpturales, et avoir coulé sur les mosaïques une épaisse couche de pouzzolane. C'est pour cette raison que vous avez vu qu'à la villa Chevillot tous les dallages artistiques ont été trouvés sous des épaisseurs considérables de ciment. »

Le savant chapelain nous montre ensuite une série de pierres sculptées d'un sujet presque identique. C'est une sorte de niche arrondie en haut, avec un personnage debout nu ou vêtu, tenant de la main droite une couronne fermée avec une bandelette, et de la gauche une grappe de raisin. Sur quelques unes de ces pierres on voit un animal couché. M. Leroy considère ces objets comme des *stèles* et conclut du grand nombre de ces pierres funéraires découvertes au même endroit, à l'existence d'une fabrique de ces objets.

« M. Chevillot, nous dit enfin M. Leroy en terminant, dont vous avez visité l'intéressante villa est en possession de deux pièces antiques fort intéressantes : un camée rose sur lequel est gravé en creux un amour accroupi sur un dauphin et pêchant à la ligne, et un sceau en verre portant un évêque mitré et crossé avec en exergue un fragment d'inscription :
. TINUS PUS, peut-être AugustINUS episco PUS. »

Nous devons à M. Chevillot et à M. Leroy un témoignage de vive reconnaissance pour leur charmant accueil et leur savante documentation. Nous conservons d'eux le meilleur et le plus sympathique souvenir.

Nous redescendîmes au pied de la colline où nous attendaient les voitures, pour rentrer en ville par la porte *des Karesas*. Il était onze heures, c'était l'instant où les Arabes, revenant du marché, rentraient vers leurs gourbis ; et sous l'ombrage d'oliviers séculaires, cette longue théorie de gens à burnous blancs, les uns à pied, les autres à cheval sur leur selle arabe, les derniers enfin, et non les moins nombreux, assis sur les reins de leurs petits ânes gris qu'ils excitent de la voix et de la matraque, ne manque pas d'un pittoresque local fort attrayant. Nous passâmes devant le *marabout* bleu de *Sidi Brahim*, traversâmes les remparts et par la rue Gambetta parvînmes jusqu'au Marché arabe où, malgré l'heure un peu avancée, le grand mouvement d'indigènes excita un vif intérêt, surtout chez ceux qui foulaient pour la première fois la terre africaine. Extérieurement le marché est tout de style arabe, il est flanqué de quatre tours en forme de minarets. L'intérieur est fort curieux, et ce fut une nouveauté pour nous que de voir, au fond de leurs étalages de légumes et de

fruits, de dattes et d'oranges, de figues, de tomates et de bananes, ces Arabes flegmatiques, accroupis ou à demi allongés, attendant gravement leurs clients, auxquels ils répondent à peine. A l'encontre des marchés français, si bruyants, et dans lesquels les marchands et surtout les marchandes interpellent les acheteurs, il faut se demander ici si l'on n'est pas dans un temple, car le silence est religieux ; les acheteurs demandent à voix basse, le vendeur répond à peine, faisant le moins de mouvements possibles. C'est là que nous vîmes pour la première fois ces pains de dattes, qui ne sont que de la pâte de ces fruits écrasés et enfermés sans autre préparation dans des peaux de bouc. Ça n'est guère ragoûtant. C'est ici encore que nous nous arrêtâmes complaisamment devant ces boutiques de bric à brac en plein air, où des juifs algériens vendent les objets les plus divers et les plus disparates : vieilles étoffes que le soleil et l'usage ont ternies, armes anciennes, vases en cuivre, vieilles lampes, vieux ustensiles indigènes. Les étalages ne manquent ni d'originalité ni de clients.

Ici se disloqua la caravane des excursionnistes qui se dirigèrent dans la ville au gré de leurs préférences. D'aucuns se mirent à la recherche de l'apéritif quotidien ; d'autres allèrent visiter la mosquée qui n'a rien de remarquable ; quelques uns, dont je fus, se dirigèrent, sous la conduite de M. Vuillermet, vers le quartier arabe. « A Constantine et à Alger, nous dit chemin faisant M. Vuillermet, la vie indigène, les quartiers arabes ont beaucoup plus gardé de leur pittoresque et de leur originalité ; vous vous ferez de l'une et des autres une idée plus exacte et plus complète que dans notre ville ». Pourtant ces rues étroites, aux maisons blanches sans fenêtres, à peine éclairées à l'extérieur par des lucarnes grillées, ne manquent pas d'un certain cachet. Tout un petit peuple d'enfants grouille dans ces ruelles ; les indigènes accroupis ou couchés nous regardent d'un œil alangui. Au fond d'une impasse, M. Vuillermet attira notre attention sur une demeure arabe de riche apparence, avec ses fenêtres à fer à cheval, sa façade revêtue de faïences multicolores, sa porte de bois sculpté et son marteau de cuivre ouvragé. Nous passâmes devant un établissement de bains maures et y pénétrâmes fort librement ; le tenancier nous en fit les honneurs. Par une sorte de vestibule et un étroit couloir tapissé de briques émaillées nous fûmes introduits dans une

salle où le baigneur, aussitôt sorti de la piscine ou du bain de vapeur, est fortement frictionné et massé avant de se vêtir. Mais d'où vient donc cette odeur spéciale et désagréable ? « En général dans les établissements d'hydrothérapie arabes ou installés à l'européenne, nous répondit notre guide, l'eau est chauffée avec du fumier sec, ce qui donne cette odeur désagréable d'écurie ».

Nous suivîmes ensuite, le long des remparts, la falaise sur laquelle est construite l'hôpital civil et militaire qui domine la mer et d'où l'on a une très belle vue. Puis l'heure du déjeuner approchant, nous nous dirigeâmes, par la rue Louis Philippe et le cours Bertagna, vers la rue Prosper Dubourg où, sur le trottoir de l'hôtel Cramet, nous attendaient nos compagnons d'excursion.

Le repas, auquel M. Vuillermet nous fit l'honneur d'assister, fut fort animé. Chacun exprima ses impressions. L'on était enchanté de cette charmante promenade si bien ordonnée et si instructive.

Notre gracieux Cicerone, pour utiliser le mieux possible les quelques heures que nous devons encore passer à Bône, a organisé une promenade en voiture sur *la corniche*. Elle fut fort agréable, cette course sur une route en lacets, creusée dans ces rochers de terrains anciens, gneiss et micachistes, d'une couleur sombre et fauve contre lesquels venaient déferler les vagues de la mer. Ces côtes déchiquetées font contraste avec les sables aperçus au loin, vers le Cap Rosa, sur la rive droite de la Seybouse. Toujours en corniche nous voici aux plages *Luquin* et *Chapuis*. Nous rentrâmes vers la ville en contournant les collines de la Kasbah à travers une région ombragée, accidentée, couverte de superbes vignobles en pleine végétation et de champs de céréales fort avancées. Nous longeâmes les bâtiments du splendide collège de la ville, et la pépinière. Au niveau des remparts M. Vuillermet nous signala vers la droite les vestiges d'un aqueduc romain, qui a donné son nom à la porte par où nous rentrâmes en ville. Par l'*allée Randon*, le cours Bertagna, la rue Prosper Dubourg et la route de Constantine, les voitures nous transportèrent à la gare du chemin de fer de *Bône-Guelma*, d'où nous devons partir à 2 h. 45, pour Constantine.

La salle d'attente était littéralement bondée. Nous y trouvâmes presque tous les passagers du « Moïse » qui suivaient le même itinéraire que notre société, d'autres caravanes qui se rendaient

comme nous vers le Sud, et une quantité considérable d'indigènes. Sur le quai de la gare nous adressâmes à M. Vuillermet notre plus sincère gratitude, et nous nous installâmes assez au large dans des wagons de seconde classe.



Deux cent dix neuf kilomètres nous séparent de Constantine, nous arriverons à 9 h. 45, après avoir fait en moyenne trente kilomètres à l'heure ; c'est dire que notre voyage s'effectuera pendant le jour jusque vers le milieu du trajet, et à une allure assez modérée pour nous permettre de voir les régions traversées.

La voie remonte la vallée de la Seybouse, sur la rive gauche de l'Oued, dans une plaine fertile complantée d'un vignoble très productif. C'est dans cette région, entre *Duzerville* et *Mondovi*, que l'on traversera les immenses plantations de *Guebar-Bou-Aoun* et du *Chapeau de Gendarme*, qui ne possèdent pas moins de 500 hectares d'étendue.

Au dessus de *Mondovi*, la vallée se rétrécit, la voie se rapproche de la Seybouse, sur les deux rives de laquelle on peut encore constater les traces des dernières inondations de février qui ont dévasté le pays. Vers la gauche un pont suspendu donne passage à une route, et à un canal dont les eaux empruntées à la Seybouse pourront arroser 30.000 hectares. La ligne traverse ensuite les gorges de *Barral*, village fortifié construit sur un coteau à droite, passe plus loin au pied des orangeries de *St-Joseph* ; sur les deux rives de l'Oued s'étend un épais rideau d'essences diverses, où domine l'eucalyptus, qui se continue au loin par de véritables bois d'oliviers. Au milieu de maigres pâturages apparaissent les premiers gourbis arabes, leurs troupeaux de moutons et de vaches de taille médiocre. Nous trouverons plus loin, successivement, tantôt des plaines fertiles resserrées de distance en distance par des mamelons couverts de vignobles, tantôt des gorges rocailleuses. Tout ce paysage est dominé par les montagnes de *Beni-Salah* couvertes d'immenses forêts. Des vergers, des jardins maraichers annoncent l'approche d'un village ; nous entrons en effet bientôt dans la gare de *Duvivier*, où s'embranchent vers l'Est la ligne de Souk-Aras et de la Tunisie par la vallée de l'*Oued-Melah*, affluent de la Seybouse. La ligne Bône-Guelma, que nous continuerons à suivre, tourne à angle

droit vers l'ouest, comme la vallée de la Seybouse. C'est ici que l'on ajoute au train le wagon restaurant où nous prendrons notre repas du soir. Après un arrêt de vingt minutes qui permit au train de Tunisie d'arriver en gare de Duvivier, nous reprîmes notre course vers *Guelma*, traversâmes pendant deux kilomètres les gorges étroites de *Nador*, où la rivière coule ses eaux jaunes au fond d'un lit rocailleux, entre deux murailles de rochers, qui se dressent à 30 mètres de hauteur et que cachent en partie des bosquets de lentisques et de myrthes sauvages.

Nador, *Petit*, *Millesimo*, que nous traversâmes ensuite sont construits dans des régions agricoles fertiles, ombragées d'oliviers et d'eucalyptus, complantées de vignes et de cultures diverses, au milieu de très nombreux et très jolis jardins.

A la nuit tombante nous arrivâmes à *Guelma*, où nous commençâmes notre repas, dîner de wagon-restaurant assez médiocre. Nous étions encore à table lorsqu'on annonça la station d'*Hammam-Meskoutine*, la célèbre station thermale connue des Romains sous la dénomination d'*Aquæ Thibilitanæ*. A la lueur blafarde de la lune nous aperçûmes au loin les vapeurs de la fameuse cascade d'eau chaude (1). A *Berdj-Sabbath*, nous cédâmes la place à la seconde fournée des dîneurs. Il est environ 7 heures. Nous étions encore à 70 kilomètres de Constantine et nous remontions la vallée de l'*Oued Zenati*, affluent de l'*Oued Cherf*, branche mère de la Seybouse.

Depuis notre départ de Bône, nous n'avons cessé de remonter la vallée de la Seybouse. Nous voici enfin au point culminant, à *Ain-Abid*, à 837 mètres d'altitude, après avoir parcouru depuis *Bordj-Sabbath*, une série de plateaux dénudés dont la tristesse et l'aridité semble encore plus grande sous l'éclairage des pâles rayons lunaires. Le train prit ici une allure plus rapide, et vers 9 heures du soir nous arrivâmes dans la gare de *Kroubs*, où nous rejoignîmes la ligne d'Alger à *Constantine*. Encore une demi-heure de route, et nous vîmes bientôt scintiller sur notre gauche les lumières qui indiquent Constantine au loin. Le train ralentit brusquement sa marche. Tous renseignements pris auprès de compagnons de route qui sont montés avec nous à quel-

(1) Ce sont des eaux bicarbonatées, calciques émergeant à la température de 95°, que les indigènes, tant musulmans qu'israélites, fréquentent en grand nombre.

que gare voisine, nous apprenons que la ligne est construite à partir de ce point sur les flancs d'une montagne qui glisse lentement vers le fond de la vallée du *Bou-Merzoug*. Vers 10 heures nous entrions en gare avec un léger retard. Nous fûmes reçus sur le quai par M. Vignon, professeur adjoint au Lycée, et professeur de sciences à la Medersa ; c'est lui qui devait nous servir de guide dans la visite de Constantine. L'omnibus de l'hôtel *d'Orient et de St-Georges* et des voitures de place nous attendaient dans la cour. Nous eûmes tôt fait de nous installer dans ces divers véhicules. Il fut permis à ceux qui étions placés d'une façon propice à cet effet, de sonder en traversant le pont d'*El Kantara*, la profondeur des gorges de l'*Oued Rummel* qu'éclairaient en ce moment d'une lueur faible et sinistre les rayons lunaires. Nous traversâmes la porte d'El Kantara et au trot de chevaux fougueux nous gravîmes le *Boulevard de l'Est* et la *Rue de France*, pour arriver bientôt à l'hôtel d'Orient et St-Georges, sis dans la *Rue Caraman*, où l'installation de la caravane fut rapidement affectuée.

Une nuit de bon repos, après une cinquantaine d'heures en chemin de fer et en mer, nous trouva tout dispos le lendemain vendredi 29 avril pour la visite de Constantine.



Dès 6 heures et demie les voitures nous attendaient devant l'hôtel pendant que les excursionnistes débouchaient successivement du vestibule. Déjà la rue Caraman, une des artères importantes de la ville, est animée et mouvementée malgré l'heure matinale. Les nombreux magasins qui la bordent commencent à s'ouvrir ; la chaussée et les trottoirs sont parcourus par des européens et des arabes, et l'on entend tinter le bruit métallique des bracelets dont les jeunes filles et femmes juives entourent leurs bras et leurs chevilles. Type d'une très remarquable beauté la jeune fille juive, potelée, légèrement maquillée, le bas des jambes et les bras nus, pittoresquement costumée d'étoffes de couleurs vives et variées, les doigts couverts de bijoux, les bras et le cou de pied cerclés d'argent, coiffée de sa chéchia en velours rouge ou violet fièrement campée à droite ou à gauche sur la tête, suivant qu'elle est fiancée ou libre, déambule la tête haute et presque toujours souriante. A côté d'elle, l'accom-

pagnant, quelquefois isolée, marche la femme adulte ou âgée, en des costumes plus sévères, moins brillants, moins bariolés trahissant toujours un peu de coquetterie, la chéchia recouverte d'étoffe noire, indice de sa situation d'épouse ou de veuve. Dans ce charmant tableau éclairé par le soleil du matin, le mendiant arabe, sordide, les jambes noires et sales, les pieds nus, couvert de haillons, tend sa main aux passants.

Vers 7 heures et demie, aucun des excursionsnistes ne manquant à l'appel, nous montâmes en voiture et descendîmes par la rue de France vers le pont d'El Kantara, où nous fîmes une première halte. C'est par ce bel et monumental ouvrage, construit en 1837 par l'ingénieur Lannoy, que l'on va d'une rive à l'autre du *Rummel*. Composé de trois arches, deux en maçonnerie, la centrale en fer, le pont n'a pas moins de 127 mètres de long et 120 de hauteur au dessus du niveau des eaux du Rummel. Dans ce trou effrayant se précipitent de temps en temps des désespérés de la vie, et l'on a marqué sur la balustrade du pont une petite ancoche appelée « *trou des suicidés* ». C'est l'endroit précis d'où un corps jeté dans le ravin, tombe au point le plus bas de la gorge, dans les eaux même du cours d'eau. Les piles du pont actuel s'appuient sur les ruines d'un pont beaucoup moins élevé qui date de l'occupation romaine. La vue sur les gorges en amont et en aval est grandiose, on ne peut s'empêcher d'un sentiment d'admiration devant cette sauvage merveille naturelle. Le torrent coule en amont dans une fracture dont les murs à pics mesurent une hauteur de 150 mètres et qui ne possède en certain points qu'une cinquantaine de mètres de large; en aval du pont l'Oued s'enfonce sous terre sous des arcades naturelles recouvertes de jardins, et ressort un peu plus loin, pour tomber dans la vallée en cascades que nous admirâmes du haut de la route de la Corniche, chemin creusé à mi-hauteur en encorbellement et en tunnels dans les rochers de Sidi M'cid, le long de la rive droite du torrent. A la sortie des gorges on a ménagé sur la route de la Corniche un garage, une terrasse d'où les murailles naturelles de la rive droite, nues et colorées des tons les plus divers, présentent avec leurs 200 mètres de hauteur, l'aspect le plus grandiose et le plus pittoresque. — Si les pluies récentes ne donnent pas aujourd'hui aux cascades du moulin Lavie (1), ainsi

(1) Non loin du moulin a été découvert en 1855 un caveau de l'époque romaine renfermant le tombeau de l'orfèvre Proecilus; à 200 mètres plus bas se trouve un établissement d'eaux thermales sulfureuses et ferrugineuses fréquentées par les Constantinnois.

dénommées a cause du voisinage d'importantes minoteries installées sur la rive gauche à la sortie de la Cluse, l'oued roule pourtant des eaux troublées qui se précipitent en écumant au fond du ravin vers le pont d'Aumale et la récente et fertile vallée qui lui succède. M. Vignon, nous signale en face la Kasbah qui se dresse au point le plus élevé de la ville à 750 mètres d'altitude, dominant le légendaire rocher dit « *de la femme adultère* », du haut duquel le Sultan faisait précipiter, dit-on, toute femme ayant failli à ses devoirs d'épouse fidèle.

La route de la corniche, qui est celle de Philippeville, n'offrant plus aucun intérêt, nous retournâmes en voiture vers le pont d'El Kantara, à la hauteur duquel les véhicules prirent la gauche, pour faire l'ascension du plateau de Mansourat. A peine avions nous traversé le faubourg d'El-Kantara que nous mîmes pied à terre devant l'Ecole normale d'Instituteurs. On jouit de cet endroit d'un point de vue unique : le plus près de nous l'hôpital civil, sur les Rochers de Sidi-M'cid (1) ; plus loin, la fracture du Rummel et ses gorges, et bien en face, au delà de cet immense fossé naturel, le plateau trapézoïdal qui est fortement incliné vers le ravin, et sur lequel est contruite en amphithéâtre la ville de Constantine, dominée vers le S. O. par le faubourg de St-Antoine, le faubourg St Jean et la butte dérasée de Coudiat-Aty, vers le N. O. par la Kasbah, au dessous de laquelle les rues européennes ont éventré la ville indigène. A la partie la plus basse, jusque sur l'arête de la fracture, s'étale la ville juive et arabe facilement reconnaissable à l'aspect général de ses maisons basses, uniformes de style, aux façades teintées de bleu pâle, entassées les unes sur les autres. Nous continuâmes à gravir en voiture les pentes de Mansourah à travers un splendide bois de pins qui couronne la plus grande partie de cette colline et abrite la ville des vents d'Est. Chemin faisant notre promenade fut agrémentée d'un concert sortant du taillis et donné par *la Nouba*, les tambours et les clairons des tirailleurs qui exécutaient leur répétition journalière. Nous parcourûmes à pied les quelques centaines de mètres qui nous séparaient du plateau (2)

(1) C'est là que Damrémont fut tué et que les troupes de Lamoricière et du colonel Combes donnèrent l'assaut à la ville (13 Octobre 1837).

(2) C'est sur ce plateau de Mansourah qu'en 1836 le maréchal Clauzel avait établi ses batteries pour bombarder Constantine. Mais il fut obligé de lever le siège.

sur lequel est construite la caserne des chasseurs d'Afrique. De là on voit s'étendre vers Kroubs, au Sud, un vallon riant, entouré de hautes collines verdoyantes, piquées de loin en loin de fermes et de maisons de campagne. Mais nous ne pouvons échapper à l'impression pénible que donne le pays dont les cimes montagneuses sont dénudées et sans bois. Vers le Nord, les pentes de Sidi M'cid sont nues, stériles et rocailleuses : les indigènes y ont leur cimetière ; vers l'ouest c'est la ville pittoresque ; au pied de Mansourah M. Vignon nous signale des arcades d'origine romaine du temps de Justinien : ce sont les traces de l'aqueduc qui conduisait vers la vieille *Cirta* les eaux des sources voisines. Le programme devait nous mener au pied de ces ruines, mais le temps nous aurait manqué ; auss descendîmes-nous vers *Sidi-Mabrouk*, coquet village situé sur les pentes de Mansourah, non loin de l'hippodrome. En quelques instants les voitures, que nous retrouvâmes au pied des jolies habitations et des fertiles jardins de cette verdoyante et salubre station d'été, rejoignirent la route de Batna, et, au bout d'un quart d'heure, vers 9 h. et demie, nous rentrâmes en ville par la porte d'El-Kantara, où nous abandonnâmes définitivement les véhicules.

Dans la rue *Thiers* nous fîmes une courte visite à la Synagogue, édifiée sans style, et dont le temple est constitué par une simple pièce carrée aux murs blancs couverts de sentences et de plaques commémoratives ; le centre est occupé par une vaste chaire ; sur l'un des côtés le gardien écarta le rideau de l'*arche* contenant les vases sacrés et des exemplaires du Pentateuque. Ensuite, à travers les rues montantes, à escaliers, mal pavées, sales, étroites et enchevêtrées, du *chara* ou quartier juif, aux façades récemment repeintes en bleu tendre, nous accédâmes à la *place Négrier*, sur laquelle sont érigés le *palais de justice*, à l'endroit même où se tenait le marché aux esclaves, la *Médersa* et la Mosquée de *Sidi-el-Kettani*.

Ici nous fûmes présentés à *Sidi Benlabed*, professeur à l'Ecole arabe : c'est lui qui va nous faire visiter l'établissement et la mosquée qui est contiguë. L'un et l'autre ont été fondés par *Salah-Bey* au XIII^e siècle. Ce dernier et plusieurs membres de sa famille y ont leurs tombeaux, fort simples d'ailleurs ; deux pierres placées de champ limitent la tombe ; elles sont couvertes d'inscriptions arabes ; sur la dalle horizontale se trouvent de

petits trous arrondis et peu profonds, semblables à ceux que nous verrons dans toutes les nécropoles arabes. « Lorsque l'on vient rendre hommage aux morts, nous dit *Sidi Benlabed*, les visiteurs, amis, parents ou admirateurs, remplissent ces godets d'eau (poétique et touchant usage) pour que les oiseaux viennent y boire. » « *Salah-Bey*, ajoute le sympathique *Cicerone*, est un *marabout*, c'est-à-dire un saint musulman, un grand personnage qui s'est illustré par ses vertus et ses bienfaits ; on dénomme d'ailleurs du nom de *Marabout* le temple où se trouve ordinairement son tombeau ou celui dans lequel on honore sa mémoire. » Une porte entr'ouverte nous permit d'apercevoir dans un appartement exigü des manteaux en soie de couleurs diverses, que nous pensions être des habits sacerdotaux. « Il n'y a pas à proprement parler, nous dit le professeur, de prêtres dans la religion musulmane ; il n'y a que des directeurs de la prière (*Iman*) qui n'ont pas de costume spécial pour les cérémonies. Ces manteaux, qui sont très anciens et ont une grande valeur, ces « *Allam* » sont revêtus par les fidèles qui viennent pour honorer le fondateur de la Mosquée. Dans la cour de l'école, entourée de galeries de style arabe, *Sidi Benlabed* nous présenta quelques-uns de ses élèves, jeunes gens de 15 à 20 ans, de race belle et vigoureuse, d'aspect fort intelligent et parlant le français aussi bien que leur maître. Il nous donna alors des renseignements très précis sur l'école où il professe. Les *Médersas* nous dit-il en substance, sont des écoles supérieures indigènes, des sortes de Facultés qui étaient malheureusement tombées dans un rang très médiocre après l'arrivée des Français en Algérie. Elles ont été reconstituées depuis 1895. Nous y enseignons le droit musulman, qui se confond avec notre religion. Ce sont en somme des écoles supérieures du Coran. Le gouvernement de la République nous adjoint des professeurs français, tels que M. Vignon, votre ami et le nôtre, pour enseigner les sciences que le Coran nous invite à cultiver. Nous formons des fonctionnaires musulmans, des *Cadi* ou juges, qui servent d'intermédiaires entre les Français et les indigènes.

La mosquée de *Salah-Bey* (*Djama-el-Krettani*) que nous visitâmes ensuite, dominée par son minaret aujourd'hui en réparation, est accessible par la place Négrier ; on accède à la partie affectée au culte par un couloir et un escalier en marbre blanc et noir ; la cour des ablutions se trouve au rez-de chaussée.

Le temple est constitué par une salle carrée à cinq nefs dont les arcs en fer à cheval sont soutenus par des piliers en marbre. Il possède deux coupoles, et son plafond, auquel sont appendus des lustres de cristal fort riches, est en bois peint ; les murs sont couverts de faïences multicolores, le sol de beaux tapis que l'on a retournés sur notre passage : on n'a pas pu chausser nos pieds de babouches, parce que nous sommes trop nombreux. La chaire (Minbar), placée à droite du Mirhab, (1) toute en marbre polychrome, est un beau morceau de sculpture arabe.

Sur la place Négrier où se tient un marché arabe, le spectacle est fort intéressant à cette heure. Elle est blanche d'indigènes, et l'on y brocante les marchandises les plus diverses, vieilles étoffes, costumes usagés, ustensiles de cuisine arabe, vieilles armes etc. Dans un coin une sorte de commissaire priseur vend à l'encan des pièces d'étoffes, un peu plus loin une vieille femme déguenillée, au visage découvert, (ses rides et son grand âge relatif la dispensant de cacher ses traits), est accroupie devant un étalage bizarre : vaisselle cassée, vieilles bouteilles, serrures rouillées, boutons d'uniforme et autres objets disparates. Et au milieu de ces marchands, se meuvent, lentement et en silence, des burnous blancs flegmatiques, la cigarette aux lèvres, la matraque à la main. Sous la conduite de Sidi Benlabed nous commençons notre incursion à travers les quartiers arabes. Après avoir dépassé le marché aux comestibles, nous voici dans une dédale de ruelles étroites, s'entrecoupant dans un fouillis inextricable, et d'une animation indescriptible. Dans des échoppes qui n'ont guère que quelques mètres carrés, des artisans de tout ordre se livrent devant les passants à leur petite industrie; on y fabrique de la menuiserie, de la cordonnerie, de la ferblanterie ; des tisseurs, des bijoutiers, des tourneurs en corne, des fabricants de babouches brodées nous offrent les produits de leur travail, des épiceries minuscules sont encombrées de pains de froment, de pâtisseries, de kouskous, de dates, d'oranges, de fruits divers ; le pain de dattes voisine avec du savon et des bougies de Marseille, des jarres d'huile, des blocs

(1) Le *mirhab* sorte de sanctuaire demi-circulaire en forme de niche ouverte est l'endroit où le directeur de la prière récite les versets du coran. Du haut du *Minbar*, l'*iman* prononce tous les vendredis des prêches sur la morale et la vertu.

de sel, des fours d'oignons, des choux remplissent le fond de la boutique, et tous ces comestibles ou autres objets, amoncelés autour du maître de céans accroupi, constituent un tableau bien original. De loin en loin, dans de petits estaminets, des *cafés maures*, et sur la porte même, de flegmatiques indigènes fument silencieusement la cigarette, hument avec délice leur tasse de café, examinant d'un œil alangui le mouvement de la chaussée où marche une multitude de gens de races diverses allant et venant : des européens, des juifs, des arabes, quelques femmes voilées, des soldats gouailleurs, des jeunes filles israélites souriantes. Au milieu de tout ce monde bariolé, nous descendons par ces ruelles, (quelques-unes en cul de sac) dont les maisons uniformes de style ont leur façades construites en avant solier et finissent par se rejoindre pour former de véritables tunnels, vers le quartier des tanneurs et la pointe de *Sidi Rached* qui porte le Marabout du même nom ; d'ici on jouit d'une très belle vue sur le *pont du diable* et l'entrée du Ravin du Rummel. Nous remontons vers la ville nouvelle par les quartiers offrant le même caractère de pittoresque, quelquefois répugnant, mais bien intéressant au point de vue de l'étude des mœurs. Cette promenade à travers les rues si étroites que deux personnes peuvent à peine passer de front, me rappelle notre incursion dans les vieux quartiers maures de Tolède ; mais à Constantine les personnages n'ont pas quitté leur cadre, le silence de mort de l'ancienne capitale de l'Espagne est remplacé ici par le mouvement incessant de la ville africaine. Malgré l'heure avancée, le professeur arabe de la Médersa désire nous offrir le café dans un établissement indigène. Ce café maure est un peu européenisé. Il est partagé en deux portions par une balustrade ; dans l'une, recouverte de nattes, la plus intéressante, des arabes déchaussés jouent aux dominos en consommant, tandis que d'autres indigènes, à moitié couchés devisent à voix basse en fumant ; le seconde est garnie de tables rondes et de chaises. C'est dans cette dernière que nous attendons le café que l'on fabrique dans des cafetières à long manche. Nous nous séparons avec regret de Sidi Benlabed, mais non pas sans insister, pour qu'il vienne partager notre diner du soir. Mais notre aimable guide se dérobe : « M. Vignon, nous dit-il, vous donnera les raisons de mon refus. » Après des remerciements unanimes de notre part, il nous quitte en nous souhaitant un bon voyage

enchanté qu'il est, dit-il, d'avoir pu nous être de quelque utilité dans notre visite à Constantine. Après son départ, M. Vignon nous explique, chemin faisant, que Sidi Benlabed a craint de faire triste figure à notre table, à cause des rigueurs de sa religion. Il n'aurait pu en effet toucher aux mets qui y seront servis. C'est Vendredi (*djama*), fête arabe, jour de maigre et d'abstinence. Les musulmans, ajoute M. Vignon, observent très-rigoureusement les lois religieuses d'abstinence, et ont à ce sujet une très-mauvaise opinion des catholiques. « Les malheureux ne font pas le *Rhamandan* », disent-ils, faisant allusion au peu d'importance que la plupart des catholiques prêtent à l'observation de ces mêmes lois qu'impose notre religion.

C'est vers deux heures que les excursionnistes se réunirent sur la *Place de Nemours* située à l'extrémité de la *Rue Caraman* et de la *Rue Nationale* pour continuer la visite de la ville, toujours sous la direction de M. Vignon. Nous montâmes aussitôt à la *Kasbah* (1) par la rue *Damrémont*. Dans la cour d'honneur nous fûmes reçus par M. le lieutenant Brostra du 3^e Zouaves. L'officier nous signale tout d'abord le petit édicule sous lequel reposent les soldats morts à la prise de Constantine. De la balustrade il nous fait admirer le magnifique panorama qui se déroule dans la vallée du Rummel jusqu'aux montagnes encore neigeuses d'*El Kantour*. Comme du côté du sud, la vue s'étend très-loin ; les montagnes sont déboisées. M. Brostra nous fait ensuite pénétrer dans la salle d'honneur du régiment ; les murs sont couverts de trophées d'armes, de drapeaux, de photographies d'officiers qui ont commandé le 3^e Zouaves, depuis la création du régiment ; un portrait de Victor-Emmanuel, offert par le roi d'Italie au 3^e Zouaves, orne un des panneaux de la salle.

De la caserne du 3^e Zouaves, notre guide nous conduisit vers l'arsenal en passant devant de nouvelles casernes. Le jardin de l'arsenal s'appuie aux rochers des gorges du Rummel. En face, de l'autre côté, du ravin, sur *Sidi M'cid*, se dressent les vastes constructions de l'hôpital civil ; plus au Sud-Est, c'est la colline

(1) Le Kasbah constitue la Citadelle de Constantine, elle renferme les casernes des Zouaves et des tirailleurs, la manutention, l'arsenal, l'hôpital militaire. Il y a aussi des citernes du temps des Romains utilisées aujourd'hui pour emmagasiner les eaux qui alimentent la ville.

de Mansourah ombragée de pins, et la caserne de cavalerie. Dans le jardin de l'arsenal émerge le rocher de la femme adultère ; l'on est pris d'un pénible frisson devant le vide horrible qui se déroule jusqu'au fond de l'oued. A la porte de la Kasbah nous prîmes congé de M. Brostra, en le remerciant vivement de son amabilité.

Notre promenade nous amena tout naturellement sur la *Place du palais*, où nous pûmes visiter deux importants monuments, le *Palais d'Amhed-Bey* et la Cathédrale de *Notre Dame des Sept douleurs*, ancienne mosquée de *Souk-er-Rezel*.

L'*ancien palais du Bey* de Constantine, occupé aujourd'hui par les services de la division, est une maison mauresque du style le plus pur. La façade ne correspond en rien à l'intérieur qui est une merveille du genre. C'est un palais enchanté, tel qu'on en voit la description dans les romans orientaux. On pénètre par des portes de marbre dans une série de cours et de jardins à jets d'eau, entourés de galeries à arcs gracieux que soutiennent des colonnettes en marbre fort artistement sculptées ; les balustrades en marbre qui limitent ces galeries ne sont pas moins artistiques. Les parois sont tapissées de faïences fort riches et couvertes de fresques, œuvre d'un cordonnier européen réduit à l'esclavage, et qui dut sa liberté à l'exécution de ces dessins. Ils sont d'une colossale naïveté, n'ont aucune valeur artistique et ont la prétention de représenter un panorama de Constantine, quelques villes asiastiques, un combat naval, etc.

Au premier étage, le Cicérone officiel, concierge du Palais, nous fait pénétrer dans deux superbes et très riches salons, dont l'un était la salle du trône du Bey et qui ont conservé leurs richesses de tentures ; il attire notre attention sur une statue en marbre de l'art antique, apportée de Djemila ; c'est la statue de *Julia Donna*, femme de Septime Sèvre.

Dans l'angle Est de la place est érigée la Cathédrale. Ancienne mosquée du commencement du XVIII^e siècle, c'était à ce moment une salle carrée à sept nefs. L'édifice est obscur, mais a conservé son cachet d'architecture indigène. Le mur Est a gardé l'ancien *Mirhab* au centre ; des plâtres bien travaillés et des faïences anciennes ornent agréablement les murs de l'édifice, l'ancien *Minbar*, d'un joli cachet d'art arabe, est devenu la chaire actuelle ; il existe bien sur le mur de gauche une inscription, mais ce n'est qu'un fac-simile.

L'hôtel de Ville, récemment construit, est à une centaine de mètres du palais, sur le *boulevard de l'ouest*. Nous y accédons en passant devant l'hôtel des postes ; il voisine avec la *Préfecture*.

La Mairie est intéressante par son riche escalier de marbre, et la Salle des fêtes, toute ornée de colonnes d'onyx et de marbre rouge d'Aïn Smora, de statues en marbre et en plâtre.

Cette visite rapidement faite, nous revenons sur la *place de la Brèche*, atteignons, en passant devant le théâtre en construction, la *place Valée* et ses deux squares, dont l'un à gauche est un véritable jardin Anglais où l'on a érigé la statue du maréchal Valée ; le second, à droite, appelé *Square des Antiques* sert de musée lapidaire et contient des colonnes, des statues, des inscriptions, des vestiges de monuments funéraires qui datent de l'occupation romaine. Continuant notre marche en avant nous passons devant le marché couvert, halle aux grains très importante et arrivons jusqu'à la rue *Rohault de Fleury* à l'extrémité de laquelle est érigée la *Pyramide Damrémont*. A droite on dérase la colline de Coudiat-Aly pour y construire de nouveaux quartiers ; les remblais sont jetés dans les pentes qui descendent vers la pointe *Sidi-Rached*.

A 3 heures et demie le programme nous amène vers les gorges du Rummel. Nous descendons jusqu'au fond du ravin par la rampe qui s'ouvre en avant du Pont d'El Kantara, au Boulevard de l'Est, sur la rue gauche de l'Oued. Le bureau où sont distribuées les cartes d'entrée est installé à une quinzaine de mètres au dessus du lit, et à 120 mètres de hauteur, l'on aperçoit l'arche immense d'El Kantara ; on voit d'ici très nettement les substructions qui supportaient le pont romain.

La beauté sauvage du site est unique au monde. Cette immense fracture de roches calcaires de l'époque secondaire, stratifiées en assises horizontales, aux teintes grise et rouge sombre à travers laquelle le Rummel s'est creusé une route profonde, s'étend pendant deux kilomètres entre deux murailles à pic, souvent même en encorbellement, d'une hauteur vertigineuse de 150 à 200 mètres. Seuls, les pigeons sauvages, les corneilles, les cigognes sont les hôtes de ces rochers gigantesques, et voltigent bien haut entre les deux parois, dont la nudité augmente encore l'aspect sauvage.

Nous remontâmes d'abord le cours du Rummel par la première partie du « Chemin des Touristes » que l'ingénieur

Reinès a installé en amont d'El Kantara jusqu'au Pont du diable. C'est un sentier presque aérien, tantôt taillé dans le roc, tantôt suspendu au dessus du torrent sur un balcon fixé le long des parois à pic. C'est de ce côté que l'on rencontre les piscines alimentées par la *source cirtra*, qui sourd à la température de 31°. Nous ne pourrions pas arriver jusqu'à la source de la rive gauche, dite *source Cirta*, les dernières crues du Rummel ayant emporté la passerelle qui permet d'y accéder ; celle-ci était pourtant construite à 6 mètres au-dessus du niveau des basses eaux. (1)

Revenus sur nos pas, nous abordâmes à partir d'El Kantara, la seconde portion du chemin des touristes. Sur un léger pont suspendu qui relie par deux fois les deux côtés de la montagne nous traversâmes jusqu'aux *Cascades* le tunnel que s'est creusé le Rummel sous des voûtes naturelles ; celles-ci, effondrées de loin en loin laissent passer en cascades de petits filets d'eau à travers lesquels se décomposent en couleurs de l'arc en ciel les rayons du soleil, qui produisent sous ces voûtes de merveilleux effets de lumière. Nous remontâmes vers la ville par le même chemin, émerveillés du spectacle grandiose de ces cascades, de ces gouffres, de ces ravins. Nous avons effectué la promenade la plus pittoresque, la plus extraordinaire, la plus vertigineuse, qu'il soit possible de réaliser.

Il est 5 heures ; nous parcourons à pied la rue de France qui présente à cet instant, avec ce mélange de races différentes, une animation réjouissante.

Vers 6 heures du soir, au moment du crépuscule, à l'instant où la ville s'éclaire, M. Vignon présente les excursionnistes à un nouveau guide, M. X... fonctionnaire d'un rang élevé. C'est lui qui nous accompagnera dans la visite de la *Grande Mosquée (Djama-el-Kébir)*. Revenus à la place Nemours, nous descendons la rue Nationale. C'est là qu'est érigé le monument. Dans la cour carrée, qui précède le temple et qu'entourent des galeries de style arabe, nous sommes reçus par un personnage de soixante ans environ, richement vêtu, décoré de la croix de la légion d'honneur, et parlant très correctement le français. C'est le

(1) Les eaux chaudes du ravin, carbonatées et magnésiennes, sont légèrement gazeuses. Elles ont 30 et 31°, on y traite les rhumatismes, les éruptions crutaneées, les crampes d'estomac, les maladies de foie.

Muphti de Constantine, dont le grade et les attributions correspondent, dans la religion musulmane, à ceux de nos évêques. (1) Après les présentations réciproques, ce haut fonctionnaire rétribué par l'Etat nous introduit dans son cabinet de travail, en attendant l'heure de la prière à laquelle il nous fera assister. Nous n'étions pas assis sur les divans de ce petit salon depuis un quart d'heure, que notre conversation fut interrompue par une sorte d'appel plaintif et monotone venant du haut du minaret. Le *Muezzin* appelle les fidèles. Le *Muphti* nous traduit ses paroles : « *Allah est grand, venez à la prière* », et quatre fois par jour, du haut de tous les minarets le même appel rappelle à chacun ses devoirs envers Dieu. Alors défilent en notre présence de nombreux arabes encapuchonnés, tous semblables à une longue théorie de moines ; ils font leurs ablutions, quittent leurs babouches et pénètrent dans la mosquée. L'*imam* placé dans le *mirhab* récite les prières sur un ton tout comparable à celui sur lequel psalmodient nos moines catholiques, et, pendant ce temps, les fidèles, tantôt courbés la tête contre la terre, tantôt debout, les mains tendues vers l'orient, invoquent Allah et son prophète ; puis ils sortent silencieux et recueillis. Lorsque la mosquée est vide, le *Muphti*, *sidi Bouchrit Ben Amar*, nous introduit dans la *Djama*, salle carrée à six nefs, avec des colonnes dissemblables supportant des arcs en fer à cheval, sur lesquels est posé un plafond de bois à poutres apparentes. La grande mosquée n'a de remarquable qu'une inscription arabe de 618 de l'hégire (1221 av. J. C), et de très beaux tapis algériens et orientaux, que, par faveur exceptionnelle, nous foulons avec nos pieds, sans interposition des habituelles babouches.

Après mille remerciements nous prenons congé de *sidi Bouchrit Ben Amar*. La nuit est arrivée, et jusqu'au moment du dîner nous flânonnons délicieusement, en descendant vers le ravin, dans cette belle artère fort animée. C'est l'heure de la promenade, « *le Persil* », comme on dit à Constantine. Arrivés à la porte d'El Kantara, nous remontons par le Boulevard de l'Est, passons devant le Lycée et rentrons à l'hôtel par la rue Caraman.

A Sept heures et demie tous les membres de la Société se trouvaient réunis pour le repas du soir, que M^{me} et M. Vignon nous font l'honneur de partager avec nous.

(1) Exactement le *Muphti* est un membre du clergé musulman, chargé du maintien de la loi religieuse.

Si les quartiers arabes sont intéressants le jour, il est bien original et pittoresque de les visiter la nuit. Y a-t-il un véritable danger à se mêler à la vie indigène à cette heure ? Peut-être. Mais nous n'avons pas eu à craindre l'éventualité d'être attaqués pendant notre promenade nocturne, car M. Vignon, grâce à ses relations, a pu nous placer sous la protection efficace de deux cavaliers bleus, *Hernouche Sra* et *Serradj Ahmed*, deux anciens spahis, robustes et solides gaillards, qui tout en faisant leur service de police, accompagnèrent notre marche dans ce dédale de rues mal éclairées, aux coins sombres, véritables coupe-gorge, parcourues par une infinité d'arabes, de soldats, d'européens. La chaussée est souvent obstruée par des arabes à demi-couchés, qui ne prennent pas la peine de se déranger au passage des promeneurs. C'est un brouhaha indescriptible, au milieu duquel nous percevons de temps à autre le bruit sourd et monotone des musiques des cafés maures, où s'exécutent les danses indigènes. La danse du ventre a été importée en France, et pas n'est besoin de visiter l'Algérie pour assister à ces spectacles bizarres où des danseuses, (pas toujours orientales, accomplissent ces exercices originaux que l'on retrouve dans toutes les villes africaines et les pays arabes. Mais, sur la terre d'Afrique elles doivent avoir plus de piquant, car rien n'est factice, ni le cadre, ni la musique, ni l'artiste ; aussi pénétrons-nous avec satisfaction dans un de ces cafés concerts, qui est littéralement bondé d'une foule compacte. Les spectateurs sont presque tous des indigènes, qui fument à qui mieux mieux, dans une salle basse surchauffée : vers le fond, sur une scène minuscule, des batteurs de *toboi* (tambourin) et des joueurs de flûte (gheita accompagnent les contorsions, les déhanchements d'une jeune *almée*, vêtue d'étoffes voyantes comme une sultane, et dont les chevilles sont couvertes d'anneaux, les poignets de bracelets, les doigts de bagues, les oreilles transpercées d'immenses pendants, la tête coiffée d'un diadème. Dans cette danse originale « le nombril, (dit le colonel Pein dans ses lettres familières), « possède la spécialité d'un va et vient si accéléré, qu'il m'est « arrivé de le confondre avec la rotation... Je savais le ventre « capable de bien des choses, je ne pensais pas qu'il pût se « plier à cet exercice. »

Si intéressants soient-ils, ces spectacles sont un peu unifor-

mes, et, notre café absorbé, nous regagnâmes la rue pour continuer notre incursion. Dans la *rue de l'Echelle*, M. Vignon et nos deux cavaliers nous ont ménagé la possibilité de voir un intérieur arabe où les dames de l'excursion furent d'ailleurs admises. Par un couloir éclairé de lampes fumeuses nous accédâmes dans la cour mauresque. Au rez-de-chaussée et à l'étage supérieur s'ouvrent, sous les galeries, des appartements minuscules, aux nattes et aux tapis usés ; et dans la pâle lumière de la lune glissent, comme des fantômes, des jeunes femmes, presque des enfants, que décèle le bruit argentin de leurs bijoux ; la tenue est de commande et de circonstance sans doute, mais très correcte.

Autrement curieux fut le spectacle par lequel se termina cette journée. C'est aujourd'hui vendredi, fête arabe. La secte religieuse des *Aïssaouas* se livre à ses pratiques hebdomadaires dans une mezquita sise non loin dans le quartier. Nous sommes attirés par des cris assourdissants et une musique bizarre. Nous suivons la foule qui se dirige vers ce point et avons grand peine à pénétrer dans une cour exigüe qui précède une salle carrée où un remous nous permet d'entrer. Nous n'aurions osé nous aventurer dans ce lieu, si notre aimable guide, M. Vignon ne nous avait donné lui-même l'exemple, et ne nous avait au préalable parlé de ce spectacle qu'il désirait nous montrer. Quelles cruelles et originales pratiques, bien intéressantes pour nous tous, et principalement pour un médecin !

La mosquée, d'une centaine de mètres en carré, est divisée en 3 nefs par des arcades à colonnes ; elle est brillamment éclairée. Notre entrée ne produit aucune impression parmi l'assistance ; les *Aïssaouas* sont accoutumés sans doute à ces visites d'Européens ; nous trouvons dans l'enceinte quelques uns des passagers du « Moïse ». A la porte un personnage en turban richement vêtu, tend discrètement la main vers nous en réclamant notre obole. Dans le Mirhab se tient assis un personnage d'une trentaine d'années, entouré de quelques autres arabes de même âge. Au milieu de la salle et dans la même posture, une vingtaine d'indigènes frappent à tour de bras sur d'immenses tambourins, en poussant de véritables hurlements d'un rythme et d'une cadence uniformes, mais allant toujours en s'accélé rant. Au fond de la mosquée, contre le mur opposé

au Mirhab, estdressée une sorte de scène sur laquelle dansent, se contorsionnent, en se tenant à bras le corps de façon à former une chaîne humaine, une trentaine d'énergumènes adultes, et aussi quelques jeunes enfants. Comme les batteurs de tobol, ils émettent les mêmes cris cadancés.

Tout à coup, un des danseurs de l'estrade se dépouille de son vêtement de corps, quitte sa chéchia et s'avance pieds nus, les bras tendus en avant, la tête raide sur le corps, les yeux hagards, se prosterne front contre terre, devant le prêtre du Mirhab, lui confie deux stylets acérés, reçoit sa bénédiction, puis reprend les armes que l'iman a baignées de sa salive, et que sans la moindre hésitation le sujet enfonce jusqu'à la garde dans ses deux joues. Il revient vers ses compagnons, reçoit deux nouveaux stylets, recommence ses gémissements, et, délibérément, attaque son abdomen au niveau de l'ombilic, enfonce sous la peau et dans la cavité abdominale, en suivant les côtes sur la face interne, un des stylets, dont la pointe vient faire saillie dans la région lombaire ; nouvelle tentative de l'autre côté, et nouveau succès. Ce sujet vraiment remarquable par son adresse, son courage et son insensibilité, ressemblant à une véritable pelote vivante, n'a pas terminé encore ses expériences. Armé d'un cinquième stylet il l'enfonce entre l'orbite et le globe oculaire, et ces pratiques barbares ne prennent fin que lorsqu'il a réussi à exorber son œil. Puis il arrache successivement les armes, qu'il a enfoncées dans ses tissus sans atteindre aucun organe essentiel, et des plaies ne jaillit pas la moindre trace de sang.

Les *Aïssaouas*, nous avait déjà dit M. Vignon, avalent des serpents et des scorpions, livrent à des vipères leur corps à mordre, et cela impunément. Nous n'assistâmes pas à ces pratiques fanatiques et absurdes qui constituent le premier acte de ces spectacles. Pour les coréligionnaires, les sujets initiés sont des *faquirs*, en rapport direct avec Allah ; leurs actes constituent autant de miracles. Ce sont, à mon avis, des visionnaires, des névrosés, des hystériques qui, en cérémonie publique s'autosuggestionnent, sont hypnotisés par le bruit, les chants, la prière (1), et arrivent à l'anesthésie complète, à l'extase religieuse, à la catalepsie. Ils se meuvent comme des inspirés ; ce

(1) Cette prière rythmée appelée *Memtram* se compose fort simplement des trois syllabes « *Allah Hu* ». C'est le cri que poussent les initiés *Aïssaouas*, ils le répètent en élevant progressivement la voix, aussi rapidement que possible, accélérant d'une façon indescriptible les deux temps de la respiration. (*Voir Revue* 1904 — N^{os} 3, 13, 14 et 15. Les *Faquirs* et les *Yaghis*. J. Bois).

sont des fous religieux dont on exalte la névrose par l'exhibition de leurs pratiques, auxquelles ils sont entraînés dès la plus tendre enfance. Chez nos hystériques, n'observons-nous pas l'anesthésie aussi complète que chez les *Aïssaouas* ? Les vasoconstricteurs n'agissent-ils pas chez nos névrosés dans des conditions identiques ? Pas plus que chez les *faquirs*, les plaies en seton pratiquées chez nos malades ne donnent pas de sang.

Convenons pourtant que les initiés *Aïssaouas* possèdent une connaissance empirique remarquable de l'anatomie des régions qu'ils traversent de leurs stylets sans se léser mortellement. Mais savons-nous si quelques-uns de ces sujets ne finissent pas par succomber à des blessures graves ? Quant à la question des animaux vivants qu'ils avalent, des reptiles qu'ils absorbent, le fait est curieux, mais multitude d'acrobates en font autant dans les spectacles publics. Il est vrai que les *Aïssaouas faquirs* se font piquer par des vipères, sans courir aucun danger de mort. Ces individus s'immunisent peut être par des piqûres successives, se vaccinent, se *mithridatisent*. D'ailleurs ils mangent ces reptiles vivants. Ne font-ils pas ainsi de la véritable opothérapie ?

Quoiqu'il en soit de ces phénomènes miraculeux, scientifiquement explicables, nous emportâmes de ces quartiers arabes des impressions ineffaçables.

La visite que nous avons faite de Constantine avait été fort bien ordonnée, et nous avons pu en 24 heures voir la ville, trop rapidement sans doute, mais sous de nombreux points de vue : nous avons visité les principaux monuments, dans lesquels nous ont accompagnés des guides charmants ; nous avons assisté à maintes et intéressantes manifestations de la vie indigène. Nous devons une reconnaissance sans bornes à M. Vignon qui élaborait le programme de cette inoubliable journée ; et de tous ceux, Arabes ou Français, qui mirent à notre disposition, pour nous faire les honneurs de l'antique Cirta, leur temps, leur savoir et leur dévouement nous garderons un souvenir impérissable.



Après une nuit de bon repos, et encore sous l'impression de la journée si bien remplie de la veille, nous montâmes en wagon

le 30 mars à 8 h. 20 du matin pour nous rendre à *Biskra*. La distance est de 239 kilomètres. Nous arriverons à 4 h. 30 du soir ; huit heures de marche en tout ; le voyage ne manquera pas de charme à cause de la variété des régions à traverser ; le temps d'ailleurs s'annonce très beau.

Aussitôt les dernières constructions dépassées et pendant quelques kilomètres, la vue, en arrière, sur Constantine ensoleillée est charmante, et nous remontons jusqu'à Kroubs, dans un paysage verdoyant peuplé de nombreuses cigognes, la vallée du *Bou-Merzoug*. A Kroubs se détache vers la mer la ligne de *Bône Guelma*, que nous avons parcourue l'avant-veille. De Kroubs à *El-Guerrha* nous traversâmes un plateau mamelonné avec des dépressions marécageuses, sur lequel paissent de nombreux troupeaux de maigres moutons, de vaches de petite race, et de cochons, et qui nous rappela l'aspect de la Castille. C'est à El Guerrha que la ligne de Biskra se détache de celle d'*Alger-Constantine*.

Après *Aïn-Mlila*, joli village où se fait un important commerce de l'Alfa récolté sur les hauts plateaux, nous quittâmes les régions cultivées du Tell pour aborder ces immenses plaines situées à une altitude de 700 à 1.000 mètres, et qui donnent l'illusion du désert ; et de fait « les premières colonnes qui s'aventurèrent dans ces régions leur donnèrent le nom de *petit désert* » (1). C'est ici que nous aperçûmes les premiers troupeaux de chameaux paissant dans cette région vide d'agglomérations et d'habitants, et où seuls quelques rares troupeaux de moutons trouvent à peine de quoi se nourrir : il n'y pousse que des plantes rabougries de thym, de guettaff et d'alfa dont la tige sert à fabriquer des nattes, des cordages et des tissus. Nous arrivâmes bientôt sur les bords d'une immense nappe d'eau où les Arabes viennent chasser et recueillir du sel. Nous longeâmes pendant quelques kilomètres ce petit lac aux eaux verdâtres, aux bords plats tachés de sel que l'évaporation y a déposé. De l'autre côté de la voie, presque en face du lac *Tinzilt*, (ainsi dénomme-t-on la masse d'eau qui s'étend vers l'ouest) des mamelons aussi nus, aussi arides que les plaines que nous venons de traverser, nous séparent d'un lac plus vaste, le lac *Mzouri*, et de loin en loin

(1) Maurice Wahl. — *L'Algérie*

quelques cuvettes moins importantes que remplissent ces mêmes eaux salées, font de ce pays une région fort originale qui porte le nom de « *plateau de Sbakh*. » Bientôt nous traversâmes une station portant le nom caractéristique de « *Les Lacs* » ; puis les montagnes de Batna, encore couvertes de neige, apparurent vers le Sud. La voie s'élève ensuite vers le col d'*Aïn-Yagout* (900^m d'alt.) et la gare du même nom. On aperçoit à gauche le village, à 1.500 mètres. Dans les environs des gares et des stations traversées depuis El-Guerrah, nous avons été frappés d'une considérable affluence d'Arabes. Ici encore un grand concours de burnous blancs stationne dans la cour, et, aussitôt le train arrêté, une délégation d'une dizaine d'Arabes accède sur le trottoir, s'approche d'un wagon de troisième classe ; à la portière se montre la figure have et fortement halée d'un indigène à barbe blanche. « C'est un pèlerin qui arrive de La Mecque, nous explique un Algérien. Il a gagné la sainteté en allant au tombeau du prophète, au prix de mille fatigues et de privations sans nombre, mais aussi peut-il ajouter à son nom le titre « de *Hatji* », et les populations musulmanes voisines viennent l'honorer à son passage. Les privilégiés que vous voyez sur le trottoir considèrent comme un grand honneur de baiser ses mains et ses habits. » Nous assistons alors à toute une série de salamalecs ; le *Hadji* récite une prière, et ses coreligionnaires les mains tendues, la tête baissée, écoutent respectueusement et font les répons, puis, lorsque le train s'ébranle, toute cette foule, une véritable armée, se retire impassible et silencieuse, la plupart à cheval, quelques-uns, ceux dont les gourbis sont plus proches, à pied.

Après *Aïn Yagout*, le *Medracen*, mausolée construit sans doute par quelque roi du pays antérieurement à l'occupation romaine, montre vers l'Est sa silhouette vague. A mesure que nous nous rapprochons de *Batna* en remontant la vallée de l'Oued el-Madher par *Fontaine Chaude*, *El-Madher-Pasteur* et *Fédis*, nous traversons un pays dont la culture se prononce de plus en plus, et nous passons entre deux chaînes de montagnes neigeuses très proches et couvertes de bois de pins. A quelques kilomètres avant *Batna*, la vallée s'élargit en une conque fertile et verdoyante qu'arrosent de nombreuses sources. Nous sommes à 1041 mètres d'altitude ; les montagnes boisées, le tapis de ver-

ture, les allées d'arbres reposent du paysage monotone, plat et aride que nous venons de traverser pendant quelques heures.

« Batna ! 30 minutes d'arrêt ! » Il est une heure au lieu de midi ; les appétits n'en sont que mieux aiguisés. Notre passage étant annoncé, une table de vingt couverts a été installée au buffet à notre intention. Nous fûmes prestement et confortablement servis. C'est ici que la caravane aurait dû faire halte, s'il avait été prévu dans le programme d'aller à *Lambèse* et à *Timgad*. M. Martin, qui a débarqué deux jours avant nous sur la terre africaine, a eu le temps de réaliser cette intéressante visite ; il nous rejoignit à Batna et nous communiqua ses impressions, que je rapporte aussi fidèlement que possible. « Les richesses en marbre, colonnades, temples, théâtres, mosaïques, de la *Pompeï Africaine* sont immenses. De la colline qui domine le théâtre on jouit d'un spectacle grandiose et émouvant. Au milieu de cette immense plaine nue, déserte et silencieuse, pimentée au loin par les cîmes de l'*Aurès*, *Timgad* apparaît comme un fouillis de très-hautes colonnes, de chapiteaux, des pierres taillées et de ce fatras émerge la masse imposante de l'*Arc de Triomphe*. En parcourant la ville, on n'aperçoit rien de semblable à Pompeï. « Dans la ville italienne toutes les maisons existent dans leur forme, et l'on devine le métier de ceux qui les ont habitées ; *Pompeï* a été ensevelie en pleine vie active ; *Timgad* a été détruite et dévastée par les hommes et par le temps ; aussi, sauf les théâtres, les temples et l'arc de triomphe, il ne reste que moëllons, sculptures, et matériaux divers, colonnes de marbre isolées élevant vers le ciel leurs fûts élevés. Mais ses rues dallées, la plupart en marbre, sont parfaitement alignées et délimitées par des colonnades et des pans de murs. »

Et pendant que M. Martin nous parle de *Timgad* avec enthousiasme, nous continuons à nous élever entre deux chaînes de montagnes boisées jusqu'à une altitude de 1080 mètres. A partir de ce point nous dévalons à travers un pays aride, en une série de lacets et de tunnels creusés dans la montagne sableuse, à relief tourmenté, creusé de profonds ravins. On se rapproche peu à peu des montagnes, qui semblent barrer la route, puis, après un immense lacet que parcourt la ligne, le train s'arrête à la gare d'*El Kantara* (Le Pont) dont le trottoir est envahi d'une nuée de petits Arabes propres qui nous offrent des oranges, des

gâteaux, des tiges de palmiers, et, quelques-uns des fossilles de la région.

Tout autour de la gare d'*El Kantara* la végétation renaît sous la bienfaisante influence de l'eau de l'Oued. C'est encore la flore méditerranéenne. Aussitôt en marche, le train s'engage, partie sous tunnel, partie sous le ciel, dans la *gorge d'El Kantara*. C'est la *Porte du désert*. Ce défilé, long à peine de 500 mètres, qui de tout temps a possédé une grande importance stratégique, est traversé par une *via romana*, et coupé d'un pont romain si retouché et si remanié aujourd'hui, qu'il en a perdu toute sa valeur archéologique. Brusquement, sans transition, après avoir parcouru en quelques minutes ces gorges, au fond desquelles coule, profondément encaissé, l'Oued El Kantara entre deux murs gigantesques gris et rougeâtres, nous débouchons dans la région saharienne qui s'offre à nous avec sa végétation spéciale. Voici les 90.000 palmiers des *Oasis d'El Kantara* et ses trois *décheras*, villages construits en terre battue. Quel beau spectacle ! Quel paysage charmant et inédit pour la plupart d'entre nous et qu'il est juste de répéter avec le peintre Fromentin : « Cette subite apparition de l'Orient par la porte d'El-Kantara laisse un souvenir qui tient du merveilleux. »

Dans cette école, construite en style tout européen, qui apparaît de l'autre côté des gorges on enseigne aux petits indigènes de l'oasis la langue française, que nous avons entendue si pure dans la bouche des petits Arabes à la gare d'El-Kantara.

Si, quelques kilomètres après la sortie de la Cluse ensoleillée, on porte ses regards en arrière, le panorama des palmeraies, de l'Oued, des montagnes rocheuses grises et dénudées, plissées en éventail, infranchissables ailleurs que par le défilé, qui délimitent ce pays si nouveau pour nous, est délicieux. Nous continuons à descendre le long de l'Oued, que l'on traverse à plusieurs reprises, dans une vaste plaine comprise dans un cercle de montagnes nues. Bientôt apparaît à gauche la « *Montagne de Sel* » (*Djebel-el-Melah*), dont l'aspect aride et blanc est fort original ; nous atteignons ensuite la gare de la *Ferme-Dufourg*, vaste exploitation de céréales de plusieurs centaines d'hectares que fertilisent les eaux de l'Oued El-Kantara ; puis la ligne du chemin de fer semble devoir butter contre une nouvelle muraille rocheuse, s'engage dans le défilé du *col de Sfa*, moins pittores-

que que la fracture d'*El-Kantara*, et enfin du haut du col, on voit émerger jusque très loin dans les vastes plaines du désert, les nombreuses et riches plantations de palmiers qui entourent *Biskra*, la *perle du désert*, la *capitale des Zibans*. Nous entrons en gare vers 5 heures. Sur le trottoir, M. *Dous*, directeur de l'école principale d'indigènes, qui sera notre gracieux guide pendant notre séjour ici, nous reçoit à la descente des wagons. Débarrassés de nos légers bagages dont l'omnibus de l'*hôtel du Sahara* s'est chargé, nous traversons à pied les superbes allées du *jardin public* parallèles à la *rue Berthe*, l'artère principale du Biskra européen et militaire. De beaux palmiers, des caroubiers qui trempent leurs racines dans les eaux grises des canaux dérivés de l'oued Biskra, se mêlent aux cassies, dont les branches en se rejoignant forment une véritable voûte qui défend des rayons du soleil déjà très chaud à cette époque de l'année, et dont les petites fleurs en touffes dorées, remplissent l'atmosphère d'un délicieux parfum. Nous marchons comme dans un rêve, tant est nouveau et joli le décor qui nous entoure.

L'hôtel du Sahara est à mi-rue ; il a un aspect très confortable ; comme toutes les maisons de la rue Berthe, il est longé d'une galerie à colonnes ; un vaste jardin complanté d'essences tropicales offre aux voyageurs un ombrage salubre. Une partie de la caravane est logée dans l'hôtel même ; quelques uns d'entre nous avons nos chambres dans une annexe.

Notre installation rapidement faite, nous nous retrouvons tous devant l'hôtel. M. *Dous* désire nous faire profiter les quelques instants qui nous séparent de la fin du jour. Nous parcourons la rue Berthe, fort animée à cette heure d'indigènes et des derniers européens qui sont venus hiverner à Biskra. A l'extrémité de la rue, à l'intersection de l'avenue *Mac-Mahon* et de l'*Avenue Lallemand*, la statue du cardinal *Lavigerie*, œuvre de Falguière, est érigée sur une petite place en face du *square Dufourg*. Un peu plus loin, sur l'avenue Lallemand, l'*Hôtel Royal*. Cet établissement, splendide avec sa galerie à arcades mauresques, est dominé par une tour carrée, sorte de minaret, véritable belvédère, dont M. *Dous* nous fait effectuer l'ascension, à cette heure propice où l'on jouit d'un splendide coucher de soleil sur le *Djebel Ahmar-Kaddou* (montagne à la joue Rose). Vers le Sud, la vue se perd sur les immenses plaines du Sa-

hara ; à nos pieds s'étale ce bijou blanc qu'est la ville européenne, avec ses maisons en terrasse sortant de l'écrin de verdure que lui font les jardins publics, le *parc Landon*, les palmiers de l'oasis du vieux *Biskra*. Et ce spectacle grandiose et inédit est coloré, à cette heure du crépuscule, des derniers rayons du soleil qui fuit derrière les montagnes de l'ouest.

Le dîner est pour 7 heures et demie ; le moment approchant, nous parcourons à la hâte les jardins au milieu desquels est construit sur la route de Touggourt le *Casino Dar Diaf* (Maison des hôtes), superbe palais mauresque auquel le monumental perron, les arcades en fer à cheval et la coupole octogonale donnent l'aspect d'une mosquée ; par une série de rues alignées nous arrivons jusqu'à l'*Hôtel de Ville* construit fort élégamment dans un style mélangé sur le square de la Mairie, puis nous regagnons la rue Berthe et l'hôtel du Sahara.

Nous pénétrons dans la salle à manger, spacieuse, éclairée à l'électricité, et qui a l'aspect d'une salle de fêtes. *Biskra* est le rendez-vous d'une population riche qui vient hiverner, et c'est aussi, en ce moment, l'époque des excursions. Autour des tables couvertes de fleurs, les toilettes des dames constituent un décor printanier. Notre table est présidée par M. Dous ; le menu varié et délicat, et princièrement servi par des garçons Kabyles fort bien stylés. Après le repas, nous visitâmes à la hâte les quartiers arabes de la ville européenne. La rue des *Ouled-Nails* pullule de cafés maures. C'est là que les femmes du désert, au son d'une musique sans harmonie, se livrent à leur trémoussement devant une foule de soldats indigènes et d'Arabes accroupis sur des nattes. Nous ne pénétrons pas dans ces établissements, car nous avons vu de semblables spectacles à Constantine, et nous allons terminer la soirée au *Casino Dar-Diaf* où se donne un concert musical exécuté par d'excellents artistes dans une salle décorée des plus riches tapis orientaux. Ici encore nous assistons à la danse du ventre exécutée par une jeune juive de douze à quinze ans, visitons les salles de jeu fréquentées surtout par les Arabes parés de costumes somptueux ; puis, abandonnant cette atmosphère surchauffée, nous jouissons, à la sortie, d'une brise délicieuse sous les palmiers et les cassies du jardin public, que nous laissons à regret pour aller nous reposer de la fatigante mais bien variée et fort intéressante journée que nous venons de passer.



Le lendemain 31 mars, jour de Pâques, tous les membres de l'excursion étaient réunis à 7 heures du matin sous les galeries de l'hôtel. La visite de la ville commença immédiatement sous la conduite de M. Dous. Nous traversâmes d'abord les quartiers indigènes qui amènent au marché arabe, entouré d'arcades et dominé par le minaret de la mosquée voisine. « Là se presse
« une foule bariolée d'arabes bronzés qui y vendent des légu-
« mes et des fruits, des bibelots et du grain, des couteaux et de
« la maroquinerie, des chaussures et des étoffes, pêle-mêle aussi
« varié que pittoresque. Le marché est un des plus curieux spec-
« tacles que l'on puisse voir à Biskra ; on y entre un peu dans
« la vie de l'indigène, on y comprend les mœurs de ces noma-
« des du désert qui apportent tous les matins les produits de leur
« industrie un peu rudimentaire. » (1)

C'est là que nous voyons amoncelées des sauterelles frites dont les arabes pauvres constituent une bonne partie de leur repas. (2) C'est ici que l'on fabrique, sous la tente, le kouskous que les indigènes acquièrent pour quelques sous, et qu'ils mangent sur place agrémenté de pain de gruau. Les plus aisés ajoutent à ce repas de kouskous et de sauterelles une brochette de mou de mouton que le cabaretier indigène fait griller sur place à l'usage de ses clients. « Sidi ! l'Hôtel des pauvres ! » dit-il gouailleur et riant en s'adressant à nous.

Nous passâmes une heure au milieu de cette population, fort intéressés des explications que nous donna M. Dous sur toutes choses. On fit ici quelques emplettes, et l'on acquit surtout de gros lézards du désert empaillés et enrubanés.

Des voitures nous attendaient dans la rue Berthe pour continuer la promenade. En quelques minutes elles nous transportèrent au *village nègre*, situé sur la route de Touggourt, à un kilomètre environ de la statue du Cardinal Lavigerie. Quoique

(1) Sites et monuments de France — Touring-Club.

(2) Harcelés par les demandes de jeunes mendiants arabes, nous avons acheté pour quelques uns d'entr'eux quelques petits tas de ces sautecelles. C'est plaisir que de voir croquer ces locustiens par les indigènes. Nous avons eu la curiosité d'y goûter. Ce n'est pas un mets bien délicat, il n'est pourtant pas désagréable.

sans grand intérêt, cette agglomération de huttes et de maisons de terre, de branches de dattiers et de roseaux, contient des échantillons de toutes les races noires du Soudan. Dans les rues, grouillent, dans une épouvantable promiscuité, des bambins à moitié nus et de vieilles femmes édentées couvertes de haillons sordides. Pas d'hommes en ce moment. Les nègres de ce village, forts et robustes, sont occupés aux rudes travaux d'entretien des routes des oasis. Nous les verrons dans la soirée, exposés aux ardents rayons du soleil, cassant les cailloux de l'oued.

Le *Jardin Landon*, situé à peu de distance du Village nègre, forme un contraste frappant avec ce dernier. Nous le visitâmes sous la conduite d'un nègre de pure race, paré d'un élégant costume de larbin, domestique du château construit au milieu d'un parc de six hectares merveilleusement entretenu, parcouru par toute une série de canaux d'irrigation, complanté des essences les plus diverses des tropiques ; palmiers de toute sorte, bananiers, poivriers, figuiers, eucalyptus, cactus, etc. Au milieu de ce parc, un salon mauresque, toutes portes et fenêtres ouvertes, nous offre l'hospitalité de ses fauteuils, de ses nattes, de ses tapis, et nous y prenons un moment de repos.

A la sortie de cet admirable Eden, nous reprenons nos voitures qui retournent vers la route de Touggourt et nous transportent à la *Kasbah*, ruines presque informes du vieux fort turc qui couronne une butte où existent encore quelques créneaux en terre. Il est intéressant surtout par les souvenirs historiques qui s'y rattachent. C'est ici que, surpris pendant la nuit, une quarantaine de soldats français, laissés en 1847 par le duc d'Aumale après la conquête du pays des Zibans, furent assassinés par les arabes. Seul, nous raconte M. Dous, le chef de poste, qui avait quitté le camp, fut sauvé. Entendant la mousqueterie et les cris de détresse, il fut pris de peur, s'enfuit vers le sud, et ne fut retrouvé que cinq jours après, à 50 kilomètres dans le désert.

Du haut de la butte du fort Ture, on a une très belle vue sur les palmeraies du *Vieux Biskra*. L'oasis n'a pas moins de 150.000 palmiers, et contient un nombre considérable de jardins fertiles, ombragés, à végétation luxuriante ; au milieu de ces palmiers, répartis dans plusieurs villages vivent environ 4.000 indigènes. Nous nous dirigeons alors vers le Village de

M'Cid. Là un jeune Arabe, ancien élève de M. Dous, nous accompagne à travers les rues étroites de cette agglomération indigène faite de maisons en terre battue, dans ces rues coulent les eaux troubles dérivées de l'Oued pour l'arrosage des palmiers et des jardins. Accroupis sur le bord des rigoles, des Arabes pétrissent en petites briques (tobou) cette terre qui, desséchée servira à bâtir des maisons ou des clôtures ; d'autres indigènes dorment au pied d'une borne, la tête dans leur burnous ; des fontaines, d'un style tout moderne et européen qui contraste avec le milieu, laissent couler des filets d'eau où se désaltèrent quelques-uns, où d'autres font leurs ablutions. De loin en loin, une porte de terre, charpentée avec des troncs de palmiers, semble délimiter un quartier. En cas d'attaque des tribus voisines et aussi pour se défendre contre les nomades, les Zibans fermaient autrefois ces portes pendant la nuit.

Notre Arabe pousse l'hospitalité jusqu'à nous introduire dans sa maison. C'est une riche demeure, si on la compare aux mesures avoisinantes, taudis en terre jaune qu'aucune fenêtre n'éclaire, et qui ne rappellent que très imparfaitement les cases indigènes blanchies à la chaux des villes algériennes. Un vestibule, une première cour dans laquelle est suspendue une berce-lonnette rustique où repose un bébé joufflu, nous amènent jusqu'à la cour mauresque. Plusieurs portes surmontées de fers à cheval ou de l'empreinte d'une main s'ouvrent sous la galerie ; des troncs de palmiers formant colonnade supportent un balcon au premier étage. Dans la cour l'on voit les ustensiles de ménage, cruches en cuivre, meules à main pour moudre le blé (1).

Seules, les dames sont invitées à visiter l'appartement des femmes arabes, sous la conduite du maître de céans. En les attendant nous n'avons pu résister à pousser complètement une porte entr'ouverte et à jeter un œil, indiscret peut être, dans

(1) Ces derniers objets m'intéressent particulièrement. J'en ai vu de pareils au marché de Biskra, et j'ai découvert de petites meules semblables dans des fouilles exécutées en différents points dans les environs de Tuchan (Aude). V. Bulletin de la Société d'Etudes scientifiques de l'Aude. — T. VIII, 1897. M. Dissard, conservateur du Musée de Lyon à qui je les fis parvenir les considéra comme d'origine gallo-romaine. Ne seraient-elles pas d'origine arabe, et n'auraient-elles pas été transportées à l'époque de l'invasion arabe ?

une des chambres du rez-de-chaussée. Elle n'est éclairée que par la porte d'entrée. L'ameublement est original : à côté d'une valise arabe et d'une sorte de commode de style indigène, nous apercevons un lit en fer arrivant en droite ligne du Louvre ou du Bon Marché. Point de nattes, point de tapis, mais des chaises cannées. Nous étions loin de nous attendre à rencontrer dans un vrai village arabe des meubles européens ripolinisés.

Si nous n'avons pu entrer au harem, nous devons à l'amabilité de Mlle Duran, la description de la partie de la demeure que la religion de Mahomet ne nous a pas permis de visiter. Je laisse la parole à notre charmante compagne de voyage.

« Par une faveur spéciale — les dames n'en ont pas déjà tant —
« notre guide a bien voulu nous autoriser Mlle Evrot et moi, à visi-
« ter l'appartement des femmes. Nous entrons donc seules avec le
« maître de maison dans cette sorte de gynécée où se confinent
« les Mauresques. On nous introduit d'abord dans une pièce où
« l'on ne remarque aucune fenêtre latérale — peut être pour
« éviter les indiscretions de la rue — ; seule une légère ouver-
« ture au plafond ; donne accès au soleil qui réchauffe et sur-
« chauffe la salle. La pluie pénètre par là également ; elle est
« reçue dans un réservoir creusé dans le sol, sorte de citerne à
« découvert.

« Les deux femmes de la maison, belles-sœurs de notre cice-
« rone, logent là. On ne remarque aucun meuble dans la cham-
« bre. Un second corps de bâtiment séparé du premier par une
« cour très étroite renferme les cuisines ; comprenez par là une
« sorte de hangard où ronronnent deux marmites pleines de
« kouskous... ou autre mets appétissant. Pas de cheminée ; la
« fumée se répand alentour et ajoute son âcreté aux odeurs de
« l'atmosphère ambiante. Deux cordons bleus, ou plutôt deux
« têtes noires — les bonnes du logis — épluchent des légumes
« et se retournent à notre approche. Elles paraissent surprises
« de notre visite. Leurs maîtresses le sont aussi et veulent beau-
« coup apprendre sur notre compte. Le guide sert d'interprète. Le
« français leur est si peu connu qu'elles nous prennent pour
« des... anglaises. Elles commettent l'indiscrétion de nous de-
« mander notre âge, et le nom de notre mari. Ce qui les séduit
« chez nous, c'est l'éclat de nos bijoux. Elles prennent plaisir à
« les considérer, à les toucher, à les admirer. Que sont cepen-

« dant nos modestes breloques à côté du clinquant qui entoure
« leur cou, leurs bras et même leurs jambes ? Il paraît que cer-
« taines femmes arabes portent leur dot sur elles, représentée
« par ces colliers et ces pendants d'un poids plutôt lourd. —
« La mode a des exigences bizarres ; les Françaises en subissent
« bien quelques-unes ; sous une autre forme, les Arabes en sont
« aussi ses esclaves. Les postiches les plus volumineuses et les
« plus encombrantes de nos coiffures modernes sont effacées
« par les épaisses tresses de laine colorisées au henné que nous
« devinons sous les cheveux drôlement relevés de nos interlo-
« cutrices. Leur physique est assez agréable, déparé toutefois
« chez l'une d'elles par une ophtalmie. Leur jupon court, de
« teinte claire les rajeunit ; n'allez pas croire cependant que ce
« soient de vieilles mouquères. La plus jeune n'a pas 17 ans ;
« la deuxième en avoue 26 ; nous la croyons, elle a l'air si sin-
« cère !

« J'avoue qu'une visite faite dans un harem de Tanger, il y a
« quelques années, ne m'avait pas laissé l'impression originale
« que j'empôrte de l'intérieur arabe vu dans le vieux Biskra.

« Les mœurs paraissent ici plus rigides que dans les villes à
« l'endroit des femmes ; on en rencontre peu dans les rues, et
« encore est-il très difficile de surprendre au dessus du voile
« qui recouvre leur visage, l'éclair de leurs grands yeux noirs. » (1)

Une visite aux *dunes* que nous atteignîmes après quelques kilomètres parcourus dans le désert au sud du vieux Biskra, occupa la fin de la matinée. Ce sont de petits amoncellements de sable très fin qui changent de configuration sous l'influence des vents, mais qui ne rappellent que de très loin les grandes montagnes mouvantes que l'on trouve en plein désert. Telles qu'elles sont, ces dunettes ont pour nous l'intérêt de la chose nouvelle, et du haut des plus élevées on voit s'étendre au loin vers le midi l'immense plaine du désert, et vers le nord se des sinent dans le ciel les montagnes rocheuses de l'Aurés dans lesquelles sont creusés le *col de Sfa*, les *gorges d'El-Kantara* les deux portes du désert. Si l'on ne trouve aucune plante sur ce-

(1) Je tiens de Mlle Evrot que les jeunes femmes arabes complimentaient Mlle Duran et elle-même sur leur sort, sur la liberté que leur concèdent nos mœurs et notre religion de sortir et de voyager librement.

petites collines, nous y recueillons pourtant des *Coprins* et des *sauterelles*.

Au retour vers Biskra nous rencontrons une caravane de chameaux, passons devant une mosquée de modeste apparence que domine son minaret et qu'entoure un cimetière musulman remarquable par la simplicité des tombes, toutes identiques marquées par une simple pierre mal équarrie, sans inscription, sans sculpture ; à peine voit-on sur quelques unes de ces pierres le dessin d'un turban, signe que la sépulture contient le cadavre d'un homme. Ces lieux, dans leur simplicité, ne manquent pourtant pas d'être poétisés par les touffes de palmiers qui projettent leur ombre sur ces champs de repos.

A l'entrée de la ville, au niveau de l'*Hôpital Lavigerie* réservé aux indigènes et dirigé par les sœurs *Blanches*, nous mettons pied à terre, passons devant le Casino, le grand hôtel, le Jardin Dufourg, faisons une halte à « l'école principale d'indigènes » que dirige notre aimable Cicerone, M. Dous, qui nous en fait les honneurs. C'est une école primaire à trois classes fort bien aménagée sur le modèle des écoles primaires de France ; l'un des adjoints est Arabe ; à l'établissement est annexée une école professionnelle.

Midi nous trouve tous réunis dans la salle à manger de l'hôtel. Après déjeuner, notre correspondance terminée, des voitures nous emportent vers *Sidi Okba*. Malgré les 20 kilomètres à parcourir sous les ardents rayons du soleil, tous les excursionnistes furent du voyage.

A la hauteur du Casino, nos automédons, tous Arabes, tournèrent à gauche leurs chevaux vers la rive droite de l'Oued Biskra, large en cet endroit de un kilomètre ; on le traverse à gué. Le lit du fleuve est parsemé d'Arabes qui passent l'eau, pieds nus et burnous relevé à la ceinture. Nous voici de l'autre côté, sur la route large, mais mal entretenue de *Sidi Okba*, A droite les oasis d'*El Abia* et de *Filiach* coupent l'horizon du désert ; à gauche d'autres palmeraies font comme une tâche noire au pied des dernières ramifications de l'Aurès. Chemin faisant notre conducteur nous signale des ruines romaines, un peu plus loin des puits salés. A quelques kilomètres de *Sidi Okba* les disciplinaires qui rectifient la route sont campés là : « Tiens, nous dit un jeune indigène, élève de l'école de Biskra

qui nous accompagne, vois un arabe qui vient de descendre de son chameau pour faire sa prière. » Il est d'abord debout les mains levées au ciel ; tourné vers l'orient, il implore Allah ; le voilà maintenant qui se prosterne, le front contre terre, puis faisant agenouiller sa monture, il y grimpe et continue sa route. De distance en distance, des troupeaux de chameaux broutent les maigres touffes d'herbes qui poussent péniblement dans ces immenses steppes. De nombreux Arabes de tout âge, passablement déguenillés, la matraque à la main, jambes et pieds nus, bronzés presque jusqu'au noir, marchent infatigables en plein soleil, à grandes enjambées, les uns vers la ville, les autres vers Sidi-Okba.

Nous arrivons enfin après trois heures de route à l'entrée du village. Là *Sidi-Mohamed-Belhadj*, instituteur adjoint de l'école indigène de Biskra, et juge assesseur au tribunal répressif, nous attend pour nous accompagner. Il est né à Sidi-Okba, a fait ses études à l'école normale de Constantine, parle le français d'une façon très pure ; il sera pour nous un guide précieux. Il nous fait suivre les trois ou quatre rues étroites, à maisons misérables, qui composent la ville. A mesure que nous avançons nous sommes débordés par une troupe de jeunes enfants tous tatoués entre les sourcils, sur le menton et les pommettes, réclamant de notre générosité des petits sous : « Sordi, Monsieur, Sidi ! Sordi, Madame riche ! » La foule des mendiants devient compacte, au point de nous laisser à peine le passage. Des portes en terre coupent les rues de loin en loin, des drapeaux tricolores flottent aux portes de nombreuses échoppes où de vieux Arabes déguenillés vendent de mauvaises oranges et des dattes sèches. Nous voici au centre du village sur une grande place où se tient le marché. Là, l'obsession des jeunes indigènes est intolérable, et il ne faut rien moins pour nous débarrasser d'eux que le gourdin d'un fonctionnaire local, sorte d'appariteur, dont se moquent d'ailleurs ses jeunes compatriotes. Notre guide nous introduit au tribunal de simple police, où siègent en ce moment le *Cadi*, officier d'académie, son greffier et son huissier. Accroupi sur un banc couvert de tapis, le Juge reçoit les lamentations d'une vieille femme qui plaide une affaire au civil. L'audience levée, Sidi Mohamed nous présente au juge, qui ne parle pas le français, mais qui nous fait transmettre, par le guide qui sert

d'interprète, ses sentiments de loyalisme pour la France, et nous invite à prendre du café maure. Nous ne pouvons accepter à cause du peu de temps dont nous disposons. A l'angle de la place, un étalage de cartes postales sert pour ainsi dire d'enseigne à un bazar tenu par un juif. Ici chacun fait de petites emplettes ; on tient à emporter quelques souvenirs ; quelques-uns d'entre nous rapporteront en France des bibelots prétendus indigènes, mais que le juif s'est procuré à Paris dans les magasins du Louvre ou du Bon Marché.

De l'autre côté de la place est érigé le monument intéressant de la ville, la *mosquée* la plus ancienne du monde musulman en Algérie. Son architecture est simple ; elle possède une terrasse ; elle est dominée par un minaret en forme d'obélisque. La Mosquée est décorée d'un portique et d'une colonnade sous laquelle de nombreux élèves de l'école du Coran, lisent et récitent des versets à haute voix. Le gardien ne possède pas assez de babouches pour nous tous. Mais on s'empresse de retrousser les nattes qui recouvrent le sol, et nous sommes alors admis à visiter le temple, dans lequel on pénètre par une porte en bois sculpté d'un travail fort remarquable ; elle provient du Hodna. Une *Koubba* très simple, sise à côté du Mirhab, fermée d'étoffes de soie et entourée d'une inscription en caractères coufiques renferme les restes de l'émir *Sidi-Okba ben-Nafi* (1) qui a donné son nom à la ville, aujourd'hui capitale religieuse du pays des Zibans. Le tombeau du marabout *Okba-ben-Nafi* est un but de pèlerinage pour les Arabes de Tunisie et des environs de Biskra.

Pour terminer notre visite nous fîmes l'ascension du minaret du haut duquel on jouit, sur l'oasis de 66.000 palmiers et sur le village, d'une très belle-vue. On aperçoit de là les terrasses, qui recouvrent les maisons ; des femmes dévoilées s'y promènent et nous regardent d'un air curieux. J'espère qu'elles ne subiront pas, pour avoir jeté leurs yeux sur des Roumis, le sort des deux femmes mozabites, dont M. Coyne raconte la mésaventure. Ces deux mouquères étant montées sur une terrasse pour examiner

(1) Sidi-Okba-ben-Nafi, marabout, le fondateur de Kairouan, vivait dans la première année de l'Egire. Il fut tué, avec toute sa tribu par les Berbères, (681 après J.C.) près de Biskra, en combattant contre les Zibans.

comment étaient faits les Français, furent arrêtées, amenées à la mosquée, où elles furent fustigées.

A notre retour, pendant 5 kilomètres, nos voitures furent suivies par la même nuée de petits Arabes, qui, pour s'arracher les sous que l'on jetait par les portières, ne craignirent pas de nous accompagner pendant une heure, au trot de leurs petits et robustes jarrets. Nous arrivâmes à Biskra vers 8 heures, et après dîner, la soirée se termina au concert donné par les musiciens du Casino.



A 7 h. 52 du matin nous quittâmes Biskra pour refaire jusqu'à El-Guerra, mais au sens inverse, le trajet effectué l'avant veille. Nous nous régalaons encore une fois du beau spectacle des palmeraies d'El Kantara, de la vue des montagnes rocheuses de l'Aurès, du sauvage panorama des gorges d'El Kantara. Arrivés vers midi à Batna, nous y prenons notre repas au buffet ; puis nous voici bientôt sur ces hauts plateaux, dans ces vastes steppes, dénudées et uniformes. Ici pourtant il nous est donné de goûter un spectacle nouveau. La route nationale et la ligne de chemin de fer sont côte à côte, et tout le long de la première on voit défiler une théorie d'indigènes marchant en caravane. Ce sont des tribus nomades qui remontent du Sahara vers le Tell. Je ne saurais mieux faire que de rapporter les termes mêmes dans lesquels décrit ces émigrations, M. Auguste Bernard dans son intéressant ouvrage « *L'Algérie* ». « Les chameaux s'avancent gravement en file, portant les provisions, les tentes, les ustensiles de ménage ; puis viennent quelques bœufs ou vaches maigres à la masse serrée, des moutons qu'entoure un nuage de poussière ; les femmes, les enfants sur le dos, cheminent à pied ; seules les grandes dames du désert prennent place dans l'*attatouch*, le palanquin installé sur le chameau. Les hommes à cheval ou à pied, le fusil au poing, sont en avant pour éclairer la route, ou en arrière pour la protéger, d'autres courent sur les flancs de la longue colonne, surveillant les bêtes, les empêchant de s'égarer ou d'être volées. » Et le soir on s'arrêtera, on campera sous la tente si chère au nomade.

A El Guerra, où nous arrivons vers 2 heures, le ciel est de plomb, la pluie commence à tomber et nous changeons de train sous l'eau.

De El Guerra à Sétif qui est à 1096 mètres d'altitude, la ligne monte d'une façon continue dans une région uniforme, pays decéréales, dont les récoltes encore peu avancées forment de larges tapis de verdure. Les villages, dont les stations portent les noms, se trouvent au nord sur la route nationale de Sétif à Constantine, de sorte que l'on ne rencontre aucune agglomération le long des 156 Kilomètres qui séparent El Guerra de Sétif. La nuit arrive lorsque nous abordons l'immense plateau que délimitent vers le sud un certain nombre de pics élevés, et parmi ceux-ci le *Pain de Sucre (Djebel-Braho)* qui montre au clair de lune sa haute cime dénudée de 2.000 mètres.

Sur le quai de la gare de Sétif, où nous arrivons vers 9 heures avec un assez grand retard, nous sommes amicalement reçus par Messieurs Castanet et Chevalier, professeurs au collège. Nous allons à pied jusqu'à la ville, distance de 300 mètres, nous traversons les fortifications à la porte de Constantine. L'hôtel de Paris où nous descendons est situé tout proche dans la rue de Constantine. C'est presque une auberge ; on y boit sur le zinc au fond de la salle. On nous sert un diner assez banal, mais de très-bonne grâce, après quoi, le temps étant revenu tout à fait au beau, nous parcourons la ville en mode de promenade et faisons avant de nous coucher une courte halte dans un café où l'on arrête le programme pour le lendemain.



Le 2 avril, de très bonne heure, quand M. Chevalier, professeur de philosophie au Collège, vient nous rejoindre, chaque excursionniste avait déjà parcouru les principaux quartiers de Sétif, dont les rues parallèles et larges, bien alignées et régulièrement ordonnées donnent à Sétif l'aspect d'une ville entièrement européenne, et, si ce n'était les Arabes que l'on rencontre à chaque pas, on se dirait dans une petite sous-préfecture française.

Accompagnés par M. Chevalier, nous passons d'abord devant le collège communal, établissement très prospère où l'on

eduque les fils des riches colons de la région ; par la porte de Biskra nous sortons de la ville, et, non loin des remparts, nous voici bientôt sur l'important marché arabe qui, le dimanche, réunit souvent plus de 10.000 indigènes. On y traite, après la récolte, des affaires très-importantes de céréales, de blé et d'orge ; les plaines de Sétif sont en effet le grenier de l'Algérie. Le marché est aujourd'hui fort peuplé, et cependant M. Castanet nous affirme que, comparativement aux jours de grande affluence, il est presque désert. Ici les affaires se traitent en plein air. Comme dans les marchés arabes déjà visités, c'est un grand concours de marchands de dattes sèches, d'oranges, d'huiles, d'étoffes usagées, de tapis de haute laine, d'ustensiles de ménage, d'immenses plats et de cuillers en bois pour préparer et absorber le Kouskous, des hôtelleries composées d'une simple tente où se préparent sous les yeux de tous le Kouskous et les fameuses brochettes de mou de mouton. C'est une promiscuité d'animaux de toutes sortes, chevaux, moutons, chèvres, bœufs ou vaches de petite race. Et, au milieu de cette foule immense de burnous blancs, la *Nouba* du régiment des tirailleurs algériens donne son concert quotidien. Ahuris, les yeux largement ouverts, les beaux gars des montagnes écoutent ces sons nasillards accompagnés des tantam ; ils sont littéralement hypnotisés par le confortable du costume de leurs congénères au service de la France ; des racoleurs les engagent à entrer dans cette milice moyennant salaire. Nombreux sont les Arabes et les Kabyles qui se laissent persuader, et voilà le mode de recrutement de nos braves turcos.

De l'autre côté de la voie du chemin de fer qui limite le marché, s'étend le village arabe composé de nombreux gourbis ; les murs sont en terre desséchée, les toits sont recouverts avec de l'*Alfa* ou du *diss*. Une épidémie de variole sévit encore dans la population. Aussi M. le Dr Duran et moi nous hasardons nous seuls à la visite, accompagnés de notre guide.

Quelle saleté écœurante dans ces étroits passages qui séparent les demeures ! Ce sont, à chaque pas, des tas de fumier dont le purin coule sur le sol. Une odeur âcre d'huile rance vous prend au gosier. Les *mouquères* qui sont seules en ce moment dans le *douar* préparent le repas de leurs seigneurs et maîtres. Elles ne mettent aucune difficulté à se montrer. Jeunes

et vieilles viennent au devant de nous et posent avec leurs enfants devant les objectifs de nos appareils photographiques. Une jeune femme de douze ans donne à têter à sa petite fille, et elle mendie en français assez pur quelques sous pour son enfant et pour elle. D'un œil peut-être indiscret nous examinons du dehors l'intérieur de ces gourbis infects où le sol n'est même pas battu, dans lesquels s'entassent bêtes et gens ; ce sont de véritables milieux de culture pour les microbes des maladies que nous qualifions d'évitables, mais que le manque absolu d'hygiène rendra longtemps au moins endémiques dans ces insalubres agglomérations. « Tout autour des villes, les Arabes acceptent pourtant la vaccination, nous dit M. Chevalier. J'accompagne de temps en temps dans des douars assez éloignés, un médecin de colonisation de mes amis. Je puis, passant pour son aide, pénétrer dans l'intérieur des gourbis, dans les harems même. Le *toubib*, ajoute-t-il, est le seul roumi dans lequel l'Arabe place un peu de sa confiance à cause des services évidents qu'il lui rend. »

Nous revenons vers le marché où nous attendent nos compagnons d'excursion, et devisons chemin faisant sur les mœurs arabes. « Les Arabes entretiennent contre nous, leurs vainqueurs, des sentiments de haine éternelle ; ils ne nous respectent que parce que nous sommes les plus forts, tout prêts à la révolte, le jour où ils nous croiront en état d'infériorité. Le vol, le mensonge, la trahison, autant de vices qui sont pour eux des qualités, s'ils ne se laissent pas prendre en flagrant délit. De la fidélité la plus éprouvée ils passent à la révolte, et de la révolte à la soumission, aussitôt qu'ils sentent un bras de fer peser sur eux. Paresseux, l'Arabe l'est à l'excès, néanmoins il supporte les travaux les plus durs, il est très sobre, très brave, a le plus grand mépris de la mort et montre la plus grande insouciance devant le danger. Race bien jeune et bien naïve, toute vieille qu'elle soit, mais irréductible et inassimilable à cause de sa religion ». (1)

Nous revenons vers les remparts de la ville que nous contourrons, et rentrons par la porte d'Alger, en face de laquelle

(1) Les affaires de Margueritte, pour ne parler que des événements les plus récents, en donnent une preuve irréfutable.

s'étend la *promenade d'Orléans*, véritable musée archéologique en plein air, jardin public dans lequel on a réuni tous les objets de civilisation romaine (colonnes, statues, inscriptions, fragments d'architecture, bas reliefs), découverts à Sétif et dans les environs. En commémoration de l'expédition des *Portes de fer*, on a élevé dans le jardin, le buste du duc d'Orléans.

Accroupi sur la porte d'Alger, un Arabe décent et propre, la matraque à la main, semble, comme un chien de garde, surveiller l'entrée de la ville. « Son rôle est surtout actif, nous dit notre Cicérone, au moment des moissons, et à cette époque, où des milliers de Kabyles et d'Arabes viennent pour couper les blés, il est placé là pour empêcher les indigènes de pénétrer dans l'intérieur de l'enceinte. »

Après la porte d'Alger nous débouchons sur une petite place sur laquelle est bâtie une mosquée récente. En montant vers le quartier militaire construit sur l'emplacement de l'ancienne Kasbah nous rencontrons de nombreuses mouquères drapées dans leur manteau gris, et hermétiquement voilées. La Citadelle est une seconde ville fortifiée contenant un gros effectif de toute arme, et qui peut mettre à l'abri les européens de la ville basse en cas d'émeute. Dans les murs des diverses constructions sont encastrés des restes d'architectures romaines, inscriptions latines à bas reliefs.

Le moment du départ approchant, chacun de nous se munit d'un déjeuner de route que le maître de l'hôtel a bien voulu nous préparer. Nos bagages sont transportés à la gare par l'omnibus de la maison ; quant à nous, sortis de la ville par la porte de Constantine, nous traversons les vastes terrains vagues, que le génie militaire refuse de laisser couvrir d'habitations pour la défense plus efficace de la ville, et les faubourgs construits dans les environs de la gare.



Après avoir pris congé de M. Chevalier, notre aimable et spirituel Cicérone, nous montons en chemin de fer à 10 heures et demie. Pendant une soixantaine de kilomètres nous traversons, dans la vallée de l'oued Bou-Sellam, un pays fertile et plat.

Le paysage est morne; c'est un vaste tapis vert de céréales naissantes dans ces hauts plateaux de 1000 à 1100 mètres limités par les hauteurs lointaines de la *Medjana* qui continuent le plateau de Sétif. En aval de *Bordj-Bon-Arréridj*, centre administratif d'une commune mixte de 7500 habitants, située à 890 mètres d'altitude, la voie s'engage dans la vallée de l'*Oued Chebba*, qu'elle traverse par de nombreux ponts à la sortie et à l'entrée d'un tunnel de 2 k. 500. Le pays est boisé de pins, et sur les côtes s'étagent des villages kabyles où l'on ne semble pouvoir accéder que par des sentiers montants et difficiles. Après *Mansoura* la rampe descendante s'accentue, le train dévale à grand fracas dans un pays sauvage, au milieu d'escarpements uniformes, de végétation pauvre ; ensuite nous voilà engagés par un défilé étroit, dans des gorges sombres. On coupe l'oued sur un viaduc, parallèlement à la route, pour pénétrer dans le massif des montagnes du Biban, aux *Portes de fer* illustrées par le passage de 3.000 français sous la conduite du maréchal Valée et du duc d'Orléans (1). Nous avançons rapidement entre des escarpements noirs ; on se dirait dans des houillères.

Les rochers noirs, gris-rougeâtre, disposés en couches verticales semblent les ruines d'immenses murailles de forteresses gigantesques et donnent à cette région, le pays le plus accidenté de la ligne, un aspect grandiose et sauvage. Par une rampe continue, à travers tunnels, tranchées viaducs nombreux on descend vers *Beni Mansour*, gare de bifurcation des lignes d'*Alger-Constantine* et de *Bougie*. Nous ne sommes plus qu'à 228 m, d'altitude, et nous avons parcouru la moitié de notre trajet. Un arrêt assez long est ménagé dans cette gare à cause de la bifurcation, et une foule mêlée et bariolée fait les cent pas sur le quai en attendant l'heure du départ. Nous mettons pied à terre pour voir le paysage. En face, vers le nord, se dressent à 2308 mètres d'altitude les cîmes neigeuses du massif Kabyle du *Djurjura* que nous allons contourner du S-E au N-O.

Après *Beni-Mansour*, nous remontons la vallée du Sahel dans une plaine fertile complantée de vignes et d'oliviers, contrée verdoyante dominée par le *Lella-Khadidja* point culminant du *Djurjura*, qui, couvert de neige, fait un fond tout blanc à

(1) Les légions romaines n'avaient jamais osé franchir ce défilé, et les Turcs ne s'y étaient aventurés qu'après le payment d'un tribut.

ce merveilleux tableau. Nous remontons jusqu'à *Bouïra* la vallée du *Sahel* toujours dominés vers le nord par le Djurdjura, et vers le midi de nombreux villages kabyles semblent monter à l'assaut des côteaux fertiles, bien cultivés, à végétation luxuriante, coupés de simples sentiers qui conduisent à ces agglomérations primitives que sont les villages kabyles (1).

A *Bouïra* nous sommes à 517 m. au dessus de la mer ; nous descendons vers la côte sur une pente rapide par une série de lacets dans des tunnels qui succèdent à de nombreux viaducs. Dans cette région les terrains sont très mouvants et les pluies récentes les ont rendus encore plus glissants : dans les environs de *Bouïra* un pont de l'oued-Eddou s'est récemment écroulé, à la suite d'une crue, sous le poids d'un train de marchandises, et nous traversons avec la plus grande prudence l'oued sur un viaduc provisoire.

Au lieu dit « *Le Lacet* » d'où l'on a une très-belle vue sur la vallée de l'*Ysser*, le train descend sur une rampe de 20 o/oo, mais fort lentement, à cause de l'éboulement des talus qui soutiennent la plate forme de la voie. On traverse ensuite la gare de *Thiers*, puis celle de *Palestro* (2) centre important de colonisation de 4.500 habitants, construit sur un plateau fertile et verdoyant. Après *Palestro*, le chemin de fer s'engage dans les gorges pittoresques qui s'ouvrent dans le massif des *Beni-Kalfoun*.

A la sortie de nombreux tunnels, ce sont des échappées sur de merveilleux paysages, que l'on ne saurait mieux comparer qu'aux gorges de l'Aude. Nous contournons toujours la Kabylie ; la ligne a une direction Sud-Nord jusqu'à *Ménerville*, centre d'exploitation agricole, situé à 139 mètres, au col des *Beni-Aïcha*. C'est ici que s'embranché vers la droite la ligne de *Tizi-Ouzou*.

La nuit arrive et nous parcourons dès lors dans l'obscurité

(1) Ils sont pourtant différents des gourbis et des campements des Arabes. sédentaires ; les Kabyles se construisent des maisons blanches, couvertes en tuiles. Les villages entourés de champs bien cultivés, d'oliviers, de figuiers de Barbarie présentent un aspect riant, mais la vue à distance donne une meilleure impression que la visite de ces intérieurs. Il y règne, paraît-il, la même promiscuité, le même défaut d'hygiène que dans les gourbis et sous les tentes arabes. Les Kabyles ne montrent pas une moins grande résistance à l'influence française que ces derniers.

(2) *Palestro* a été tristement célèbre à 1871. Il a été le théâtre de massacres des colons par les révoltés Kabyles.

les 53 kilomètres qui nous séparent d'Alger. Les stations sont fort nombreuses : *Bellefontaine*, la *Reghaïa*, *Houïba*, *Maison-Blanche*, *Oued-Smar*, *Maison-Carrée*. A mesure que nous approchons d'Alger, le mouvement des voyageurs est plus considérable, les quais des gares sont encombrés et nos compartiments sont au grand complet. A *Maison-Carrée* se détache la ligne de la *Mitidja* et d'*Oran*, et l'arrêt ne dure pas moins d'une demi-heure.

Lorsqu'on arrive à *Alger* par mer, la nuit et au clair de lune, le spectacle est ravissant, ont écrit tous ceux qui ont consigné leurs impressions à leur débarquement dans la capitale de notre grande colonie africaine. Il était bien beau aussi, lorsque arrivés à *Hussein-dey*, nous tournâmes nos regards vers le Nord-Ouest. On voit, à partir de cette station, scintiller au loin les mille lumières qui à *Mustapha* et à *Alger* forment une gerbe de feux blancs, alignés comme au cordeau sur les quais, faisant deviner la direction des rues dans la ville construite en amphithéâtre. Et au pied même de la cité les feux multicolores des gares, des navires et des phares font un superbe contraste ; on dirait un vrai feu d'artifice.

Encore quelques minutes d'arrêt à la station d'*Agha*, et nous entrons enfin en gare d'*Alger*, vers 8 heures du soir. Sur le trottoir nous sommes reçus par le propriétaire de l'Hôtel du Palmier, qui nous accompagne à son établissement sis rue Arago, non loin des quais. Une demi-heure plus tard nous nous trouvons réunis à une table confortable dans un salon spécial de l'hôtel.

Après le dîner, nous parcourûmes à pied la rue de Constantine pour nous rendre sur la place du Théâtre municipal, fort animée à cette heure. Il se leva malheureusement un vent violent et froid accompagné de pluie qui nous obligea à nous abriter longuement dans un café, et nous priva de la promenade que nous avions projetée par la rue Bab-Azoun jusqu'à la *Place du Gouvernement*.



Nous eûmes pour nous conduire, dans nos promenades à Alger, un guide de profession, nommé Rouas, indigène de Kabylie, ancien turco en retraite. Peu érudit mais fort brave

homme, aimable et fort complaisant, il accompagna quelquefois ses explications de boutades originales en une espèce de *sabir* très pittoresque, en un français un peu « nègre », et nous amusa dans maintes circonstances. Il connaît topographiquement fort bien la ville et ses environs, et nous devons le remercier de son bon vouloir et de la façon pratique dont il nous dirigea.

Nous voici d'abord sur le *Boulevard de la République*, cette admirable terrasse limitée d'un côté de beaux palais à arcades de proportions harmonieuses : (*l'Hôtel des Postes*, les *bureaux des Compagnies de Navigation*, *l'Hôtel de Ville*, aujourd'hui richement pavoisé en l'honneur du Congrès de Gynécologie qui tient ses assises dans la ville, le *Comptoir d'Escompte*, le *Crédit Lyonnais*, la *Banque Algérienne* etc.), et du côté de la mer par une balustrade de pierre surmontée de candélabres en bronze. Ici nous nous arrêtàmes complaisamment, imitant en cela Indigènes et Européens, à admirer le panorama du riche et large port. Au pied des arcades qui soutiennent la plate-forme du Boulevard, le plus près de nous, les quais mouvementés sont encombrés de marchandises de toute sorte ; il s'y coudoie une foule bariolée et affairée tout autour des bâtiments de la gare, de la douane, des Compagnies de navigation ; plus loin ce sont les paquebots amarrés dans les bassins, plus avant, vers la mer, les jetées qui limitent les 90 hectares du port sillonné de bâtiments, de remorqueurs, de chalands ; vers la gauche, la darse, le port militaire, l'Amirauté et le fort *Penon* ; du côté du Sud, le fort *Bab-Azoun*, et tout au loin les eaux bleues de la *baie d'Alger* encadrées pendant 5 kilomètres jusqu'à Hussein-Dey par les blanches constructions et les jardins d'Agha et de *Mustapha*. La vue s'étend vers l'Est jusqu'au *Cap Matifou* et est limitée par les montagnes de la Kabylie. Le spectacle est incomparable, et seul l'appel du guide nous tira de notre extase. Nous poursuivîmes notre course sous le charme du même décor enchanteur vers la mer. Le boulevard de la République semble subitement s'élargir pour former la *Place du Gouvernement*, le centre d'Alger, coquette, mouvementée, couverte d'une foule aux costumes variés mais où dominent les burnous blancs. Cette place carrée, toute jolie avec ses maisons modernes à arcades, ses palmiers et son marché aux fleurs, la statue équestre du duc d'Orléans, tire son cachet d'originalité de la Mosquée de la Pêcherie (*Djama-Djedid — Mosquée neuve*) qui la limite vers le Nord. Son

minaret carré, son grand dôme, ses quatre petites coupoles surmontés de croissants dorés se détachent joyeusement dans le ciel. Entouré des constructions européennes aux façades brunies, l'édifice tout blanc constitue un charmant et fort agréable contraste.

Contournant le temple vers l'Est, nous pénétrâmes dans la *rue de la Marine* le long de laquelle se développe l'imposante façade de la *grande Mosquée (Djama El-Kébir)* monument du X^e siècle ; son minaret remonte au XIV^e siècle. Une vingtaine de colonnes supportent des arcs dentelés en fer à cheval et forment un péristyle des plus artistiques. La porte aussitôt franchie, nous voici dans le *patio* de la mosquée. Au centre une fontaine monumentale en marbre blanc, pour les ablutions, est ombragée par des figuiers de grande taille. Sous un portique intérieur s'ouvrent des appartements encombrés de registres. Des indigènes à demi-couchés sont occupés à une besogne absorbante, car ils ne se détournent pas à notre passage. Ces scribes sont les secrétaires du Cadi qui rend la justice dans ces bâtiments pour les causes civiles, selon le droit musulman, assure la tenue des registres de l'état civil, dresse les contrats de mariage et les actes de divorce.

Accompagnés par le Muphti à Constantine nous fûmes dispensés de la formalité des babouches. Ici la consigne est plus sévère ; le gardien n'admet que ceux qui se soumettent à cette obligation.

L'intérieur de la Mosquée est fort imposant, avec ses onze travées, ses piliers quadrangulaires blanchis à la chaux, supportant des arceaux en fer à cheval festonnés. Elle est dépourvue d'ornements, si ce n'est quelques lustres sans valeur apparente, et les tapis orientaux qui recouvrent le sol et le bas des piliers.

Les femmes ne sont pas admises dans la mosquée. Néanmoins à l'époque de la fête du mouton, pendant le *Rhamadan*, on les tolère voilées dans le temple ; elles y ont une place spéciale, des tribunes que nous indique le guide vers le fond de la mosquée.

La visite terminée, les babouches remises au gardien en même temps qu'un minime pourboire, nous remontâmes sur la Place du Gouvernement, passâmes devant le *Palais Consulaire* où siège l'Ecole supérieure de Commerce, puis suivant le *Bou-*

levard de France, nous atteignîmes le *Boulevard de l'Amiral Pierre* où l'on trouve quelques jolies maisons mauresques surplombant la mer, occupées aujourd'hui par le génie militaire, anciennes demeures de chefs des Corsaires barbaresques. Par la *rue Volland* qui contourne la caserne du génie, nous accédâmes à la rue *Bab-el-Oued*, sur laquelle est bâti le superbe lycée qui touche vers le Nord au Jardin Marengo, du nom de son créateur le colonel Marengo, qui le fit conquérir sur les pentes abruptes du Sahel par le travail des condamnés militaires. C'est une promenade fort agréable ; des palmiers, des Yuccas, des bellombras, des eucalyptus y font des allées bien ombragées ; des plantes de toute sorte déjà fleuries y forment de magnifiques corbeilles. Une colonne a été élevée dans ce parterre oriental en l'honneur de la *Grande Armée*. Trois des panneaux du piédestal portent le nom des batailles du grand Empereur : sur la quatrième on lit l'inscription suivante :

IL

AVAIT RÈVÉ

CETTE CONQUÊTE

Un joli petit monument, sorte de fontaine recouverte de faïences bleues modernes, est bâti sur une terrasse d'où l'on a une très-belle vue sur *Bab-el-Oued*, *Notre Dame d'Afrique*, *St-Eugène*, *la Bouzareah*. C'est dans le jardin Marengo que se trouve la *Zaouïa* de *Sidi Abd-er-Rahman*, A l'entrée du couloir en pente qui conduit jusqu'à l'entrée nous fûmes débordés par une nuée de mendiants arabes. C'est la mosquée la plus modeste d'allures de la ville, mais elle a pourtant un joli cachet avec son minaret carré à trois étages de colonnettes de marbre, ornementé de faïences vernissées polychromes, et ses fenêtres gémellées dont les colonnes de marbre soutiennent un double fer à cheval. Elle est entourée d'un cimetière musulman avec des tombes en marbre blanc sculpté, ombragées d'orangers et de palmiers. Seules les dépendances, dont les portes et les fenêtres sont gracieusement entourées de jolies faïences, peuvent être visitées. Ce n'est pas le jour où les européens sont admis dans le lieu saint. Mais grâce à la complaisance de l'*oukil*, qui, sur la demande du guide veut bien ouvrir une fenêtre extérieure, nous pouvons voir la *koubba* qui renferme les restes de *Sidi Abd-er Rahman* et *Tsa-*

libi marabout qui vécut de 1387 à 1468, fort honoré pour sa sainteté et sa science. Le tombeau est surmonté d'une châsse ou *tabout* et orné de drapeaux et d'ex-voto. On voit aussi d'autres tombeaux, parmi lesquels celui du dernier Bey de Constantine, *Ahmed Bey*. Une pendule à caisse et à grand balancier de style européen fait tâche au milieu de ces sépultures et des ornements arabes qui sont ici plus nombreux que dans les mosquées que nous avons eu l'occasion de visiter pendant notre voyage.

Sortis de la Mosquée nous admirâmes à l'extrémité de la rue Marengo, ce joli bijou d'architecture arabe qu'est la *Médersa-et-Tsalibia*, œuvre récente de l'architecte Petit. Sa grande coupole centrale, ses quatre petits dômes, ses fenêtres latérales à colonnes, sa monumentale et artistique porte d'entrée surmontée d'un arc gracieux et ornée de faïences font de l'Ecole musulmane toute blanche un joli type de monument arabe.

Pourquoi à ce moment ne pénétrâmes-nous pas dans l'*atelier de Broderies Indigènes* de Mme Luce Ben-Aben, situé en face de la Médersa et dont la visite est si recommandée ? Je l'ignore, mais j'éveillerai ici les souvenirs de ceux qui, comme moi, ont visité en 1906 l'exposition coloniale de Marseille. Dans le pavillon d'Algérie, ils ont pu voir exécuter par des jeunes filles arabes les mêmes travaux de broderie que ceux auxquels se livrent les pensionnaires de Mme Luce Ben-Aben. Je ressens pour ma part, à ce souvenir des regrets moins vifs de ne pas avoir vu l'intérieur mauresque et les travaux de l'école de couture de la rue Marengo.

Nous continuâmes notre ascension vers la Kasbah par le *Boulevard Vallée*. A la hauteur de la prison civile, nous tournâmes vers la droite, et dès lors rencontrâmes de nombreuses mauresques voilées, culottes bouffantes, s'avancant lentement comme des fantômes blancs vers le pont qui permet de traverser les fossés des fortifications. Elles descendent par groupes de cinq à six vers le cimetière musulman d'*El Kettar* ombragé d'un bois d'eucalyptus. Des groupes reviennent en sens inverse de visiter les tombes de leurs parents, de leurs amis. Ce n'est cependant pas vendredi, *el djema*, le jour où les femmes arabes se réunissent au cimetière. Mais en dehors de ce jour consacré, les Mauresques ont l'habitude, nous explique le guide, d'aller faire sur le tom-

beau de leurs voisines décédées ce qu'on appelle « *la trentaine* ». Le vendredi est destiné spécialement aux parents. Trente jours après la mort d'une amie, les mouquères se réunissent sur sa tombe ; on y cause de la défunte, de ses vertus, on joint les prières à la causerie, et le lendemain on distribue du pain aux pauvres. Comme pour tous les cimetières musulmans aucune clôture ne sépare le champ de repos des terrains vagues environnants ; l'entrée nous en fut donc très facile, et sur les tombes il nous fut donné de voir de très près des groupes de femmes de tous âges, pas le moins du monde effarouchées à notre approche, et malgré notre présence, continuant leur conversation le visage découvert.

Si d'une façon générale, les tombes sont très simples, limitées par des pierres sans ornement, il en est quelques-unes dont les dalles sont en marbre et portent des sculptures et des inscriptions ; bon nombre sont couvertes de fleurs ; certaines sépultures sont des mausolées, mais aucun de ceux-ci ne présente le faste de nos caveaux.

Après un quart d'heure de promenade à *El-Kettar* nous rentrâmes en deçà des fortifications, et dirigeâmes nos pas vers la *Kasbah*, où montaient à cet instant même au pas de charge les intrépides zouaves. Avant de pénétrer dans la forteresse le guide signala à notre attention à droite l'ancienne prison turque, à gauche *l'Eglise St-Croix*, édifice de style mauresque, ancienne mosquée (*Djama-el-Kasba-Berrani*) dont le portique en marbre blanc esi aujourd'hui muré. C'était le tribunal de l'agha des Turcs.

Nous voici dans la vieille forteresse turque devenue aujourd'hui une banale caserne, traversée par la route d'*El Biar*. En attendant que notre guide eût parlementé avec les autorités militaires et fait viser son permis, nous montâmes par une ruelle pavée, jusque sur le chemin de ronde de la *Kasbah*. On jouit de ce point d'un magnifique coup d'œil sur la ville arabe aux maisons entassées, dévalant la colline, sur la ville européenne, le port, la baie d'Alger ensoleillée, sur les blanches villas et les jardins de Mustapha et de l'Agba. Voici revenir notre ex-turco. Les portes s'ouvrent devant nous. Nous pénétrons dans une petite cour ornée d'une jolie fontaine en marbre, de colonnettes sculptées formant portique, et fermée à droite

par l'ancienne mosquée de la forteresse et son minaret ; c'était autrefois un lieu sacré où les musulmans d'Alger venaient faire leurs dévotions avant de partir pour La Mecque.

Par un passage qui s'ouvre dans cette première cour à droite, nous pénétrons dans un second *patio*, cour mauresque à plusieurs rangées d'arcades avec frises, ornée de colonnes sculptées ; sa galerie du second étage est limitée par un balcon en bois sculpté à l'extrémité duquel nous sommes autorisés à visiter un petit pavillon de quelques mètres carrés, dit le pavillon du *Coup d'éventail*. C'est là que *Hussein-dey* irrité des réclamations de *M. Deval*, consul de France, le frappa au visage de son éventail ; et cet acte amena à Sidi Ferruch une armée française de 30.000 hommes.

Dans la cour, sous les galeries, à tous les étages, c'est un mouvement continu de soldats et d'officiers. Au dessus des portes en marbre artistement sculptées, sur les murs décorés de faïences ce sont des inscriptions qui les déparent ; entre chaque colonnette des cordes sont tendues et supportent des effets militaires de toute sorte. Dans ce cadre merveilleux on assiste à la promiscuité écœurante de la caserne. Cette visite à la Kasbah d'Alger me rappela celle du *Castillo de l'Aljaferia* (1) de Saragosse, faite lors de notre excursion en Espagne. Les deux monuments ont subi le même sort. Le *Castillo* de Saragosse abrite les soldats du roi d'Espagne ; l'ancien palais du Dey d'Alger n'est plus qu'une vulgaire caserne : son ancienne mosquée n'est plus qu'un magasin d'habillement ; la Mezquita de l'Aljaferia est un dépôt de vieilles gamelles et de charbon.

Nous descendimes vers la ville européenne et vers le port par les quartiers arabes. C'est la promenade la plus curieuse, la plus intéressante que l'on puisse réaliser à Alger. Je n'essayerai pas de décrire l'itinéraire suivi à travers ces rues à pentes très rapides silencieuses, en forme de défilés, étroites à permettre à peine le passage de deux personnes de front, obscures, se terminant souvent en cul de sac, aux maisons blanches sans fenêtres extérieures, percées de lucarnes étroites et de portes basses ornées de marteaux en cuivre ouvragé. Les

(1) Voir « Excursion en Espagne — Bulletin de la Société d'Etudes Scientifiques de l'Aude — T. XVII — 1906.

divers étages sont construits en avant-soliers de telle façon que les pignons se touchant au sommet font de certaines de ces ruelles de véritables tunnels.

Dans la rue des *Abencerages* un coup de marteau donné par le guide fait s'ouvrir toute grande une porte dans laquelle s'encadre une jeune femme qui s'efface pour nous permettre d'entrer. Le guide ne nous suit pas ; « C'est une maison honnête, nous dit-il, interdite à tout musulman étranger aux familles qui y habitent. » Mûs par la curiosité nous nous empressons dans le *patio* qui succède immédiatement à l'huis. C'est la cour d'une maison mauresque ; mais que nous sommes loin ici des mœurs arabes ! Sept à huit femmes, jeunes et vieilles, non voilées, des enfants sortent des appartements contigus ; quelques-unes, accroupies, soufflent dans de petits fourneaux de terre installés dans la cour avec des éventails en alfa. Nous sommes autorisés à monter sur les balcons des deux étages de la maison. Au dernier nous voyons un vieil arabe à barbe blanche que nous interrogeons en vain. Pas plus que les femmes il ne répond à nos questions. Cette maison doit fréquemment recevoir la visite de caravanes semblables à la nôtre, car les habitantes ne se sont nullement émues par notre présence. Nous courons à notre turco ; nous voulons des explications. « Le propriétaire de la maison, c'est le vieux que vous avez vu ; il loue son immeuble à diverses familles arabes et kabyles, ouvriers du port ou d'ailleurs.

Tu n'as pas vu, me dit-il, que dans les environs des grandes villes, les mouquères se dispensent de se couvrir la face ? d'ailleurs les jeunes kabyles ne cachent jamais leur visage. » (1)

A mesure que l'on descend vers la ville européenne dans ce dédale de rues « offrant dans leurs nombreux détours, toutes les lignes imaginables, excepté la ligne droite pour lesquelles les architectes indigènes paraissent professer un éloignement instinctif » (Berbrugger) les voies s'élargissent et s'animent. Sur les chaussées pavées, montueuses, souvent transformées en escaliers, c'est un brouhaha d'indigènes, femmes voilées, hommes et enfants, de Juifs, de nègres, d'européens, de zouaves gouaillieurs, montant et descendant les pentes de la Kasbah, et,

(1) Ces explications me rappellent en effet que, dans le village arabe de Sétif, les femmes ne firent aucune difficulté pour se montrer à nous le visage découvert.

de loin en loin, des troupes d'ânes gris, chargés de couffins dans lesquels de jeunes Arabes alertes entassent des détritns de la ville indigène, barrent complètement la route des promeneurs ; sur les portes des cafés maures des joueurs de dominos et de cartes, des fumeurs de Kif encombrent la rue ; dans des ateliers minuscules, des cordonniers offrent au passage les babouches brodées qu'ils confectionnent, des tourneurs, s'aidant des mains et du gros orteil du pied droit, fabriquent des bagues et des bracelets en corne ; les rez-de-chaussée des maisons abritent une suite sans fin de petites boutiques et d'épiceries bien achalandées où s'entassent les produits les plus variés : pains, fruits, pâtisseries indigènes, biscuits, kouskous, bougies, savon, pâtes alimentaires, et, comme dans les autres villes, c'est toujours avec la même impassibilité que les marchands indigènes président à la vente de leurs denrées.

Après un quart d'heure de marche nous débouchâmes dans la *rue Randon* où est érigée la synagogue, et descendîmes ensuite dans la *rue de la Lyre*. La vie européenne s'accroît en approchant du port. Ici pourtant les magasins d'étoffes, de tapis, de bibelots indigènes, qui se trouvent sous les arcades, sont encore tenus par des Arabes et surtout des Juifs. A l'extrémité sud de la rue de la Lyre nous visitâmes le marché à comestibles qui, malgré l'heure un peu avancée, a conservé toute son animation matinale. A l'extrémité nord, nous voici sur la *Place Malakoff*. Deux monuments nous y arrêteront : la *Cathédrale*, le *Palais d'hiver du gouverneur* ; nous ne pourrions à notre grand regret pénétrer dans l'*Archevêché* qui, depuis l'abrogation du Concordat, reste fermé, même pour les touristes.

Il est majestueux, ce monument de style mauresque, avec les vingt marches qui donnent accès sur le parvis, son portique à trois arcades et ses deux tours en forme de minaret. Comme l'extérieur, l'intérieur de la *Cathédrale St-Philippe* s'inspire de l'art arabe, on a emprunté à la *Djama des Katchaoua* et son emplacement et ses colonnes et son minbar : on dirait une mosquée plutôt qu'un temple catholique.

Le *Palais du gouverneur*, ou *Palais d'hiver (Dar-Hassan-Pacha)*, est un type complet de maison mauresque, mais fort remaniée. La cour a été transformée en salle des délibérations des *Délégations Financières* ; le salon, dont la vue donne sur la Place,

est l'œuvre du génie militaire. Seul l'ancien harem possède des tentures, un plafond et des plâtres stucs d'origine arabe non douteuse « Ici, Messieurs, nous dit le concierge qui nous accompagne, j'attire votre attention sur une artistique porte à colonnes de marbre. C'est elle qui faisait communiquer la mosquée avec le palais du Dey. C'est encore par ici que les sultans d'aujourd'hui et leur famille vont à l'office divin quand leurs croyances les y invitent, quand les mœurs politiques du moment les y autorisent. » Il est vraiment trop facétieux, le concierge du gouverneur général.

Au sortir du Palais nous revenons par la rue du *Divan* jusqu'à la place du gouvernement, non sans être fortement sollicités par les marchands juifs du voisinage de visiter leurs magasins de bibelots arabes : lampes, aiguières, plateaux, boîtes à bijoux etc... Par la rue *Bab-Azoum*, très fréquentée de nombreux promeneurs qui sous les arcades admirent les étalages de bijoux arabes et de produits de l'industrie indigène, par la *place du Théâtre*, le *square de la République*, complanté de palmiers, de bambous et de magnolias ; par la *rue de Constantine* où sont installés surtout des magasins de produits européens, étoffes et ameublements et de grands établissements de comestibles à l'instar des épiceries françaises, nous parvenons vers midi à la *rue Arago* et à l'hôtel du Palmier.

La soirée sera consacrée à excursionner dans les quartiers de *Mustapha supérieur* et *inférieur*. Le rendez-vous fut fixé à deux heures sur la place du théâtre, où nous prîmes le tramway pour la *colonne Voirol*. Nous parcourûmes la rue *Durmont-Durville* et la *rue d'Isly* coupée vers le milieu de sa longueur par la *place Bugeaud* où est érigée la statue du maréchal. A la hauteur de la place où l'on voit le buste du *Dr Maillot*, nous abordâmes la *rue Michelet* dans laquelle est construit vers la droite le monumental *Palais des Ecoles supérieures*, siège des facultés ; aujourd'hui l'édifice universitaire est pavoisé en l'honneur du Congrès de gynécologie. A l'extrémité de la rue Michelet commence la route de Mustapha qui monte la colline en lacets très vifs. Nous mîmes pied à terre devant le *Musée des antiquités* que nous visitâmes. On a réuni dans le vestibule, le jardin et les salles, toute une collection de mosaïques, de statues anciennes, sarcophages, amphores d'origine romaine, de menus objets tels que

lampes en bronze chrétiennes, reliquaires, masques, statuettes, médailles et monnaies. Dans le jardin on a reconstitué un dolmen de la station préhistorique des *Beni-Messous*. A côté de monuments de l'antiquité berbère (*Stèle d'Azibar*), on voit des produits de l'art musulman, des poteries, des étoffes, des tapis de l'industrie berbère, des cuivres, des armes, des ouvrages en bois de l'époque turque ; des faïences, des poteries kabyles, marocaines et tunisiennes ; on y rencontre aussi des modèles réduits du « *Tombeau de la Chrétienne* » et du « *Madracen* », une réduction des ruines de *Timgad* que les excursionnistes de 1906 avaient pu remarquer à l'exposition coloniale de Marseille.

De la balustrade du jardin la vue est magnifique sur la baie d'Alger et Mustapha.

A 200 mètres du Musée, sur la route de Mustapha supérieur, nous atteignîmes la *Place du Palais d'été*, qui est ornée de bustes en marbre des principaux gouverneurs de l'Algérie.

Pendant que MM. Aïn et Bourrel parlementent avec le concierge du palais, il se passe entre le guide et nous une petite scène comique : « Loubet », nous dit-il, en nous indiquant la statue en pied du maréchal de Mac-Mahon. Nous nous récrions. « Mais oui ! insiste-t il, c'est la statue du Président de la République, n'est-ce pas ? Et bien alors, c'est Loubet. » Pour lui le Président de la République est incarné dans la personne de Loubet qui visita officiellement il y a quelques années, la colonie africaine. Nos efforts pour le dissuader seraient vains. Malgré leur insistance, nos chefs d'excursion ne réussirent pas à nous permettre l'entrée du palais. Ce dernier a été préparé pour recevoir les princes de la science gynécologique, aucun visiteur ne sera admis jusqu'à la fin de la fête médicale. Nous nous contentâmes d'admirer à travers les grilles ce riche bâtiment d'une éclatante blancheur, ses galeries, ses arcades, ses élégantes colonnades, le tout d'un très beau style mauresque, édifié dans un parc ombragé des plantes tropicales les plus variées.

Par un chemin montant, longé de villas construites en style arabe dans des jardins ravissants et fleuris, nous gagnâmes le *bois de Boulogne* aux allées plantées d'eucalyptus et d'essences diverses, puis par des sentiers bordés de figuiers de Barbarie et d'aloës, nous atteignîmes le point culminant de la route entre Alger et Birmandreis, à la *colonne Voirol*. Dans cette belle soirée

de printemps, la vue sur Alger, la rade, la mer au loin et les quartiers de Mustapha, l'Agha, le *jardin d'essai*, est splendide.

Par des rampes rapides nous descendîmes vers le jardin d'essai, coupé en deux par une large route, et dont la partie haute et montagneuse est plus sauvage, mais aussi plus pittoresque, ombragée d'eucalyptus, d'araucarias, de platanes gigantesques, que la partie basse, plus ratissée, mieux entretenue, plus civilisée, si je puis m'exprimer ainsi ; cette dernière, en même temps qu'une pépinière admirable, est une promenade publique sans égale. « On y peut voir le développement qu'atteignent, sous le climat d'Afrique, les arbustes que l'on cultive avec tant de peine en Europe. Des palmiers d'une taille colossale, des allées de ficus avec leurs racines retombantes qui ne rappellent en rien ceux de nos serres, des yuccas gigantesques chargés de fleurs, des bambous qui s'élèvent à quinze mètres du sol, y entourent des carrés de bananiers chargés de fleurs et de fruits, des plantes rares, des cycas d'un prix inestimable. » Le parc du *Hamma* dont l'étendue est de 80 hectares est un jardin d'acclimatation pour les plantes des tropiques, mais il ne contient que de rares animaux : quelques gazelles, des sangliers, une collection variée de singes et des autruches ; ces dernières ne constituent guère qu'un sujet de curiosité, et non une source de revenus, car l'élevage de ces animaux est très difficile à cause des pluies d'hiver.

Sortis par la porte Nord nous débouchâmes sur la route d'Alger à *Maison Blanche* ; de l'autre côté s'étend jusque sur les bords de la mer l'*Oasis des palmiers*. Nous attendîmes au café de l'oasis le tramway qui, par l'*Hippodrome*, *Mustapha Inférieur*, *l'Agha*, la rue et le *Boulevard Sadi Carnot*, nous ramena vers 6 heures du soir sur le *Boulevard de la République*. Ce fut une charmante et ravissante promenade, un peu longue, un peu fatigante, mais qui ne nous empêcha pourtant pas de flâner encore jusqu'au dîner dans les rues de la ville européenne, devant les devantures éclairées et brillantes de toutes les pierres multicolores des bijoux et des bibelots arabes.



L'excursion du 4 avril à *Blidah* et aux *Gorges de la Chiffa* est facultative. Mais les vingt excursionnistes sont tous à la gare

le lendemain 7 heures pour le départ. Nous avons 51 kil. à parcourir. Nous refaisons en sens inverse le trajet effectué l'avant veille pendant la nuit. Nous longeons la mer et la baie d'Alger jusqu'à *Hussein-Dey*. Vers la droite s'étagent les belles constructions de Mustapha, vers la gauche s'étend à perte de vue la mer bleue. Si l'on se retourne, la ville d'Alger ensoleillée se profile toute blanche sur les dernières pentes du Sabel. Après Maison-Carrée, la voie changeant de direction, nous pointons droit vers le S. O. dans la *Mitidja*, cette immense plaine de 200.000 hectares, l'ancien grenier d'abondance des Romains, aujourd'hui le coin d'Algérie le mieux exploité par les colons, couvert de vignobles fort riches, de céréales abondantes, de bois d'orangers, semé de riants villages et de villes importantes. Quel contraste avec ces vastes plaines monotones que nous traversâmes dans les hauts plateaux, sur le chemin de Constantine à Batna et à Sétif ! Plus de ces gourbis pauvres, plus de ces troupeaux isolés gardés par des arabes loqueteux. Ici des bourgs tout blancs : *Gué de Constantine*, *Baba-Ali*, *Birtouta*, *Bouffarik*. réunis par des routes ombragées de platanes et d'eucalyptus, bordées de haies de figuiers de Barbarie, d'aloës, de bambous gigantesques, et, par delà de vastes plantations d'orangers, des cultures maraîchères, des vignes, des vergers.

Bouffarik est intéressant à voir par ses installations agricoles et viticoles, ses boulevards et ses jolies maisons. Mais nous ne pouvons consacrer qu'une journée à la *Mitidja*, et elle sera nécessaire pour la visite de *Blidah* et des *Gorges de la Chiffa*. Nous ne faisons donc que passer dans la coquette station de *Bouffarik* toute ornée de fleurs et parfumée des roses et des géraniums de ses parterres.

On se rapproche de l'Atlas ; jusqu'à *Blidah*, c'est toujours la *Mitidja* avec sa luxuriante culture. Au bout de 10 kilomètres un arrêt à la station de *Beni-Mered* nous permet de voir du balcon de nos wagons la place sur laquelle est élevé, à la mémoire du Sergent *Blandan* et de ses compagnons d'armes, un obélisque qui surmonte une fontaine publique

Des orangeries de plus en plus nombreuses annoncent l'approche de *Blidah*, et nous voici enfin, après une heure et demie d'un voyage ravissant, à la gare de la charmante petite ville qu'est *Blidah*, tout entourée de mystère religieux à cause même des

légendes qui se rattachent à sa fondation. N'est-ce pas ici en effet que le Marabout *Sidi-Ahmed-el-Kébir* repose dans sa *Koubba* au cimetière qui porte son nom ? Un autre Marabout, *Sidi Yakoub* n'y reçoit-il pas les hommages de tous les musulmans de la région ?

Notre guide est encore ici un universitaire, M. Bayer, professeur au collège. Des voitures retenues la veille sont à la gare. Sans retard, nous parcourons au trot de nos chevaux l'*Avenue de la Gare*, longue de 1 kil. et bordée d'entrepôts et de maisons entourées de vergers et de jardins. Nous débouchons sur le *Boulevard du Nord* que nous suivons le long des fortifications jusqu'à la porte et la place *Zaouïa* ; après quelques minutes, premier arrêt en face d'un grand établissement militaire. C'est le dépôt de remonte où, gracieusement reçus par les sous-officiers de service, nous visitons les écuries et admirons de superbes étalons. En voiture ! Pour la seconde fois nous mettons pied à terre. C'est le marché indigène qui s'offre à notre vue. Ici encore, comme dans les autres villes, nombreuses sont les scènes curieuses à observer et à photographier. A la place *Bab-el-Rabah* nous atteignons les fortifications que nous longeons jusqu'à la porte *Bizot*, en face de laquelle s'étend la *Pépinière* de palmiers et de caroubiers et le square splendide, appelé *jardin Bizot*, ombragé de palmiers, d'eucalyptus, de bambous, de ficus, d'araucarias, et émaillé déjà de fleurs de toute nuance qui mêlent leurs parfums à celui de l'oranger. Non loin se présentent deux voies, bordées, l'une d'une allée de platanes, la seconde d'orangers ; elles conduisent toutes deux au *jardin des oliviers*. Nous choisissons la seconde et en quelques minutes nous pénétrons dans le *Bois Sacré*, complanté d'oliviers séculaires abritant l'élégante et blanche *Koubba* de *Sidi Yakoub*, contemporain du marabout *Sidi Ahmed-el-Kébir*. (1) Nous regagnons la ville par le *Boulevard du Nord*, repassons les fortifications à la

(1) Le Marabout *Sidi Yakoub* et ses compagnons visitèrent *Blidah* dans la série de leurs voyages. Ils dressèrent des tentes sur ce lieu qui était à ce moment fort aride. Appelé ailleurs par ordre du prophète il ne put enlever les piquets qui, laissés en place, donnèrent naissance aux splendides oliviers que l'on voit aujourd'hui. En reconnaissance, les arabes ont construit en ces lieux le marabout, la *Koubba*, qui n'est érigée qu'en sa mémoire. Elle ne contient en effet pas ses restes.

porte des Chasseurs, parcourons le *Boulevard de la République* où sont construits les quartiers de cavalerie et le collège, atteignons bientôt la *Place Lavigerie* sur laquelle s'élève l'Eglise St-Charles, et traversons les quartiers arabes percés de ruelles droites, à maisons blanches à un seul étage. Notre course vagabonde nous amène vers la *Place d'Armes*, le centre de la ville, entourée de maisons à arcades et ornée d'un kiosque de style mauresque. Sous les arcades se trouvent des cafés, l'hôtel des postes, le théâtre, toutes constructions sans caractère particulier. Non loin nous visitons le marché européen, où déjà s'entassent des quantités de primeurs, et qu'égaye un superbe marché aux fleurs. Pour la première fois depuis notre entrée dans la ville nous apercevons la silhouette blanche de quelques femmes mauresques. A notre approche elles cachent leur visage de leur manteau blanc, laissant un seul œil découvert.

A l'hôtel d'Orient, le maître de céans, très fier d'avoir eu comme hôte M. Loubet, lors de son voyage en Algérie, nous reçut très cordialement et nous fit servir un excellent déjeuner.

C'est au *Grand Café Arabe*, toute petite maison mauresque percée de trois arcades, et sise en face de la mosquée *Et-Terk*, ancien palais de Justice du *Hakem* (gouverneur) que nous attendîmes l'heure du départ pour les gorges de la Chiffa.

A 2 heures nous montâmes en voiture. Nous traversâmes d'abord les environs immédiats de la ville, tout fleuris, bien ombragés et complantés d'orangers en fleurs. Plus loin la campagne est florissante, couverte d'arbres fruitiers. La route est dominée à gauche par les cimes du *Petit Atlas*. Si l'on se tourne vers la droite, l'on aperçoit au loin sur une colline qui domine la plaine de Montebello « le Tombeau de la Chrétienne ». (1)

Aussitôt passés sur la rive gauche de la Chiffa par un beau pont métallique, nous abandonnâmes la route suivie jusque là, de Blidah à Tlemcen, et entrâmes dans les gorges par une route perpendiculaire à la première. La vallée se rétrécit, et bientôt le chemin montant de *Blidah à Médéah* rejoint la ligne ferrée de *Blidah à Berrouaghia* (amorce du chemin de fer de Laghouat), qui coupe le torrent sur un pont métallique fort hardi, pour

(1) Improprement dénommée, puisqu'il renferme suivant les historiens une sépulture de toute une famille royale de Mauritanie, de Juba II, peut-être, le rival de Massinissa.

entrer immédiatement dans un tunnel creusé sur la rive gauche de la rivière, dans ces gorges sauvages, aux talus complantés de chênes verts, si rapides que certains points n'ont jamais été foulés par le pied de l'homme. La route est creusée, elle aussi, dans le roc, passe sur une grotte profonde où sourd une fontaine abondante, domine à pic ou en encorbellement le torrent qui mugit à vingt ou trente mètres de profondeur. A défaut du pittoresque et du grandiose des gorges de Palestro et du Ravin du Rhummel, le défilé de la Chiffa se recommande par les combats célèbres et les souvenirs historiques dont il fut le témoin.

Nous parcourions depuis une demi-heure les gorges de l'Oued Chiffa, lorsqu'au détour du chemin apparut subitement devant nos yeux un gentil paysage formé par l'*Auberge* et le *Ruisseau des Singes*. Ce dernier dévale en cascade sur les talus de la rive gauche de la Chiffa et tout près du confluent est bâtie la rustique hôtellerie. Il y a dans des cages une vingtaine de singes. Sont-ce là les seuls descendants des singes de la Chiffa, dont on voit les représentations fantaisistes, œuvre du lieutenant Girardin, sur les murs de l'Auberge ? Eh bien ! non, il y a encore des singes dans les gorges. En remontant à pied dans le défilé, pour voir les *cascades*, sortes de filets argentés descendant avec fracas sur la rive droite de l'Oued, nous avons vu courir à quatre pattes sur les rochers, et sauter d'un arbre à l'autre un certain nombre de ces gentils petits quadrumanes, les frères des malheureux captifs qui croquent des noix dans leurs cellules de l'auberge. (1)

Nous rentrâmes en voiture à la gare de Blidah pour prendre le train de 4 h. 25. Il y avait ce jour-là un grand concours de touristes qui étaient venus comme nous visiter la jolie petite cité de Sidi Ahmed el Kébir, la *Ouarda*, la « petite Rose » de

(1) Pour capturer les singes, on use, nous dit M. Bayer, d'un procédé original : on suspend aux arbres des carafes, dont le goulot permet l'introduction du petit bras et de la main des petits quadrumanes. Ils vont y chercher des noix ou autres fruits qu'on y introduit. Le goulot ne saurait laisser repasser la main pleine et fermée sur ces fruits. L'avidité du singe est telle qu'il ne voit pas le danger, il ne veut pas lâcher prise et alors le chasseur aux aguets arrive et prend le petit imprudent qui paie sa gourmandise de sa captivité.

Sidi Youcef, bien dénommée en effet « enveloppée qu'elle est, « par ses jardins, ses orangeries, comme dans une riche parure; « adossée à la montagne neigeuse qui l'abrite, elle ressemble « à une fleur s'épanouissant aux pieds du géant Atlas. » (1)



Pour le vendredi 5 avril le programme indique une visite dans les environs immédiats d'Alger. A 7 heures précises notre turco était à la porte de l'hôtel du Palmier. Arrivés à pied jusqu'au Lycée par les quartiers voisins de la rue de la Marine et de la rue Bab-el-Oued, nous parcourûmes en tram électrique l'*Avenue Bab-el-Oued* que termine perpendiculairement le *Boulevard du général Favre* installé à la place de la partie basse de l'enceinte bastionnée récemment démolie, et dès lors passèrent successivement devant nos yeux comme devant un cinématographe le *faubourg Bab-el-Oued*, l'*Hôpital du Dey*, les *cimetières catholique et juif*, et jusqu'à *St-Eugène* un paysage charmant que limite en avant la *Pointe Pescade* et qui s'étend sur la hauteur jusqu'à *Notre-Dame d'Afrique*, jusqu'à la crête du *Sahel* et l'observatoire de la *Bouzaréah*. La mer vient baigner à droite une côte profondément découpée, jusqu'au bord de laquelle semblent descendre toute une série de maisons de campagne qui, pour n'être pas aussi luxueuses qu'à Mustapha, n'en ont pas une vue moins pittoresque sur la mer aux reflets bleus et verts.

Au delà du « *Tournant des deux moulins* » la Traction électrique est remplacée par des Tramways à vapeur sur route. Le chemin à parcourir est parallèle à la mer ; en forme de montagnes russes, il monte et descend successivement jusqu'à *Pointe Pescade* ; le petit train tantôt suit les rochers sur lesquels viennent se briser de grosses vagues, tantôt coupe dans des tunnels les falaises abruptes qui limitent de petites anses ensoleillées. Les villas et les petits parcs qui les entourent s'espacent de plus en plus ; encore quelques jardins de culture maraîchère, quelques vignobles installés sur espalier, le tunnel du *Grand Rocher* qui passe sous les dernières pentes de la *Bouzareah*, et

(1) Blidah par un de ses enfants. — Imprimerie Mauguin (Blidah) 1876.

après une charmante promenade d'une heure et demie, le train stoppa au milieu d'un coquet village de 3000 habitants *Guyot-Ville*, que nous eûmes le temps de parcourir en attendant l'heure du retour à Alger.

Non loin de la route qui se continue vers *Sidi-Ferruh, Koléah* et *Cherchel*, nous nous arrêtâmes sous les magnifiques palmiers d'une jolie place où toute la troupe des touristes se groupa instinctivement pour donner aux photographes amateurs l'occasion de prendre un groupe de l'excursion.

Le village est bâti, tout blanc et tout neuf, sur les dernières pentes du Sahel ; du point le plus élevé on a une très belle vue sur la mer, sur la montagne et les environs du bourg construit dans des terrains couverts de jardins et de vergers.

Nous revenons vers Alger, admirant à nouveau ces paysages successifs de la montagne et de la mer, un peu préoccupés de la violence des vagues qui mugissent et viennent frapper les rochers de *Miramar, Bains Romains, Pointe Romaine*. Nous avons échappé au mal de mer à notre premier voyage. Gare au roulis pour demain !

Après le déjeuner la troupe se divisa : l'un des nôtres alla voir dans les environs d'Alger une de ces installations viticoles montées comme de véritables usines et dont on retrouvera une excellente et savante description dans le compte rendu d'une excursion faite en Algérie par l'Association des anciens élèves de l'Ecole de commerce de Montpellier en 1903 (1) — Quelques excursionnistes firent en voiture l'excursion de Bouzaréah, point culminant du massif d'Alger, aller par El-Biar, et retour par Bab-el-Oued. Charmante promenade dans une campagne souriante, à travers des collines ombragées d'oliviers et de bois de pins, avec des points de vue incessamment variés sur la mer au Nord et à l'Est, et, à l'Ouest et au Sud, sur la plaine de la Mitidja, le Sahel et les montagnes de l'Atlas.

La plupart des touristes, et je fus de ceux-là, passèrent la soirée dans les quartiers du port et sur les quais où nous accédâmes par l'escalier de la Pêcherie, à l'angle de la Place du

(1) Marcel Nègre et Emile André — Mai 1903 — N° hors série — Association des anciens élèves de l'Ecole Supérieure de Commerce de Montpellier.

Gouvernement. C'est là que, sous les arcades qui supportent le Boulevard de la République, sont installés ces restaurants dans lesquels les gourmets vont manger la bouillabaisse ; il s'y trouve aussi de nombreux magasins et entrepôts. Nous nous arrêtàmes d'abord sur la jetée *Kheir-ed-Din*, à l'extrémité de laquelle s'élève l'*Amirauté* bâtie en style mauresque, demeure du *reïss*, ancien maître du port du temps des Turcs, tout à côté de l'ancienne forteresse espagnole du *Pénon*.

Au pied de la jetée sont abritées en une longue file serrée les nombreux bateaux de pêche et de plaisance aux couleurs variées ; un peu plus loin la petite flotille de torpilleurs, que seuls peut admettre le port militaire d'Alger, sont amarrés au pied même de l'*Amirauté*. Nous parcourûmes longtemps sur les quais encombrés de marchandises de toute sorte, remplis de cette foule affairée, bariolée, bruyante, grouillante, sans nous lasser de ce perpétuel mouvement. Des paquebots entrent dans le port et viennent se ranger à côté de ceux qui, arrivés la veille ou le matin même, sont chargés à la hâte pour reprendre la mer au plus tôt. Le spectacle ne prend jamais fin.

Nous remontâmes, sur le tard, par la Rampe de *Chesseloup-Laubat*. Le crépuscule étend son voile sur la mer, les phares s'éclairent, les bateaux en rade allument leurs feux, la ville s'illumine, et nous nous attardâmes à admirer dans la mer les derniers reflets du soleil couchant.

Comme apothéose à notre voyage en Algérie, nous assistâmes, le soir, à une fête mauresque organisée par le comité d'hivernage en l'honneur des Congressistes de gynécologie.

Le théâtre était richement illuminé, ainsi que le Square de la République, où la musique de la ville donna un concert pendant que les spectateurs pénétraient dans l'édifice en passant sous un splendide arc de triomphe dressé pour la circonstance.

La levée du rideau fut merveilleuse. Féériquement éclairée, la scène représentait un somptueux palais oriental drapé des tapis arabes les plus riches. Une centaine de danseuses couvertes de bijoux, revêtues des soies les plus variées en couleur, des Mauresques de toute l'Algérie, étaient assises autour d'une belle et charmante Fatma dont tout le monde admira la beauté. Ce bel essaim encadré de musiciens indigènes se leva par groupes et exécuta ses danses locales, accompagnées d'une mu-

sique criarde. Il y fut exécuté aussi des danses nègres. L'uniformité de la soirée fut coupée par un charmant ballet dansé par des artistes européennes.

Le spectacle fut original, mais le sujet ne fut que trop aride et trop copieux. La mise en scène fut seule fort goûtée des spectateurs. Le comité des fêtes s'aperçut certainement de la froideur du public ; car le lendemain, un des journaux les plus lus de la capitale, ne put s'empêcher d'imprimer l'entre-filet suivant : « Si le spectacle très original pêcha un peu par l'uniformité, ce ne saurait être un reproche à l'adressé des organisateurs qui n'avaient pas le pouvoir de demander à la danse et à la musique arabes d'autres ressources que celles dont elles disposent. »



Le départ d'Alger était fixé pour le samedi 6 avril à midi 30 minutes. Dès 11 heures, après notre déjeuner à l'hôtel du Palmier, nous avons installé nos bagages dans nos respectives cabines où nous logeons par deux ou trois. Nous embarquâmes sur le transatlantique « *Eugène Pereire* ».

Après les manœuvres du port, nous voici en pleine mer ; le paquebot est déjà fortement balancé. Tous les passagers sont sur le pont. D'aucuns, que des parents et amis ont accompagnés, agitent longtemps leur mouchoir ; les autres désirent jouir un instant encore du joli panorama du port et de la ville, de la blanche Alger noyée dans un bain de soleil, du bel effet de ses constructions modernes européennes, du pittoresque de la ville arabe dont les maisons montent à l'assaut de la Kasbah, de la vue splendide du Sahel. Le paysage s'estompe, se brouille et bientôt la côte n'est plus qu'une tache sombre à l'horizon. Déjà quelques passagers ressentent les affres du mal terrible, le pont peu à peu se vide, on entend déjà les cris de détresse des malheureux atteints ; des paquets de vagues lavent le pont. Pour mon compte personnel, je ne veux pas me donner en spectacle et je disparaîs en catimini dans ma cabine et sur ma couchette... je n'essayerai pas de décrire ce que pendant 24 heures j'ai ressenti de tortures et de malaises. Oh ! les physiologistes et les médecins sont très forts pour vous dire que les

causes du mal sont diverses et nombreuses : ce sont l'*imagination*, la crainte, le déplacement inusité du corps, les mouvements de translation des viscères abdominaux, les impressions sensorielles olfactives, visuelles : le malade est prostré, amoral, parésthésié, asthénisé. Ah ! oui, des mots ! Combien le moindre remède efficace ferait mieux l'affaire des gens qui naviguent !

.

Enfin ! un cri se fait entendre : La terre ! Tant bien que mal je m'habille, je monte péniblement sur le pont, et à 3 heures, ô délivrance ! nous voici sur le plancher des vaches. « Rien à déclarer ? Ah bast ! Laissez moi donc aller prendre un bouillon ! La soirée se finit à Marseille. A 8 heures du soir, le mauvais rêve de la traversée s'est enfui, et 4 heures après nous goûtons les douceurs d'un bon lit.

Je viens de rapporter heure par heure les impressions ressenties pendant ce ravissant voyage en Algérie (Je pardonne sans arrière pensée au mal de mer, et aux spécialistes qui n'ont trouvé ni à le prévenir ni à le guérir, il est peut-être hors de leur pouvoir de parvenir à cet idéal).

Je souhaite à mon compte rendu d'intéresser les lecteurs, de rappeler à mes compagnes et compagnons de voyage les belles choses admirées ensemble. Je veux qu'il soit un gage des sentiments d'amitié qui sont nés de nos excellentes et cordiales relations.

Pour terminer, je ne saurais mieux faire que d'adresser nos remerciements unanimes à tous ceux qui nous ont servi de guides sur la terre africaine, et, avec Mlle Duran, j'ajouterai : « Grâce aux organisateurs de la Caravane et aux charmants touristes qui nous accompagnaient, on peut dire que notre voyage s'est effectué d'une façon merveilleusement instructive et agréable. » Nous avons réalisé notre excursion *cito, tuto et jucunde*. Jamais l'adage latin ne trouva meilleure application.

II

COMPTE-RENDU DES SÉANCES

(Extrait des Procès-Verbaux)

COMPTE RENDU DES SÉANCES

(EXTRAIT DES PROCÈS-VERBAUX)

Janvier 1908

CORRESPONDANCE. — M. le Ministre de l'Instruction Publique, envoie une circulaire et 10 programmes au sujet des prochains congrès des sociétés savantes à la Sorbonne qui se tiendra du 21 au 26 Avril 1908.

— La société des sciences naturelles Murithienne du Valais à Sion, remercie de l'envoi de notre bulletin.

— Le Réal Academia de Ciencias, y artes de Barcelona, remercie de l'envoi de notre bulletin.

— M. Maurice Gennevaux, fait part du décès de Madame Gennevaux, sa mère.

— M. Albert Viennet, communique le mariage de son fils Joseph Viennet, avec Mademoiselle Mirepoix.

— Le Premier Congreso de Naturalistas Espanoles qui se tiendra à Saragosse en 1908, envoie sa première circulaire d'invitation.

— Le Touring Club de France, accorde son patronage à la société, pour l'excursion projetée pendant les fêtes de Pâques.

— M. Jean de Vichet actuellement en Lozère, demande des renseignements sur les courses géologiques ou les herborisations que l'on peut faire dans la région.

— M. Louis Dumont à Paris, remercie des communications de la société qui lui ont été adressées.

— M. Bobet, géologue à Marvejols, recherche spécialement les Ammonites du supralias, mais aimerait d'en échanger avec des échantillons de fossiles du tertiaire.

— M. Jean Miquel de Barroubio, géologue, remercie la société de l'honneur qu'elle lui fait pour son élection comme vice-président.

— M. Albaille, propriétaire de la campagne de l'Ar-dide, près Maureillan, botaniste, sera heureux d'être accueilli pour voir les herbiers de la société.

— Madame Veuve Rouget, d'Hyères, remercie la société du souvenir accordé à la mémoire de son mari.

— Madame Veuve Chartier, de Carcassonne, remercie la société du souvenir accordé à la mémoire de son mari.

— Mademoiselle Thérèse Pouchet, de Montpellier, remercie du souvenir accordé à la mémoire de son père.

— Madame Veuve Albert Puel, de Béziers, remercie la société du souvenir accordé à la mémoire de son mari.

Février

DONS. — Une collection de roches d'Auvergne, (quartz colorés), offerte par M. le Président, P. Cannat.

BUDGET. — Monsieur le trésorier établit le compte des recettes et des dépenses de l'exercice 1907, ce compte est approuvé.

Il propose les prévisions pour l'année 1908, ces propositions sont adoptées.

COMPTE-RENDU. — Il est donné lecture du compte-rendu du voyage en Algérie, par M. le Docteur Courrent, de Tuchan (Aude).

CORRESPONDANCE. — Au nom de sa famille, M. Etienne

de Rouville, de Montpellier, remercie la société du souvenir accordé à la mémoire de son père.

— M. Miquel, de Barroubio, se propose de faire un voyage géologique en Suisse et en Savoie.

— La société toscane des sciences naturelles à Pise, (Italie), demande les bulletins des années 1882 à 1887.

— Le Gulf Biologic, Station de Bâton-Rouge, (Etats-Unis), nous adresse le N° 7 de ses bulletins.

— L'Académie d'Aix, nous invite aux fêtes de son centenaire, qui se célébrera le jeudi 9 Avril, 1908.

Mars

CORRESPONDANCE. — Le Museo Nacional de Montevideo (Uruguay), annonce l'envoi de son dernier bulletin annuel.

— La Real Academia de Ciencias exactas, físicas y naturales de Madrid, envoie le programme du prix qu'elle offre pour le concours de l'année 1909.

— M. l'Abbé Ressouche, licencié ès sciences, directeur de l'Institution Notre-Dame, à Mende (Lozère), voudrait communiquer des fossiles du Toarsien et du Charmoulien, à M. le Président et aux géologues de la société.

— M. Emile Meister, membre actif entomologiste, regrette de ne pouvoir assister à notre excursion entomologique classique à l'étang de Vendres.

EXCURSION. — la société a reçu de nombreuses lettres (72) au sujet de l'excursion de Pâques à Rome et Naples.

Avril

ADMISSION. — M. Ludovic Gaujal, propriétaire, 23, Allées Paul Riquet, est admis comme membre actif sur la présentation de M. Antoine Gaujal et de M. Paul Cannat.

CORRESPONDANCE. — L'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Savoie à Chambéry, envoie les programmes des concours qu'elle publie pour l'année 1910.

La société a reçu cinquante lettres ayant trait à l'excursion de Pâques à Rome et Naples.

EXCURSION. — Le dimanche 5 Avril à eu lieu l'excursion à l'étang de Vendres.

Ont pris part :

MM. Paul Cannat, Président ; Maurice Laurès, Bibliothécaire ; Fernand Farret.

Sociétaires : MM. Joseph Cannat, Jalabert Pierre, Joseph Albaille, Caïlet, Fabre Séverin, Reverdy Eugène, Docteur Michel de Vendres, Joseph Boyer de Vendres, Baquié père de Nissan, Baquié fils de Nissan, Louis Ferlus de Foix.

Invités : MM. Antonin Maffre, Gaston Cougnenc, Léon Auzias, Louis Pucheu, Marius Robert, Jean Reverdy, Maris Gaston, Emile Mazerolles, Louche Jean, Antoine Borniquel, Nury, Edouard Laurès, André Chaussouy, Maurel Bernard, André Salasc, Jean Cabanes, Castagné Joseph de Vendres.

Dames : Mesdames Maffre, Théron, Girodon, Sauze, Sarrazin, Reverdy, Michel de Vendres, Michel mère, Nury.

Demoiselles : Mesdemoiselles Adrienne Maffre, Marie-Louise Théron, Pauline Auzias, Léonie Coutaudier, Angèle Coutaudier, Juliette Girodon, Gabrielle Girodon

Madeleine Ricau, Marcelle Capelle, Antoinette Capelle, Blanche Sarrazin, Clémence Calmet, Appolonie Palazy, Laure Sirven de Vendres, Yvonne Cazanove de Vendres, Valentine Minier de Vendres.

EXCURSION DE PAQUES. — Du 17 au 27 Avril a eu lieu l'Excursion à Rome et Naples.

Ont pris part à cette excursion.

MM. Paul Cannat, Président — Armand Ain, Secrétaire-Général.

Sociétaires : MM. Paul Granaud, Jalabert Pierre, Bourrel Louis, Dainat, Louis Dumont, Martin, de Lodève.

Invités : MM. Ayrolles, Docteur Cazalis, Houzelles, Mauranges, Marcel Rouquet, Louis Passet, Docteur Cauvet, Cauvet fils, Robert, Roquebert, Guibal, Jullian, Genieys, Maurice Sicard, Goepfert, Miquel, Bardin, Bardin fils, Pauliet, Thomas René, Thomas Charles, Becquier de Ceyreville, Auteroche, Charles Sabatier, Gineste, Charles Marx.

Dames : Mesdames Miquel, Cazalis, Ayrolles, Guibal, Jullian, Genieys, Goepfert, Alice Sig, Raynaud, Escarguel, Thomas, Bastide, Bories, Galabert, Jourdan, Dumont, Bétrix.

Demoiselles : Mesdemoiselles Cécile Cauvet, Madeleine Robert, Juliette Martin, Gabrielle Raynaud, Antoinette Guiraud, Justine Rigues, Marguerite Thomas, Maizou, Marie-Louise Auteroche.

Mai

ADMISSIONS. — Membre actif : M. Léon Auzias, publiciste, 13, rue de Lorraine, est présenté par MM. Paul Cannat et Joseph Cannat.

Membres correspondants : M. Louis Dumont, avocat à la Cour d'Appel, 10, rue Stanislas à Paris, présenté par MM. Paul Cannat et Joseph Cannat.

— M. Castagné, boulanger à Vendres, présenté par MM. le Docteur Michel et Joseph Boyer.

— M. Deloupy Jean, propriétaire et géologue, 28, rue Nationale à Montpellier, présenté par M. Paul Cannat et M. Georges Baquié fils.

— M. le Docteur Joseph Azaïs à St-Pons, présenté par MM. Paul Cannat et Jean Miquel.

CORRESPONDANCE. — La The Academy of natural sciences of Philadelphia (U. S.), remercie de l'envoi de notre bulletin.

— Le Geological Survey de Washington département of the Intérieur (U. S.), nous envoie la liste des publications qu'elle a l'intention de nous offrir.

— A l'occasion de l'exposition internationale de Bruxelles en 1910, un congrès international des Sciences administratives aura lieu sous le patronage du gouvernement belge et sous la présidence de M. Schollaert, président du conseil des Ministres. — Le Président du Congrès invite notre société à s'y faire représenter.

— M. Georges Baquié, géologue à Nissan, fait part des dernières trouvailles qu'il a faites dans la région, Gisement à Amphiphos, route de Lespignan, silos et poterie à Ensérune, dents de squalé sur la ligne en construction de Colombiers à Cruzy, Hélix à St-Aubin.

— M. L'Abbé Théron, prépare une nouvelle note sur les fruits recueillis dans les Lydiennes de Cabrières.

— M. Le Docteur Azaïs, à St-Pons, remercie de son admission comme membre correspondant.

— M. Miquel de Barroubio, revenant d'une course géologique à Cabrières, sera jeudi à Réals, pour faire des recherches dans la zone à Amphidromes.

— M. Jean de Vichet, à Mende, a fait quelques recherches géologiques et recueilli quelque ammonites de la zone à Margaritatus.

— M. L. Bruyant, préparateur de zoologie médicale, à la Faculté de Médecine de Lille, demande à être mis en relation avec les zoologistes de la société pour des études qu'il fait sur des larves parasites de certains acariens.

— M. le Docteur Michel, de Vendres, envoie un spécimen de photographies qu'il a prises pendant l'excursion, il annonce un voyage particulier à St-Rémy-le-Beaux.

EXCURSIONS. — L'excursion du dimanche 3 Mai à Cabrières n'a pas eu lieu, la source de l'Estabel presque tarie ne présentant plus aucun intérêt.

— Le 17 Mai a eu lieu l'excursion à Bassan et Lieuran, Fontmaurel et Ribaute.

Ont pris part à cette excursion :

MM. Paul Cannat, Président ; Maurice Laurès, Bibliothécaire ; Fernand Farret.

Sociétaires : MM. Joseph Cannat, Jalabert Pierre, Reverdy Eugène, Levère François, de Bassan.

Invités : MM. Antonin Maffre, Gaston Cugnenc, Conquet, Bouchier Eugène, Robert Marius, Benoît Paul, Gitz, Niquet, Jean Reverdy, Moris Gaston, Paul Bert de Bassan, Bessière, régisseur au Château de Ribaute, Guiraud, électricien à Bassan.

Dames : Mesdames Maffre, Reverdy, Sarrazin.

Demoiselles : Mesdemoiselles Adrienne Maffre, Blanche Sarrazin, Clémence Calmet, Appolonie Palazy, Claire Laurès.

Le jeudi 28 mai (Jour de l'Ascension) a eu lieu une excursion à Réals.

Ont pris part à cette excursion :

MM. Paul Cannat, Président ; Jean Miquel, Vice-Président ; Fernand Farret.

Sociétaires : MM. Joseph Cannat, Ernest Jeanson, Jalabert Pierre, Bonnefoy Paul, Guiraud père, de Murviel.

Invités : MM. André Farret, Conquet, Georges Cazelles, Gaston Cugnenc, Camille Serguières, Paul Paget, Charles Marc, Antonin Maffre, Dedieu fils, Arnaud, Georges Cugnenc, Robert Marius, Guiraud Maurice de Murviel.

Dames : Mesdames Maffre, Jeanson, Paget, Sarrazin, Lauze, Serguières, Raymond, Guiraud de Murviel.

Demoiselles : Mesdemoiselles Adrienne Maffre, Madeleine Jeanson, Claire Jeanson, Cécile Jeanson, Adèle Paget, Paulette Paget, Blanche Sarrazin, Antoinette Capelle, Marcelle Capelle, Jeanne Bonafis de Narbonne, Albertine Boudou, Claire Boyer, Jeanne Farret, Denise Farret, Laure Moulin, Berthe Espie, Jeanne Laurier de Murviel, Doria Ginestet de Sauveterre.

Juin

DÉLÉGATION. — M. Victor Boilève, secrétaire de la Société, est délégué auprès du Congrès de l'Association française pour l'avancement des sciences qui aura lieu à Clermont-Ferrand au mois d'août 1908. Communication de cette décision doit être adressée aux intéressés.

La Smithsonian Institution a reçu le 28^e volume de nos bulletins.

L'Assistant secretary in charge of library and Exchanges demande quelques-uns de nos bulletins qui

manquent à la bibliothèque de la Smithsonian Institution.

M^{me} Escarguel, M^{lles} Rigues et Antoinette Guiraud, nous demandent les adresses de quelques-unes des familles qui ont pris part avec elles à l'excursion de Pâques.

EXCURSIONS. — Le dimanche 7 juin, jour de la Pentecôte et le lundi 8 juin a eu lieu une excursion à Quillan et le cours supérieur de l'Aude, à Aunat et au Rebenty.

Ont pris part à cette excursion :

MM. Paul Cannat, président ; Armand Aïn, secrétaire-général.

Sociétaires : MM. Paul Fouilhé, Eugène Terraillon, François Curan, Albert Bühler.

Invités : MM. Lincou Denis, Lincou Antonin, Victor Clément, Jean Murat, Fabre Charles, Louis Bringuier, Léon Sarrible.

Dame : M^{me} Eugène Terraillon.

Sur la demande de M. Jeanson et sa famille, l'Excursion qui devait avoir lieu le 21 Juin à Saint-Chinian et Assignan a été remplacée par une excursion à Agde.

Ont pris part à cette excursion :

MM. Paul Cannat, président ; Fernand Farret.

Sociétaires : MM. Joseph Cannat, Fabre Séverin, Jalabert Pierre, Galibert.

Invités : MM. Conquet Alexandre, Robert Marius, Albouy Edouard, Marx Charles, Dedieu Paul, Becq Alphonse, Malaret Louis, Antonin Maffre, Capelle, Paul Paget.

Dames : Mesdames Malaret, Maffre, Galibert, Bousquet, Sarrazin, Paget.

Demoiselles : M^{lles} Adrienne Maffre, Blanche Sarra-

zin, Antoinette Capelle, Marcelle Capelle, Louise Paget, Adèle Paget, Paulette Paget.

Le dimanche 28 juin, a eu lieu une excursion à La Franqui.

Ont pris part à cette excursion :

MM. Paul Cannat, président ; Fernand Farret.

Sociétaires : MM. Joseph Cannat, Fabre Séverin, Jean Gary, Trémont, Paul Fouilhé.

Invités : MM. Antonin Maffre, Marme, Bouchier Eugène, Conquet Alexandre, E. Holveck, Bru Georges, Bassal Eugène, Sigala Maurice, Capelle, Marc Gleyzes, Camille Serguières, Pierre Bousquet, Henri Gausserand, Charles Marx.

Dames : Mesdames Maffre, Sauze, Sarrazin, Trémont, Serguières, Bousquet.

Demoiselles : Mesdemoiselles Adrienne Maffre, Blanche Sarrazin, Marguerite Trémont, Mathilde Guy, Claire Ribard, Antoinette Capelle,, Marcelle Capelle.

Juillet

ADMISSIONS. — Membres correspondants :

— M. le docteur Courrent, à Tuchan (Aude), présenté par MM. Paul Cannat et Armand Aïn.

— M. Marc Gleyzes, expert à Laurens (Hérault), présenté par MM. Paul Cannat et Jean Gary.

CORRESPONDANCE. — M. le Ministre de l'Instruction Publique adresse l'invitation pour le 47^e Congrès des sociétés savantes qui s'ouvrira à Rennes le mardi 13 avril 1909.

Les mémoires destinés à ce congrès devront être par-

venus avant le 15 janvier prochain, au 5^e bureau de la direction de l'Enseignement supérieur.

— M. Alfred Carrié, dessinateur, fait part de son mariage avec Mlle Marguerite Artières, de Milhau.

M. Maurice Gennevaux fait part du mariage de Mlle Marthe Gennevaux, sa sœur, avec M. le docteur Pascal, de Tarbes.

— La société des sciences historiques et naturelles de l'Yonne fait part du décès de son Président, M. Pierre Alphonse Péron, ancien intendant, commandeur de la légion d'honneur, correspondant de l'Institut, géologue.

Août

DONS POUR LA BIBLIOTHÈQUE. — La Protection du Castor du Rhône, par M. Galien Mingaud, conservateur du Museum d'histoire naturelle de Nîmes. (Don de l'auteur).

— Discours prononcé à la séance générale du Congrès des sciences savantes à la Sorbonne, le 24 Avril 1908, par M. Henri Cordier, membre du comité des travaux historiques et scientifiques, professeur à l'Ecole spéciale des langues Orientales vivantes.

— Discours de M. Gaston Doumergue, ministre de l'Instruction Publique et des Beaux-Arts. (Don du Ministère).

— La société des sciences historiques et naturelles de Semur, invite le monde savant, à la réunion qui se tiendra le 10 septembre 1908, à Alise, pour entendre des communications intéressantes au sujet des fouilles d'Alésia.

— La Commission du Service géologique du Portugal,

fait part de la perte douloureuse qu'elle vient d'éprouver en la personne de son Président, M. Nory Delgado, Général de Division en retraite, Inspecteur général des Mines, membre de l'Académie Royale des Sciences de Lisbonne.

— Le comité régional du Midi, invite la société à envoyer des délégués au Congrès International du Froid, qui se tiendra à Paris du 1^{er} au 12 Octobre 1908.

— La Real Acadèmia de Ciencias y Artes de Barcelona, accuse réception de notre 28^e volume.

— L'Instituto Geologico de Mexico, a reçu le 28^e volume de notre bulletin. Il demande les volumes de 20 à 27 qui manquent à sa collection.

— M. Boilève, secrétaire, délégué de la société au congrès de Clermont-Ferrand, fait savoir que ses communications au congrès ont obtenu un excellent accueil. Il est heureux de continuer son dévouement à notre association.

— MM. Georges Baquié et Ferlus, continuent leurs recherches dans les cavernes de l'Ariège. Ils sont actuellement occupés à la grotte de l'Herm, qu'ils explorent avec des lanternes à l'acétylène et du magnésium. Ils ont surtout trouvé des ossements très nombreux de l'*Ursus spelæus* de grande taille et réservent pour notre préhistorique de beaux et nombreux échantillons.

Septembre

— M. Jean Miquel de Barroubio, vice-président de la société, actuellement au congrès géologique de Nantes, envoie un salut amical à nos sociétaires.

— L'Instituto geologico de Mexico, remercie des bulletins qui lui ont été envoyés.

— La société d'Horticulture pratique de Cette, organise pour les 1^{er} et 2 Novembre prochain une exposition florale ; elle demande que notre société veuille bien, lui désigner l'un des nôtres, pour faire partie du jury de cette exposition.

— M. Albailhe Joseph, botaniste, membre actif, est délégué sur la proposition de M. le Président. Communication de cette décision sera adressée à la société intéressée.

Octobre

— M. le Professeur Naintré, de Naples, adresse un salut affectueux au président et au secrétaire-général de la société, dont il a été heureux de faire la connaissance à Pâques dernières. Il caresse le projet de venir lui même rendre à la société, la visite qu'elle lui a faite.

— M. Georges Baquié, géologue, de Nissan, continue ses fouilles de la grotte de l'Herm et se dispose à fouiller celle du Mas d'Azil, il se propose de réserver pour la société de très intéressantes trouvailles.

— M. Joseph Monestier, notaire et géologue à Milhau (Aveyron), adresse à M. le Président quelques fossiles du Charmoutien, parmi lesquels un *Nautilus strictus* (Sow.) et un *Liparoceras Bachei* (Sow.).

Novembre

CORRESPONDANCE. — M. Charles Lafoi, membre actif, fait part de son mariage, avec Mlle Jeanne Lamouroux.

— M. Guiraud, de Murviel, géologue, fait part de la découverte qu'il a faite de nodules du silurien inférieur, riches en empreintes de Calymènes, entre Prades et Berlou. Il invite les géologues de la société à y faire une excursion particulière.

— M. Georges Baquié, actuellement à Maléon, par Varilhes, (Ariège), a découvert un beau gisement de fossiles de l'Eocène. Au Mas d'Azil, il va recueillir une série de l'époque Magdeleinienne. Il signale aussi la découverte de quelques haches, qui contribueront à l'étude du néolithique de la contrée. Aux environs de Varilhes, ont été trouvés des restes de crustacés, le gisement sera bien exploré ultérieurement.

— M. Guiraud de Murviel, visitant les marnes rouges de Réals, à Bulimus et Amphidromes, a trouvé des hélix et des graines de végétaux fossiles, qui lui ont paru fort intéressantes.

— L'Académie des sciences et lettres de Montpellier, fait savoir qu'un prix de 300 francs, sera donné par elle en 1909, sous le nom de prix Lichtenstein.

Les mémoires doivent porter sur la zoologie relative aux animaux, l'homme excepté.

Les manuscrits doivent être déposés au secrétariat de l'Académie, le 31 Décembre 1908.

Le prix sera distribué à la séance générale du mois de Février.

Décembre

ADMISSIONS. — M. A. Escluse, correspondant du *Journal Méridional*, 3, place de la Mairie, est admis comme membre actif sur la présentation de MM. Jean Gary et P. Cannat.

— M. Paul Bonnefoy, entrepositaire de matériaux de construction, est admis comme membre actif sur la présentation de MM. Cannat Paul et Aïn Armand.

ELECTION. — Il est procédé à l'élection pour le renouvellement du Bureau pour l'exercice 1909.

Ont pris part au vote MM. André Amiel, Maurice Gennevaux, Achille Pécou, Hubert Thomas, Jean Cabanel, Mathaly Léopold, Albaille Joseph, Georges Baquié fils, Thomas Joseph, André Coste, Albert Granger, Antoine Dolques, Charles Evrot, Escot, Docteur Courrent, Jules Guiraud (de Murviel), Docteur Joseph Azaïs, Philip, Aubouy Fulcrand, Joseph Castagné, Georges Senaux, Antonin Séguier, Théron, Ricous François, Aimé Bernard, Paul Cannat, Jean Gary, A. Escluse, Elie Granaud, Lacan, Auguste Lappart, Guiraud notaire, Croche Léon, Moulin, Boilève Victor, Curan François, Carol Guillaume, Trémont, Paul Bühler, Emile Meister, Albert Viennet, Armand Aïn, Docteur Michel, Commandant Barthe, Reverdy Eugène, Gay Henri, Lacroix-Cadet, Fernand Hüe, Deschamps, Milhau Auguste, Cazalet, Joseph Cannat, Albert Fabre, Charles Benoit, Louis Margé, Galibert Jean, Fabre Séverin, Lognos Jean, Jullian Léon, Géroddolle, Baquié père, Albert Bühler.

La liste proposée par le Bureau sortant est élue par 61-62 voix.

EXCURSIONS. — La Société dresse la liste des excursions pour l'année 1909 :

Du 6 au 19 avril, la Corse : Bastia, Corte, Vizzavona, Ajaccio. — Du 10 au 15 avril, Barcelone et Notre-Dame de Montserrat. — 25 avril, Armissan, La Clape, Ramade. — 9 mai, Roqueredonde, Le Clapier, Ceilhes. — Jeudi 20 mai (Ascension) Réals, les Carrières, les Rapides. — 30 et 31 mai (Pentecôte) Bassins de Lampy et de Saint-Ferréol, Sorrèze. — 30 juin, plage de Palavas, les Canaux, les Etangs.

CORRESPONDANCE. — M. Bighard, instituteur en retraite, à Nolay (Côte-d'Or) fera paraître en mars un ouvrage intitulé *Flore des Champignons de France*. Cette nouvelle publication doit être recommandée à messieurs les botanistes.

-- Les librairies italiennes mettent en vente *Le Geotectonique des deux versants de l'Adriatique* Cette publication doit être recommandée à messieurs les géologues.

— L'Hôtel Concordia, de Milan, adresse ses souhaits pour la Noël et la Nouvelle Année.

— La Société de vulgarisation des sciences naturelles des Deux-Sèvres, à Niort, nouvellement créée, désire échanger des publications.

— M. Jules Guiraud, de Murviel, fait part de courses géologiques faites aux environs de Barroubio et de Saint-Chinian.

Le mauvais temps a empêché une course au Foulon qui est remise à une date ultérieure.

— Monsieur le Ministre de l'Instruction publique adresse une circulaire au sujet du 47^e Congrès des Sociétés savantes qui se tiendra cette année à Rennes

du mardi 10 avril au vendredi 16. Les Sociétés sont invitées à envoyer des délégués.

— M. Joseph Albaille, délégué de la Société à l'Exposition d'Horticulture de Cette donne lecture du rapport suivant :

MESSIEURS,

Au mois d'octobre dernier, vous me fîtes l'honneur de me déléguer pour représenter notre Société auprès de la Société d'Horticulture Pratique de Cette, comme membre du Jury.

Alors que tant d'autres parmi nous étaient tout désignés pour remplir cette agréable mission, votre choix se porta sur moi qui suis un nouveau venu dans votre Assemblée. Ma première pensée fut de décliner une offre dont je me sentais indigne, mais comment refuser lorsque notre sympathique Président vous invite ; il n'est pas d'objection qui ne trouve sa réponse, pas de difficulté qui ne soit aussitôt aplanie. J'étais débutant... mais, j'allais vers une société débutante aussi. J'étais inexpérimenté... raison de plus pour faire mes premières armes.

Je dus céder. Permettez-moi avant de vous développer mon sujet, de vous adresser ici et principalement à M. Cannat, notre Président, mes plus vifs remerciements.

Ainsi que vous me l'aviez fait observer, la Société d'Horticulture Pratique de Cette n'a pas de longues années d'existence. C'est une débutante ; mais ses débuts éclatants la placent au premier rang dès ses premiers actes. Elle peut fièrement prendre place parmi ses sœurs aînées.

L'exposition d'Horticulture organisée par la Société d'Horticulture Pratique de Cette avait lieu les 1^{er} et 2 novembre. Je partis donc, le 1^{er} novembre par un beau dimanche printanier égaré dans les jours d'automne vers Cette, blanche et riante ville assise aux bords bleus de la Méditerranée et de l'étang de Thau.

Au siège de l'Exposition où je me rendis dès mon arrivée, je fus reçu on ne peut plus aimablement, par M. Herbert, le distingué président de la Société d'Horticulture pratique, dont je me plais à faire ici l'éloge. Je ne saurais trop le remercier pour toutes les attentions dont il fut prodigue pour tous les

membres du Jury dont je suis heureux d'exprimer la reconnaissance.

Ces collègues auxquels dès mon arrivée je fus présenté par M. Herbert étaient MM. Roy et Baffy, délégués par les Sociétés d'Horticulture de Montpellier et MM. Durand, Augé et Vernhet, de la Société d'Horticulture Pratique de Cette.

Les présentations terminées nous nous réunîmes, mes confrères et moi pour commencer les opérations du Jury. A l'unanimité, M. Roy, jardinier en chef de la ville de Montpellier, fut désigné comme président du Jury; et votre serviteur eut l'insigne honneur d'en être nommé secrétaire.

Le Jury ainsi composé, nous nous dirigeâmes vers la grande salle d'Exposition féériquement décorée, et où étaient réunis tout ce qu'il y a de plus beau comme arbustes, plantes d'ornement, fleurs et chrysanthèmes, je ne répéterai point ici le long exposé que j'ai adressé, comme secrétaire du Jury à la Société d'Horticulture pratique de Cette; je me contenterai de dire que parmi toutes les expositions de chrysanthèmes que j'ai eu l'occasion de visiter dans notre région aux environs du 1^{er} novembre, c'est celle qui laisserait à tous la meilleure impression.

En face de tant de lots, rivalisant les uns les autres, la tâche du Jury n'était pas très aisée, la meilleure preuve en est que, sur la note de 10 points choisie comme maxima, jamais elle ne descendit au-dessous de 4 et atteignit le plus souvent 9. Le plus grand écart entre les appréciations personnelles fut de 3 points.

Il fut ainsi décerné :

Un prix d'honneur à M. Vergnes. — Deux médailles d'or, une à M. Pagano, l'autre à M. Diochino Pascal. — Une médaille offerte par la Société des Chrysanthémistes de France à M. Richard. — Une médaille de vermeil à M. Galian. — Une médaille d'argent offerte par la maison Vilmorin, de Paris, à M. Filosa Eugène. — Quatre médailles d'argent à MM. Roussel, Rolland, Filosa François et Casanove.

Neuf concurents en outre étaient hors concours. Domaine de Prafrance, MM. Durand, Richard, Mathe, Clergue, Faure, Guzet, Neruhet et Pech.

Les opérations terminées, M. le Président nous fit les honneurs d'une invitation qu'il avait tenu à nous faire à titre personnel et où nous achevâmes de faire complètement connaissance.

L'après-midi, un concert organisé par la Lyre Sainte-Cécile dans l'enceinte de l'exposition charma les nombreux visiteurs. Le soir un banquet officiel réunit à la fois les membres de la Société d'Horticulture Pratique, la Presse et le Jury. Un joyeux entrain et une parfaite cordialité ne cessèrent de régner pendant ces agapes, augmentés par la satisfaction de ce premier succès.

L'heure avancée et les accords d'un orchestre nous invitèrent à faire place à une sauterie intime qui se déroula longtemps dans la soirée.

Le souvenir de ces heures passées en si aimable compagnie ne s'oublie pas.

Nos confrères de Cette nous accompagnèrent jusqu'à la gare et je suis heureux d'avoir pu en votre nom nouer de bien amicales relations avec une Société qui nous a accueilli avec beaucoup d'affabilité.

S.-J. ALBAILLE.

15 Décembre 1908.



SOCIÉTÉS CORRESPONDANTES

ET

PUBLICATIONS REÇUES DANS L'ANNÉE 1908

I. — Françaises

AIX. — Académie des sciences, agriculture, arts et belles-lettres d'Aix.

Compte-renda des séances publiques de l'Académie des sciences, agriculture, arts et belles-lettres d'Aix. — 83^e-84^e-85^e et 87^e séances.

ALAIS. — Société scientifique et littéraire d'Alais.

Mémoires et comptes-rendus de la Société scientifique et littéraire d'Alais. Année 1908.

AMIENS. — Société linéenne du Nord de la France à Amiens.

Bulletin de la Société linéenne du nord de la France à Amiens, Tome XVIII — 1906-1907.

ANGERS. — Société d'études scientifiques d'Angers.

Bulletin de la Société d'études scientifiques d'Angers. XXXVI^e année. 1906.

ARRAS. — Académie des sciences, lettres et arts, à Arras.

AUTUN. — Société d'histoire naturelle d'Autun.

Compte-rendu des séances et des excursions de la Société d'histoire naturelle d'Autun. 1907.

AUXERRE. — Société des sciences historiques et naturelles de l'Yonne.

Bulletin de la Société des sciences historiques et naturelles de l'Yonne à Auxerre. 1906. 60^e volume. 1907. 61^e volume.

AVESNES. — Société Archéologique de l'arrondissement d'Avesnes (Nord).

Mémoires de la Société Archéologique de l'arrondissement d'Avesnes.

BAGNÈRES-DE-BIGORRE. — Société Ramon.

Bulletins de la société Ramon à Bagnères-de-Bigorres 1907-1908.

BAR-LE-DUC. — Société des lettres, sciences et arts de Bar-le-Duc.
BESANÇON. — Société d'émulation du Doubs.

Mémoires de la Société d'Emulation du Doubs, à Besançon.
8^{me} série, 1^{er} volume, 1906. — *Table générale récapitulatrice, 1844 à 1905.*

BÉZIERS. — Société Archéologique, scientifique et littéraire de Béziers.

Bulletin de la Société Archéologique, scientifique et littéraire de Béziers, volume XXXIII.

— Comice agricole de l'arrondissement de Béziers.

Bulletins du Comice agricole de l'arrondissement de Béziers,
1907, nos 3 et 4. 1908, nos 1, 2 et 3.

BORDEAUX. — Société des sciences physiques et naturelles de Bordeaux.

Procès-verbaux des séances de la Société des sciences physiques et naturelles de Bordeaux, 1906-1907-1908,
Mémoires de la société des sciences physiques et naturelles de Bordeaux, tome IV, 1^{er} et 2^{me} cahiers.

— Société de géographie commerciale de Bordeaux.

BOURG. — Société des naturalistes de l'Ain.

Bulletin de la Société des naturalistes de l'Ain, à Bourg, numéros 22, 23.

CAEN. — Académie nationale des sciences, arts et belles-lettres à Caen.

Mémoires de l'Académie Nationale des sciences, arts et belles-lettres de Caen. — 1907.

— Société linéenne de Normandie à Caen.

CAHORS. — Société des études littéraires et scientifiques du Lot.

CARCASSONNE. — Société des Arts et Sciences de Carcassonne.

Mémoires de la Société des Arts et des sciences de Carcassonne. — Tome IV.

— Société d'études scientifiques de l'Aude, à Carcassonne.

Bulletins mensuels de la Société d'Etudes scientifiques de l'Aude, à Carcassonne. — 1907, nos 9 à 12. — 1908, nos 1 à 8.

Bulletins de la Société d'études scientifiques de l'Aude à Carcassonne, — 1907, tome XVIII. 1908, tome XIX.

CETTE. — Société d'horticulture de Cette.

Bulletins trimestriels de la Société d'horticulture de Cette, nos 6 et 7.

— Société d'horticulture pratique de Cette.

Bulletins trimestriels de la Société d'horticulture pratique de Cette, nos 6, 7, 8.

CHALON-SUR-MARNE. — Société d'agriculture, commerce, sciences et arts, du département de la Marne.

CHALON-SUR-SAÔNE. — Société des Sciences naturelles de Chalon-sur-Saône.

Bulletins mensuels de la Société des Sciences naturelles de de Saône-et-Loire, à Chalon-sur-Saône.

CHERBOURG. — Société nationale des Sciences naturelles et mathématiques de Cherbourg.

CLERMONT-FERRAND. — Société des amis de l'Université de Clermont-Ferrand.

DIJON. — Académie des sciences, arts et belles-lettres de Dijon.

DRAGUIGNAN. — Société d'études scientifiques et archéologiques de Draguignan.

EPINAL. — Société d'émulation du département des Vosges.

Annales de la Société d'Emulation du département des Vosges à Epinal. LXXXIV^e année 1908.

EVREUX. — Société libre d'agriculture, sciences, arts et belles-lettres de l'Eure, à Evreux.

Recueil des travaux de la Société libre d'agriculture, sciences arts et belles-lettres de l'Eure à Evreux. Tome V, 1907.

ST-ETIENNE. — Société d'agriculture, industrie, arts et belles-lettres de la Loire.

Annales de la Société d'agriculture, industrie, sciences, arts et belles-lettres du département de la Loire, à St-Etienne. Tome XXVII, 1907. — Tome XXVIII, 1908.

GRENOBLE. — Société de statistiques des Sciences naturelles et des arts industriels du département de l'Isère.

LE HAVRE. — Société géologique de Normandie au Havre.

HYÈRES. — Société d'agriculture et d'horticulture d'Hyères.

Bulletin de la société d'agriculture et d'horticulture d'Hyères. 4^{me} trimestre 1907.

Annales de la Société d'horticulture et d'agriculture d'Hyères.

LANGRES. — Société des sciences naturelles de la Haute-Marne.
Bulletins de la société des sciences naturelles de la Haute-Marne, à Langres, nos 18, 19, 20, 21.

LEVALLOIS PERRET. — Association des naturalistes de Levallois Perret.
Bulletin de l'Association des naturalistes de Levallois-Perret, 1907, nos 3 et 4.

Annales de l'Association des naturalistes de Levallois-Perret.

LIMOGES. — Société de botanique et d'études scientifiques du Limousin.
Revue scientifique du Limousin, à Limoges, 16^e année, 1908, nos 181 à 192.

LYON. — Académie des sciences, belles-lettres et arts de Lyon.

— Société linéenne de Lyon.

Annales de la société linéenne de Lyon, 1907, tome 54.

— Société botanique de Lyon.

Annales de la société botanique de Lyon.

Notes, mémoires et compte-rendu des séances. Tome XXXII, 1907.

— Société des sciences industrielles de Lyon.

Annales de la société d'agriculture, sciences et industrie de Lyon, 1907,

— Société des études scientifiques de Lyon.

— Association lyonnaise des amis des sciences naturelles à Lyon.

MACON. — Académie de Mâcon.

Annales de l'Académie de Mâcon.

— Société des arts, sciences, belles-lettres et agriculture de Saône-et-Loire.

Bulletin de la société des arts, sciences, belles lettres et agriculture de Saône-et Loire. — 3^e série. — Tome XI.

— Société d'histoire naturelle de Mâcon.

Bulletins trimestriels de la société d'histoire naturelle de Mâcon. — 1907, nos 3, 4, 5.

MARSEILLE. — Société d'horticulture et de botanique des Bouches-du-Rhône, à Marseille.

Bulletin de la société d'horticulture et de botanique des Bouches-du-Rhône, à Marseille.

Revue horticole des Bouches-du-Rhône, nos 644 à 653.

MARSEILLE. — Société des sciences naturelles de Provence, à Marseille.

Annales de la société des sciences naturelles de Provence, à Marseille.

Tome I. — 1907. — 4^e Fascicule trimestriel. — Comptendu sommaire des séances du 7 janvier 1908 au 4^{er} avril 1908.

MONTBÉLIARD. — Société d'émulation de Montbéliard.

Mémoires de la société de Montbéliard. XXXVI^e volume. — 1907.

MONTMÉDY. — Société des naturalistes et archéologues du Nord de la Meuse, à Montmédy.

Bulletin de la société des naturalistes et archéologues du Nord de la Meuse, à Montmédy. — Tome XIX. — 1907.

MONTPELLIER. — Société d'horticulture et d'histoire naturelle de l'Hérault, à Montpellier.

Annales de la société d'horticulture et d'histoire naturelle de l'Hérault, à Montpellier, — 1908, nos 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10.

— Société languedocienne de géographie, à Montpellier.

Bulletins de la société languedocienne de géographie, à Montpellier. — Tome XXX. — 3^e et 4^{me} trimestre 1907.

Tome XXXI. — 1^{er} trimestre 1908.

— Académie des sciences et lettres de Montpellier.

Mémoires de la section des sciences de l'Académie des sciences et lettres de Montpellier.

— Association languedocienne d'horticulture pratique, à Montpellier.

— Société des sciences naturelles et physiques de Montpellier.

NANCY. — Société des sciences de Nancy.

Bulletins de la société des sciences de Nancy. — 1907-1908.

NANTES. — Société académique de Nantes et du département de la Loire-Inférieure.

Annales de la société académique de Nantes et du département de la Loire-Inférieure, à Nantes. — 1907-1908.

— Société des sciences naturelles de l'Ouest de la France, à Nantes.

NANTES. — *Bulletins de la société des sciences naturelles de l'Ouest de la France, à Nantes.* — Tome VII. — 1907.

Tome VIII. — 1908.

NEVERS. — Société nivernaise des sciences, lettres et arts de Nevers.

Bulletins de la société nivernaise des sciences, lettres et arts de Nevers. — Tome XII. — XXII^e volume de la collection.

NICE. — Société des lettres, arts et sciences des Alpes-Maritimes, à Nice.

NIMES. — Société d'étude des sciences naturelles de Nîmes.

Bulletins de la société d'études des sciences naturelles de Nîmes. — 1906. — Tome XXXIV.

1907. — Tome XXXV.

— Société d'horticulture du Gard, à Nîmes.

Bulletins trimestriels de la société d'horticulture du Gard, à Nîmes, n^{os} 67, 68, 69, 70.

NIORT. — Société botanique des Deux-Sèvres, à Niort.

— Société historique et scientifique des Deux-Sèvres, à Niort.

Procès-verbaux, mémoires, notes et documents de la société historique et scientifique des Deux-Sèvres, à Niort. — 3^e année. — 1907.

ORLÉANS. — Société d'agriculture, sciences, belles lettres et arts d'Orléans.

PAMPROUX. — Société régionale de botanique, à Pamproux (Deux-Sèvres).

Bulletin de la société régionale de botanique, à Pamproux.
Dix-neuvième année. — 1907.

PARIS. — Société entomologique de France, à Paris.

Bulletins de la société entomologique de France.

1907, n^{os} 19, 20, 21.

1908, n^{os} 1 à 18.

— Société géologique de France, à Paris.

Bulletins de la société géologique de France, 4^e série, tome VII, 1907, n^{os} 1 à 9, 1908, n^{os} 1 à 17.

Compte-rendu des séances de la société géologique de France, n^o 4.

— Société botanique de France à Paris.

PARIS. — Société zoologique de France, à Paris.

PAU. — Société des sciences, lettres et arts de Pau.

PERPIGNAN. — Société agricole, scientifique et littéraire des Pyrénées-Orientales, à Perpignan.

Bulletin de la société agricole, scientifique et littéraire des Pyrénées-Orientales, à Perpignan, 1908.

REIMS. — Société d'étude des sciences naturelles de Reims.

ROCHECHOUART. — Société les amis des sciences et arts de Rochechouart.

Bulletin de la société les amis des sciences et arts de Rochechouart. — Tome XVI. — N° 2.

RODEZ. — Société des lettres, sciences et arts de l'Aveyron.

Procès-verbaux des séances de la société des lettres, sciences et arts de l'Aveyron, à Rodez.

ROUEN. — Société géologique de Normandie, à Rouen.

SEMUR. — Société des sciences historiques et naturelles de Semur.

TOULON. — Société d'agriculture, d'horticulture et d'acclimatation du Var, à Toulon.

Provence agricole et horticole. — 1907.

TOULOUSE. — Société d'histoire naturelle et des sciences biologiques et énergétiques de Toulouse.

Bulletins trimestriels de la société d'histoire naturelle et des sciences biologiques et énergétiques de Toulouse. — 1907, nos 1, 2, 3, 4.

— Fédération des pharmaciens du Sud-Ouest et du Centre, à Toulouse.

Bulletins mensuels de la Fédération des pharmaciens du Sud-Ouest et du Centre, nos 334 à 344.

— Académie des sciences, inscriptions et belles-lettres de Toulouse.

Mémoires de l'Académie des sciences, inscriptions et belles-lettres de Toulouse. — Tome VII.

VANNES. — Société polymathique du Morbihan, à Vannes.

Bulletin de la société polymathique du Morbihan à Vannes.

VESOUL. — Société d'agriculture, lettres, sciences et arts de la Haute-Saône, à Vesoul.

Bulletin de la société d'agriculture, lettres, sciences et arts de la Haute-Saône à Vesoul. — 1907,

VITRY-LE-FRANÇAIS. — Société des sciences et arts de Vitry-le-Français.

II. — Étrangères

AGUASCALIENTES. — Société des Sciences physiques et naturelles à Aguascalientes (Mexique).

ALBANY. — Société des Sciences et Musée de l'Etat à Albany (Etats-Unis).

BALE. — Société des Sciences naturelles, à Bâle.

BARCELONE. — Real academia de ciencias y artes de Barcelone.
— Société espagnole d'apiculture Gracia, à Barcelone.

BATAVIA. — Société des Sciences naturelles, à Batavia.

BERKELEY. — Université de Californie, à Berkeley.

BATON ROUGE. — Gull Biologie Station Office of the Director à Baton Rouge (Etats-Unis d'Amérique).

BERNE. — Société helvétique des Sciences naturelles, à Berne.
— Société des Sciences naturelles de Berne.

BRUXELLES. — Société royale linéenne de Bruxelles.

— Société royale de botanique de Belgique.

— Société royale malacologique de Belgique.

— Société belge de microscopie.

— Société belge de géologie, de paléontologie et d'hydrologie.

— Société royale zoologique et ethnologique de Belgique.

— Société pédagogique de Belgique.

BOSTON. — Société d'histoire naturelle de Boston.

BUENOS-AYRES. — Museo nacional de Buenos-Ayres.

— Académie Argentine national des Sciences.

— Institut géographique argentin de Buenos-Ayres.

— Sociedad científica argentina à Buenos-Ayres.

CASSEL. — Association pour l'étude des sciences naturelles.

CHRISTIANIA. — Université royale de Norvège.

CHUR. — Société d'histoire naturelle des Grisons.

CINCINNATI. — Académie des sciences de Cincinnati-Ohio (Etats-Unis).

— Office of The Lloyd Library 224. — West Court Street à Cincinnati (Etats d'Amérique).

CORDOBA. — Académie des sciences de la République Argentine.

COSTA-RICA. — Muséum national de la République de Costa-Rica.

EKATERINEMBOURG. — Société ouralienne des amis des sciences naturelles.

FIRENZE. — Academia di scienze naturali à Firenze (Italie).

FRIBOURG. — Société Fribourgeoise des sciences naturelles.

GENÈVE. — Société de physique et d'histoire naturelle.

GENOVA (Italie). — Société de lecture et conversation scientifique.

GRONINGUE. — Compagnie des sciences naturelles de Groningue.

HELSINGFORT. — Société d'étude de la faune et de la flore de Finlande.

LAUSANNE. — Société vaudoise des sciences naturelles.

LIÈGE. — Société géologique de Belgique.

— Société royale des sciences de Liège.

LISBONNE. — Société des travaux géologiques du Portugal.

— Académie royale des sciences.

LONDRES. — Société royale des sciences de Londres.

LUXEMBOURG. — Fauna. Société des naturalistes luxembourgeois.

— Société Grand Ducale de botanique du Grand Duché de Luxembourg.

— Institut royal des sciences naturelles du Grand Duché de Luxembourg.

MADISON. — Académie du Visconsin pour les sciences, arts et lettres, à Madison (Etats-Unis).

MADRID. — Académie royale des sciences physiques et naturelles de Madrid.

MESSINE. — Institut géologique de Messine.

MEXICO. — Société scientifique Antonio Alzate.

— Société mexicana de historia natural, à Mexico.

MEXIQUE. — Institut géologique de Mexico.

MINNEAPOLIS. — Académie des Sciences naturelles de Minneapolis (Minnesota).

MISSOURI. — Commission du Jardin botanique de Missouri, à Saint-Louis (Etats-Unis).

MONACO. — Musée océanographique.

MONTANA. — Académie des sciences, arts et belles-lettres de Montana (Etats-Unis).

MONTEVIDEO. — Muséo nacional de Montevideo (Urugay).

MOSCOU. — Société impériale des naturalistes de Moscou.

MUNICH. — Société botanique bavaroise.

MUNSTER. — Académie royale des sciences naturelles et arts.

NEUCHÂTEL. — Société des sciences physiques et naturelles de Neuchâtel.

NEW-YORK. — Société de microscopie.

NICARAGUA. — Société des sciences de la République de Nicaragua (Amérique Centrale).

NIMÈGUE. — Société hollandaise de botanique à Nimègue (Hollande).

OTTAVA. — Institut canadien français d'Ottava (Canada).

PÉTERSBOURG. — Société entomologique de Russie.

PHILADELPHIE. — Academy of nacional sciences naturelles.

PISE. — Société toscane des sciences naturelles.

PRAGUE. — Société entomologique de Bohême.

RIO-JANEIRO. — Musée national de Rio Janeiro (Brésil).

ROME. — Académie del Lincey, à Rome.

ROVERETO. — Académie impériale et royal des sciences, lettres et arts de Rovereto (Autriche).

SACRAMENTO. — University of California.

SANTIAGO. — Société scientifique du Chili.

SAN-SALVADOR. — Institut des sciences naturelles et agricoles, arts industriels, commerce national et extérieur, de San-Salvador (Amérique centrale).

SARRAGOSSE. — Société aragonnaise des sciences naturelles.
— Université de Sarragosse.

SION. — La Murithienne, société valaisienne des sciences naturelles.

TRENTON. — Société des sciences naturelles de Trenton New-Jersey (Etats-Unis).

TRIESTE. — Commission del Muséo civico d'istoria naturale.

UPSALA. — Institut géologique de l'Université d'Upsala.

VIENNE. — Société royale de géographie.
— Musée d'histoire naturelle.

VILLEFRANCA. — Observatoire de Villefranca de Panadès.

WASHINGTON. — Smithsonian Institution.
— United States Géological Survey à Washington.

ZURICH. — Société des sciences naturelles.

D O N S

Dons du Ministère de l'Instruction Publique

Lettre-circulaire au sujet du prochain Congrès à la Sorbonne les 21-22 23-24-25 et 26 avril 1908.

Discours prononcés à la Séance générale du Congrès des Sociétés Savantes à la Sorbonne le 24 avril 1908 par M. Henri Cordier, membre du Comité des travaux historiques et scientifiques, Professeur à l'Ecole spéciale des langues orientales vivantes et par M. Gaston Doumergue, ministre de l'Instruction et des Beaux-Arts.

Circulaire de Monsieur le Ministre de l'Instruction publique annonçant que le 47^e Congrès des Sociétés Savantes s'ouvrira à Rennes le mardi 13 avril 1909.

Compte-rendu du Congrès des Sociétés Savantes de Paris et des départements tenu à Montpellier en 1907.

Dix exemplaires du Programme du Congrès des Sociétés Savantes à Rennes en 1909.

Dons pour la Bibliothèque

Remplacement des muscles vibrateurs du vol par des colonnes d'adipocytes, chez les Fourmies, après le vol nuptial.

Sur un organe non décrit du thorax des Fourmis ailées.

Histolyse, sans phagocytase, des muscles vibrateurs du vol, chez les Reines des Fourmis.

Histogénèse des Tisseux adipeux remplaçant les muscles vibrateurs histalysés après le vol nuptial, chez les Reine des Fourmis.

Histalyse des muscles de mise en place des ailes, après le vol nuptial, chez les Reines des Fourmis.

Par M. Charles Janet, à Beauvais (Oise). (Dons de l'auteur).

Brochure du Syndicat Général d'Initiative de Bourgogne, numéro 10.

Vingt-quatre Brochures du Syndicat d'Initiative de Carcassonne. (Dons du Syndicat).

Souvenir d'un voyage en Italie (avril 1908) par M. J. Pauliet, Inspecteur primaire honoraire à Carcassonne. (Don de l'auteur).

La protection du Castor du Rhône.

Par M. Galien Mingaud, conservateur du Muséum d'Histoire naturelle de Nîmes. (Don de l'auteur).

Guide de poche de l'Hérault offert par messieurs les Editeurs. (Don de M. Eugène Bonnet).

Nouvelles recherches dans la Station néolithique de la Paillade sur les bords de la Mosson, par M. Maurice Gennevaux. (Don de l'auteur).

Sur la découverte d'une nouvelle Station néolithique sur les bords de la Mosson, par M. Maurice Gennevaux (Don de l'auteur).

Notes sur un nouveau gisement de Mammifères Eocènes aux environs de Montpellier par MM. F. Roman et M. Gennevaux. (Don de M. Maurice Gennevaux).

Recherches spéléologiques dans la Région du Pic Saint-Loup par MM. Maurice Gennevaux et Albert Mauche. (Don de M. Maurice Gennevaux).

La France et la Suède, envoi et don de l'Institut Géologique de l'Université d'Upsala (Suède).

*Don*s pour le Muséum

Roches d'Auvergne. — Quartz colorés. (Don de M. Paul Cannat, président).

Un lot Fossiles de Cabrières. (Don de M. Antoine Dolques, géologue à Cabrières).

Laves du Vésuve. — Cendres et Pierre ponce de Pompéi (Don de M. Paul Cannat, président).

Silex taillés des Grottes de Bize (Aude).

Dent humaine des Grottes de Bize.

Dent Equus Caballus des Grottes de Bize.

Gypse de Nissan et Hélix de Nissan (Hérault).

Dent et Crâne de l'Ursus spelæus. Blumenbach de la Grotte de l'Herm (Ariège).

Poterie de la Grotte de la Foun d'al Gorg Clape.

Echynolompas stelliferus Desmoulins, Blaye (Gironde).

Equinospatangus Collegnoi Sismonda, Clape (Aude).

Fossiles du Gisement de Font-Couverte, Peyriac-de-Mer (Aude), Senonien.

Silex taillés Saint-Chystol, Nissan,

(Dons de M. Georges Baquié fils, géologue à Nissan (Hérault).

Collection de M. le Docteur Vinas, à Béziers, déjà annoncée précédemment.

Deux échantillons minéraux et deux échantillons pierre dont une avec empreinte de Fougère, provenance de Weissenstein (Jura) et de Saint-Gothard (Suisse).

(Dons de M. Albert Bühler).

Mâchoire d'ours trouvée dans les Grottes de l'Ariège par M. Georges Baquié fils. (Don de M. Georges Baquié fils).

Un lot Fossiles comprenant :

1° Charmouthien moyen zone de l'Ammonites Margoritatus ; Bloc pétri de fossiles divers ; provenance Rivière (Aveyron).

2° Charmouthien inférieur Nautilus intermedius Sovre ; provenance Rivière (Aveyron).

3° Charmouthien inférieur Liparoceras Bechei Sovre ; provenance de Laucas (Aveyron).

4° Charmouthien inférieur Nautilus striatus Sovre ; provenance de Rivière (Aveyron).

Dons de M. Joseph Monestier, notaire à Milhau (Aveyron).

LISTE DES SOCIÉTAIRES

Membres Honoraires

- M. LE RECTEUR de l'Académie
de Montpellier.
M. LE SOUS-PRÉFET de l'arron-
dissement de Béziers.
M. LE MAIRE de la ville de Béziers.

Membres de droit.

- M. SABATIER Armand, doyen hono-
raire à la faculté des sciences de
Montpellier, directeur de la station
zoologique de Cette.

Fondateur.

MM.

- 1877 CAZALIS de Fondouce, naturaliste à Montpellier.
CARTAILHAC Emile, anthropologiste, 5, rue de la Chaîne,
à Toulouse.
TRUTAT, anc. dir^r du musée d'histoire naturelle, à Foix.
1878 MAYET Valéry, prof. à l'école d'agriculture de Montpellier,
4, rue du Faubourg Boutonnet.
HECKEL, prof. de botanique à la Faculté de Marseille.
HÉRAIL, prof^r de botanique à la faculté des sciences d'Alger.
BEPMALE, entomologiste, député de la Haute-Garonne.
1880 COLLOT, professeur à la Faculté des sciences de Dijon,
rue St-Philibert, 51.
1881 FLAHAULT, professeur de botanique de la Faculté des
sciences de Montpellier.
1885 PAYSANT, ancien préfet du Lot, receveur général des fi-
nances à Alger.
1886 GAUTHIER, botaniste, Place St-Just, Narbonne.
1887 PERCEVAL DE LORIOU, géologue au Crasnier (Suisse).
BERGERON, ancien Président de la Société géologique de
France, 157, Boulevard Haussman, Paris.

- 1887 DEPÉRET, doyen et professeur de géologie à la Faculté des sciences de Lyon.
- MALAISE, professeur de géologie, à Gembloux (Belgique).
- 1890 Raphaël PUIG-VALLS, Chevalier de la Légion d'honneur, membre du Jury international de l'Exposition Universelle de 1889 et de 1900, ancien Président de l'Académie de Barcelone.
- Luis MARIANO VIDAL, Ingénieur en chef des Mines des provinces de Tarragone et de Lérida, géologue et minéralogiste, membre de l'Académie Royale de Barcelone.
- MANUEL MIR Y NAVARRO, professeur des sciences naturelles à l'Institut provincial, Dr en médecine et chirurgie, membre de l'Académie Royale de Barcelone.
- CAYETANO CORNET Y MAS, rédacteur du *Diario* de Barcelone, membre de l'Académie Royale.
- Le Chanoine JAIMES Y ALMEIRA, professeur de géologie, membre de l'Académie Royale.
- CUNI Y MARTORELL, entomologiste, membre de l'Académie Royale de Barcelone.
- ARTURO BOFILL Y PIOCH, géologue, directeur du Musée du Parque, secrétaire général de l'Académie Royale de Barcelone.
- 1891 DELAGE, professeur de géologie à la faculté des sciences de Montpellier.
- ROUZAUD Henri, Dr ès-sciences, percepteur à Narbonne.
- GILIS Paul, prof^r à la faculté de Médecine, Montpellier.
- GRYNFELDT, prof^r à la Faculté de Médecine, Montpel^r.
- ESTOR Louis, prof^r à la Faculté de Médecine, Montpellier.
- SERRE, professeur à la Faculté de Médecine, Montpellier.
- GRANEL, professeur à la Faculté de Médecine, directeur du Jardin des Plantes. Montpellier.
- COURCHET, professeur à l'Ecole supérieure de Pharmacie, Montpellier.
- 1891 GRASSET, prof. à la Faculté de Médecine, Montpellier.
- 1892 VASSEUR, professeur de géologie à la faculté des Sciences de Marseille.
- 1893 Thomas HANBURY, botaniste, propriétaire du jardin de la Mortala près Vintimille (Italie).
- DEBARBIERI, ancien vice-président de la *Société di Lectura*, à Gènes.

A. PONSIGLONI, recteur de l'Université de Gênes ;
ancien Président de la *Società di lettura et conversazione*,
scientifiche.

Le Comte MELZI D'ERIL, secrétaire de la Société de
Gênes.

L'Ingénieur G. FERCHER, membre de la Société de Gênes.

1895 E. DURAND, inspecteur des forêts, ancien professeur de
botanique et de sylviculture de l'Ecole nationale d'agri-
culture de Montpellier.

1897 Ramon CODINA, président de la Real Academia de ciencias
y artes à Barcelone.

NICKLÈS, professeur de géologie et de paléontologie à la
Faculté des sciences de l'Université de Nancy.

1898 CANAVARI, professeur de géologie à l'Université de Pise
(Italie).

PLANCHON, professeur à l'Ecole supérieure de Pharmacie
de Montpellier.

SOULIER, prof^r à la Faculté des sciences de Montpellier.

RICHE Attale, maître de conférences de géologie à la
Faculté des sciences de Lyon.

1900 CARALP, professeur de géologie à la Faculté des sciences
de Toulouse.

BELLEUDY, préfet de Vaucluse, à Avignon.

PARISSE, ingénieur en chef, ancien directeur des mines de
Graissessac, 7, rue Desaix, Chamalières, Puy-de-Dôme.

1907 J. LAMBERT, Président du Tribunal civil, 57, rue
Saint-Martin à Troyes. (Aube).

1908 Le Professeur Camille NAINTRÉ, 10 bis, via Santa Chia-
ra, à Naples (Italie).

Membres actifs (au 1^{er} Janvier 1909)

FONDATEURS

MM.

- BENOIT Charles, rue du Collège, 5.
BUHLER Paul, négociant, avenue de Bessan, 61.
CANNAT Paul, A , professeur honoraire, directeur du Muséum, avenue de Belfort, 5.
CHUCHET Joseph, ingénieur, avenue de la République, 54
GAUJAL-LAGARRIGUE Antoine, rue du 4 Septembre, 22.
GRANAUD Elie, négociant, rue Duchartre.
SABATIER-DÉSARNAUDS Victor, *Président Honoraire*, propriétaire, rue des Balances, 9.
VIENNET Albert, prop^{re}, rue du Quatre-Septembre, 16.
- 1877 DE GINESTE, propriétaire, rue de Lespignan, 14.
GUIRAUD, notaire, 5, boulevard de la Citadelle.
1878 JEANSON Ernest, receveur municipal, rue Massol, 6.
BONNET Jules, propriétaire, rue de la Citadelle, 12.
1879 SICARD Sylva, , Docteur en médecine, avenue de la République, 1.
1881 VIENNET Charles, propriétaire, président de la Société hippique de Béziers, rue Pélisson, 27.
MARTRÈS, sous-ingénieur de la voie, à Béziers.
1883 DUPRÉ Léon, A , correspondant du *Petit Méridional*.
1883 GAY Henri, , professeur à l'école de Commerce, Béziers.
1886 LAURÈS Maurice, avocat, avenue de Pézenas.
JALABERT André, négociant en vins, av. Gambetta, 28.
GRANAUD Paul, négociant en vins, avenue d'Agde, 36.
CAILET, négociant en vins, avenue de Pézenas, 44.
1886 ROYÈRE, directeur du *Publicateur*, rue Montmorency, 11.
AIN, professeur au collège, A , rue Diderot, 27.
1887 BOILÈVE, ingénieur, A , allées Paul Riquet, 74.
MOULIN, I , professeur au collège, rue d'Alsace, 6.
AZAIS Henry, ancien imprimeur, descente de la Citadelle, 1,

- 1887 HUE-THÉVENEAU Fernand, propr., rue Boudard, 17.
- 1888 BOUTTES, comptable de la Maison Tissié Sarrus, avenue de Bédarieux, 32.
- 1889 AUGÉ Justin, député, route de Villeneuve, 21.
MOURET Félix, proprié^{re} et botaniste, 22, avenue d'Agde.
REVERDY Eugène, dir^r de l'école communale Lakanal, à Béziers.
- 1892 MEISTER Emile, maison Buhler, avenue de Bessan, 61.
GUY Jean, M. A., négcciant en vins, route d'Agde.
CURAN François, huissier, rue Boëldieu, 10.
- 1894 GALIBERT Jean, 19, avenue Gambetta.
TRÉMONT, bandagiste, rue Française, 25.
DAISSE, huissier, rue Solférino, 9.
- 1896 LEVÈRE François, propriétaire à Bassan (Hérault).
AURIAC, greffier du Tribunal de Commerce, Villa Bel-Air, Chemin de Valras.
BUHLER Albert, avenue de Bessan, 61.
SENAUX Georges, propriétaire, à Salles-d'Aude.
- 1897 RESSÉGUIER Pierre, propriétaire, à Magalas (Hérault).
TOURNISSAC aîné, rue Riccioti, 5.
CROCHE Léon, rue Bertrand, 25.
- 1898 COSTE André, négociant, 21, rue Française.
FABRE Séverin, courtier en vins, avenue de Bédarieux, 28.
SÉGUIER Antonin, constructeur - mécanicien, boulevard de Strasbourg, 58.
NÈGRE Raymond, entrepreneur, 60, boul. de Strasbourg.
- 1899 JULLIAN Léon, propriétaire, allées Paul-Riquet, 42.
LACROIX Cadet, négociant, juge au Tribuual de Commerce, avenue de Belfort, 17.
LACAN, quincaillier, avenue de Bédarieux, 13.
ROUDIER Raymond, propriétaire, à Lignan.
MURATEL Maurice, propriétaire, avenue des Casernes, 1.
- 1900 CAZALET, A ~~42~~, gérant de la maison Arnaud Gaidan, à Béziers.
- 1902 GÉRODOLE, dessinateur à la Compagnie des chemins de fer du Midi, rue Nationale, 9.
BONNET Eugène, publiciste, rue de la Poudrière, 14.
DESCHAMP Alphonse, directeur du Comptoir national d'Escompte à Béziers.

- 1903 GRANAUD Paul, rue Diderot prolongée, Villa des Mimosas.
- 1904 AUSSILLON, propriétaire, château de Lirette, route de Maraussan, près Béziers.
LOGNOS Jean, vannier, rue Paul Riquet, 40.
- 1904 BARON Aubin, directeur de la société des wagons-foudres, juge au Tribunal de commerce, allées Paul Riquet, 53.
CARLES Jean, avenue de Bédarieux, 14.
MILHAU Auguste, avenue Saint-Saëns, 44.
SOULÉ Gustave, docteur en droit, rue de la Rotonde, 24.
MENAND, directeur de la Compagnie des chemins de fer de l'Hérault, avenue du Stand, 14, Montpellier.
- 1905 RICOUS, directeur des travaux communaux, avenue de Bédarieux, 79 bis.
LAFOI Joseph, propriétaire, avenue de Belfort 14.
Docteur POUJADE, avenue de Pézenas, 48.
SICARD René, négociant, avenue de la République, 1.
- 1906 JULLIAN Raymond, allées Paul-Riquet, 24.
ALBAILLE Simon Joseph, botaniste, campagne de l'Ar-dide, route de Maureilhan près Béziers.
- 1907 BOUILLON, propriétaire, à Corneilhan (Hérault).
GARY Jean, A , publiciste, 72, avenue de Pézenas.
- 1907 THOMAS Joseph, propriétaire, 23, rue de la Rôtisserie.
CAROL Guillaume, imprimeur, Place du Coq-d'Inde.
- 1908 GAUJAL Ludovic, propriétaire, 23, allées Paul Riquet.
AUZIAS Léon, publiciste, 13, rue de Lorraine.
BONNEFOY Paul, entrepositaire de matériaux pour constructions, 30, avenue de Bédarieux.
A. ESCLUSE, correspondant du *Journal Méridional*, 3, place de la Mairie.
-

Membres Correspondants (Au 1^{er} Janvier 1909)

FONDATEURS

MM.

- BAQUIÉ Georges, propriétaire, à Nissan.
FABRE Albert, architecte, rue des Aiguerelles,
Villa Marie-Louise, Montpellier.
- 1877 ROUX Georges, peintre-dessinateur, avenue des Charmes,
Fontenay-sous-Bois (Seine).
- 1878 AUBOUY Fulcrand , botaniste, secrétaire-général de la
Société d'horticulture et d'histoire naturelle de l'Hérault,
12, rue de la Gendarmerie, Montpellier.
- AMIEL André, propriétaire à Villegailhenc par Villemous-
taussous (Aude).
- 1879 GRANGER Albert, I , conchyliologiste, direc^r honoraire
des Postes, rue Mellis, 27, Bordeaux.
- 1882 PUECH, I , botaniste et instituteur honoraire, à Tour-
nemire (Aveyron).
- 1883 BERNARD Aimé, directeur de l'Ecole communale, Agde.
CORNAC Léon, géologue, chef de gare en retraite, Mire-
poix (Ariège).
- ROUVEYROLIS, Dr en médecine de la colonie d'Aniane.
- 1884 MAS Alphonse, ancien député, ancien maire de Béziers,
directeur de la Banque coloniale à la Guadeloupe.
- 1885 BOURREL Louis, A , Secrétaire à l'Inspection acadé-
mique, rue des Ecoles laïques, Montpellier.
- ESCOT, A , guide des géologues, à Cabrières.
- 1886 AURET Hippolyte, receveur municipal à Pézenas.
BOUSQUET, A , géologue, directeur de l'Ecole commu-
nale à Olonzac.
- DOLQUES Antoine, géologue à Cabrières.
- 1887 DOLQUES Louis, instituteur en retraite, au Bosc.
PÉCOUL Achille, capitaine, au 142^e, à Mende (Lozère).
MARGÉ Louis, représentant de commerce, rue de l'Obser-
vance, Ecole Jules Simon, à Montpellier.
- 1890 PHILIP, géologue, brigadier des Eaux et Forêts, à Gignac
(Hérault).

- 1890 MIQUEL Jean, géologue et propriétaire, à Barroubio par Aiguesvives (Hérault).
MARTIN Georges, quincailler, à Pézenas.
- 1892 BERT Georges, propriétaire, domaine de la Massole, par Bassan (Hérault).
THÉRON, géologue, curé de Montady.
- 1896 ARBIEU-FESQUET Guillaume, agriculteur, propriétaire du domaine de Cammazou, près Montoulieu (Aude).
GUIRAUD, directeur de l'Ecole communale de Murviel-lès-Béziers.
- 1897 FOUILHÉ Paul, Comptoir National d'Escompte, à Narbonne (Aude).
- 1898 DAINAT, professeur au Collège de Bédarieux.
BOYER Joseph, propriétaire, à Vendres (Hérault).
TERRAILLON,  professeur de philosophie au Lycée de Carcassonne (Aude), 23, rue Dugommier.
- 1900 Dr NOEL Bernard, médecin du corps expéditionnaire de Cochinchine, à Saïgon.
- 1901 MARTIN Henri, avocat à Lodève.
- 1902 CATHALA Marius, géologue, à Argeliès (Aude).
CHICOURAS, A , littérateur, à Montblanc.
CARRIÉ Alfred, dessinateur à la Compagnie du Midi, à Sévérac-le-Château (Aveyron).
- 1903 OLIMPE L., chef de dépôt à la Compagnie P.-L. M. à Alais (Gard).
Commandant BARTHE, , rue de la République, 69, à Montauban (Tarn-et-Garonne).
MICHEL Henri, docteur, à Vendres (Hérault).
- 1904 ORSSAUD Emile, I , agent-voyer d'arrondissement, rue Faubourg St-Jaumes, 13, Montpellier.
BAQUIÉ Georges fils, géologue, à Nissan (Hérault).
SICARD Germain, A , propriétaire, château de Rivière, à Caunes-Minervois (Aude).
THOMAS Hubert, propriétaire, à Puimisson (Hérault).
- 1905 CABANEL Jean, propriétaire à Servian (Hérault).
FERLUS Louis, géologue, route de Pamiers, (maison Du-bois), à Foix (Ariège).
- 1906 TRINQUAT Maurice, docteur en droit, route de Béziers à Pézenas.

- 1906 EVROT, ingénieur, square Gambetta, 13, à Carcassonne.
CANNAT Joseph, 3, rue Henri René, à Montpellier.
- 1906 MATHALY Léopold, Médecin-Vétérinaire à Puisserguier
(Hérault).
- 1907 LAPPART Auguste, receveur buraliste, à Adissan (Hérault).
- DE VICHET Jean, botaniste, à Neffiès (Hérault).
- GENNEVAUX Maurice, géologue, 12, rue Marceau, à
Montpellier.
- 1908 DUMONT Louis, Avocat à la Cour d'Appel, 10, rue Stanis-
las, à Paris.
- CASTAGNÉ J., boulanger à Vendres (Hérault).
- DÉLOUPY Jean, géologue, propriétaire, 28, rue Nationale,
à Montpellier.
- AZAIS Joseph, Docteur, à St-Pons (Hérault).
- COURRENT, Docteur, A , à Embres-et-Castelmaure
(Aude)
- GLEIZES Marc, expert à Laurens (Hérault).
-

BUREAU POUR L'ANNÉE 1909

<i>Président :</i>	M. Paul CANNAT, A  .
<i>Vice-Présidents :</i>	MM. Elie GRANAUD. Charles VIENNET. Dr S. SICARD ✱. Jean MIQUEL.
<i>Secrétaire Général :</i>	M. Armand AIN, A  .
<i>Secrétaires :</i>	MM. Fernand HUE-THÉVENEAU. Victor BOILÈVE, A  .
<i>Bibliothécaire :</i>	André JALABERT.
<i>Trésorier :</i>	Paul BULHER.
	M. Maurice LAURÈS.
	M. Charles BENOIT.

M. Sabatier-Désarnauds } Président honoraire

TABLE DES MATIÈRES

(ANNÉE 1908)



I. — II

MEMOIRES — COMPTE-RENDU DES EXCURSIONS

	PAGES
Excursion en Algérie du 26 Mars au 7 Avril 1907 (Rapport par M. le Docteur Courrent).	5

III

Comptes rendus des séances, extrait des procès-ver- baux (1908).	80
Rapport de M. J. Albaille sur l'Exposition Horticole de Cette	97

IV

Liste des sociétés correspondantes avec les publications reçues en 1908 :	
Françaises.	100
Etrangères.	107
Dons du Ministère de l'Instruction Publique.	110
Dons pour la Bibliothèque.	110
Dons pour le Muséum.	111
Liste des Sociétaires : Membres honoraires.	113
» » Membres actifs	116
» » Membres correspondants	119
Liste du Bureau pour l'année 1909.	122

EXTRAITS DES STATUTS

ART. 1^{er}. — La Société a pour but de propager dans l'arrondissement de Béziers l'étude des sciences naturelles. Elle se propose d'user des moyens suivants : *Excursions, conférences, création d'une bibliothèque et de collections, publication d'un Bulletin.*

.....

ART. 3. — La Société se compose de membres honoraires, de membres actifs et de membres correspondants.

.....

ART. 6. — Les membres actifs paient une cotisation annuelle de 20 francs.

La présentation de membres actifs est faite par écrit en séance par deux membres.

.....

ART. 7. — Les membres correspondants paient une cotisation annuelle de cinq francs, à moins qu'ils n'aient envoyé dans le 1^{er} trimestre des échantillons d'histoire naturelle pour les collections du Museum.

Leur présentation est faite comme celle des membres actifs.

ART. 19. — Les séances ont lieu au Museum, dans le local de la Société.

L'ordre du jour en est fixé dans la séance précédente.

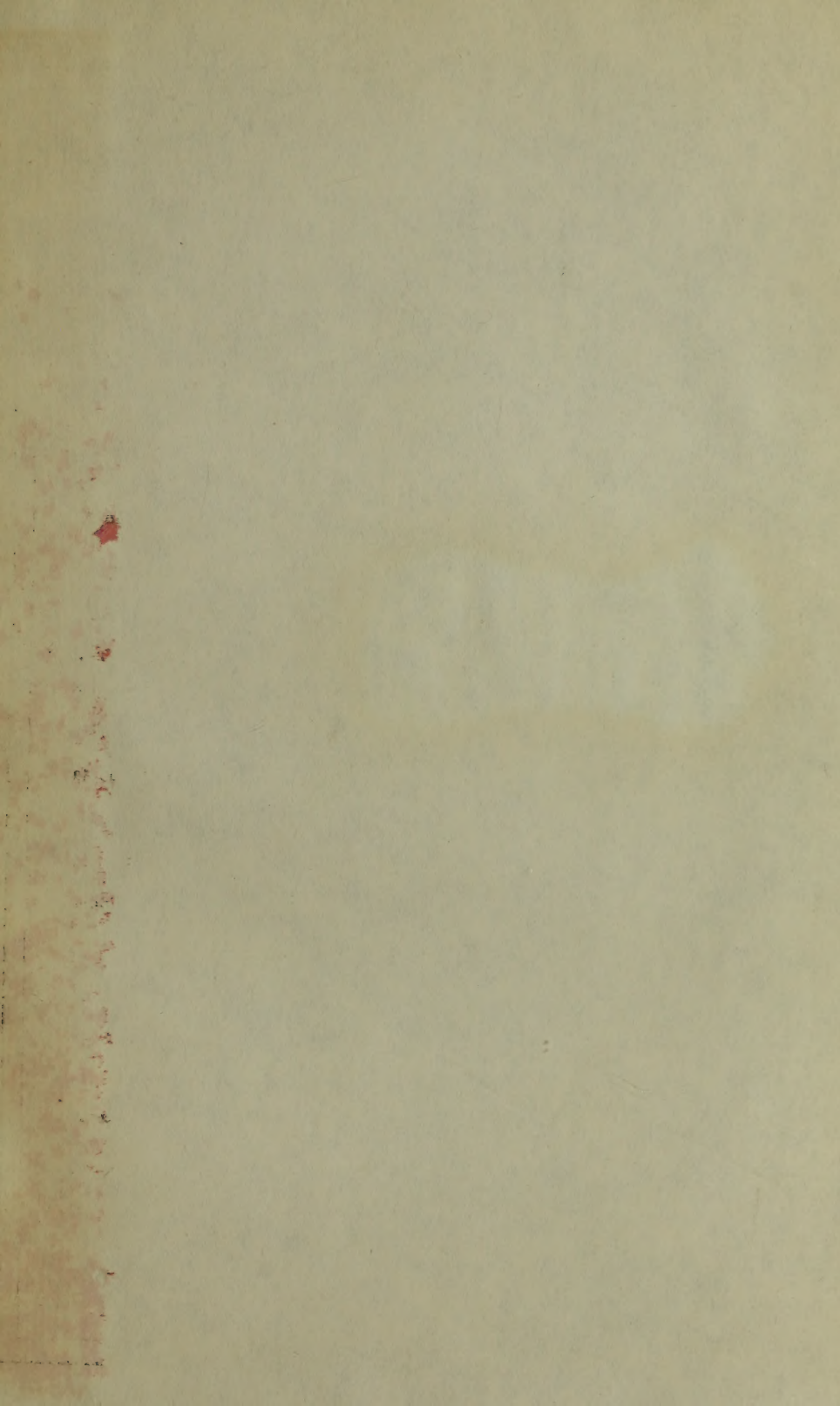
.....

ART. 22. — Le compte-rendu des travaux de la Société est publié dans un bulletin annuel qui est adressé gratuitement aux membres actifs et aux sociétés correspondantes.

~~~~~

Le SIÈGE et le SECRETARIAT de la Société sont installés au Museum, Place des Halles.

~~~~~



MCZ ERNST MAYR LIBRARY



3 2044 128 439 536

Date Due

~~28 Oct 19~~

